
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

JEAN CALAS,

TRAGÉDIE.

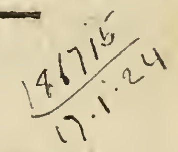
EN CINQ ACTES, EN VERS.

Représentée pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre de la Nation, par MM. les Comédiens Français, le 18 décembre 1790.

Précédée d'une Préface historique sur *Jean Calas*; & suivie d'un nouveau Ve. Acte.

Par J. L. LAYA.

Prix vingt - quatre sous.



À TOULOUSE,

Chez BROULHIET, Imprimeur - Libraire, rue Saint-Rome, seul Magasin de Pieces de Théâtre.

1791.

PRÉFACE HISTORIQUE.

VOICI comment s'exprime Voltaire dans son traité sur la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas :

» Jean Calas, âgé de soixante-huit ans, exerçoit la profession de négociant à Toulouse depuis plus de quarante années, & étoit reconnu de tous ceux qui ont vécu avec lui pour un bon pere. Il étoit protestant ainsi que sa femme & tous ses enfans, excepté un qui avait abjuré l'hérésie, & à qui le pere *fesait une petite pension*. Il paroissoit si éloigné de cet absurde fanatisme qui rompt tous les liens de la société, qu'il approuva le conversion de son fils *Louis Calas*, & qu'il avoit depuis trente ans chez lui une servante zélée catholique, laquelle avoit élevé tous ses enfans. »

» Un des fils de *Jean Calas*, nommé *Marc-Antoine*, étoit un homme de lettres : il passoit pour un esprit inquiet, sombre & violent. Ce jeune homme ne pouvant réussir ni à entrer dans le négoce auquel il n'était pas propre, ni à être reçu avocat parce qu'il falloit des certificats de catholicité qu'il ne pût obtenir, resolut de finir sa vie, & fit pressentir ce dessein à un de ses amis ; il se confirma dans sa résolution par la lecture de tout ce qu'on a jamais écrit sur le suicide. »

» Enfin, un jour ayant perdu son argent au jeu, il choisit ce jour là même pour exécuter son dessein. Un ami de sa famille & le sien, nommé *Lavaïsse*, jeune homme de dix-neuf ans, connu par la candeur & la douceur de ses mœurs, fils d'un célébre avocat de Toulouse, étoit arrivé de Bordeaux la veille ; il soupa par hazard chez les *Calas*. Le pere, la mere, *Marc-Antoine* leur fils aîné, *Pierre* leur second fils, mengerent ensemble. Après le soupé

on se retira dans un petit sallon ; *Marc-Antoine* disparut : enfin, lorsque le jeune *Lavaïsse* voulut partir, *Pierre Calas* & lui, étant descendus, trouverent en bas, auprés du magasin, *Marc-Antoine* en chemise, pendu à une porte, & son habit plié sur le comptoir. Sa chemise n'était pas seulement dérangée ; ses cheveux étoient bien peignés : il n'avait sur son corps aucune plaie, aucune meurtrissure. »

» On ne décrira pas la douleur & le désespoir du pere & de la mere. Pendant qu'ils étoient dans les sanglots & dans les larmes, le peuple de Toulouse s'attroupe devant la maison. Ce peuple est superstitieux & emporté ; il regarde comme des monstres ses freres qui ne sont pas de la même religion que lui, &c. C'est à Toulouse, qu'on solemnise, tous les ans, par une procession & par des feux de joie, le jour où l'on massacra quatre mille citoyens hérétiques, il y a deux siecles. »

» Quelque fanatique s'écria que *Jean Calas* avoit pendu son propre fils *Marc-Antoine*. Ce cri répété fut unanime en un moment ; d'autres ajouterent que le mort devoit, le lendemain, faire abjuration ; que sa famille & le jeune Lavaïsse l'avaient étranglé par haine contre la religion catholique. Le moment d'après on n'en douta plus : toute la ville fut persuadée que c'est un point de religion chez les protestans, qu'un pere & une mere doivent assassiner leur fils dès qu'il veut se convertir. »

» Le sieur *David*, capitoul de Toulouse, excité par ces rumeurs, voulant se faire valoir, par une prompte exécution, fit une procédure (1) contre les regles & les ordonnances. La famille *Calas*, *Lavaïsse*, la servante catholique, furent mis aux fers ».

» On publia un monitoire, non moins vicieux que la procédure. On alla plus loin, *Marc-Antoine Calas*

(1) *Le procès-verbal, par exemple, fut fait à l'hôtel-de-ville, au lieu d'être dressé dans les lieux même où l'on avoit trouvé le mort ainsi que l'exige l'ordonnance.*

étoient mort calviniste ; & s'il avoit attenté sur lui-même, il devoit être traîné sur la claie : on l'inhuma avec la plus grande pompe, dans l'église de Saint-Etienne, malgré le curé, qui protestoit contre cette profanation. »

» Les pénitens blancs firent à *Marc-Antoine* un service solemnel comme à un martyr. Jamais aucune église ne célébra la fête d'un martyr véritable avec plus de pompe ; mais cette pompe fut terrible. On avait élevé au-dessus d'un magnifique catafalque, un squelette qu'on faisait mouvoir, & qui représentoit *Marc-Antoine Calas*, tenant d'une main une palme, & de l'autre la plume dont il devait signer l'abjuration de l'hérésie, & qui écrivait en effet l'arrêt de mort de son pere.

« Dès ce moment la mort de *Jean Calas* parut infaillible ».

» Ce qui, sur-tout, prépara son supplice, ce fut l'approche de cette fête singuliere que les Toulousains célebrent tous les ans, en mémoire des quatre mille huguenots. Cette année était l'année séculaire, &c. &c. ».

On peut juger d'après ce précis, qu'on lira plus au long dans Voltaire, que je n'altere aucuns des faits principaux ; à moins qu'on veuille mettre au rang des faits, les motifs de vengeance, que j'ai prêtés au capitoul pour donner à mon action une marche plus dramatique, si le fanatisme conduit toutes les mains qui vont signer l'arrêt de la mort de *Calas*, me suis-je dit, ne répandrai-je pas sur mon ouvrage la même couleur, & n'est-il pas plus adroit & plus théâtral de montrer les juges de Toulouse comme autant d'instrumens dans les mains d'un seul, qui, moins aveugle, fait servir leur fanatisme à ses projets, réveille adroitement leur haine contre les protestans, pour mieux satisfaire la sienne propre contre Calas ?

Ce ne sera point, peut-être, le capitoul de Toulouse, cet homme grossierement & mal-adroitement féroce ; mais qu'importe si les fils sont les mêmes, que la trâme soit ourdie par telle où telle main ? dès

que ce sont des fanatiques qui se souillent du sang d'un vieillard, qu'importe qu'ils soient commandés par un aveugle comme eux, ou que cet homme plus éclairé dirige & assure leurs opérations? Ce n'est donc point *David* que j'ai mis en scene : il n'est point nommé dans l'ouvrage; quoique plusieurs personnes qui ont vécu à Toulouse m'aient dit; qu'on avait soupçonné dans le capitoul d'autres motifs (1) que ceux de la religion. C'est, si l'on veut, un personnage d'invitation; je ne prétends rien changer à la mémoire de *David*; la rendre ni plus odieuse, ni plus excusable : ce que je crois bien fermement, c'est que ce personnage, tel qu'on le représente dans les mémoires, ne saurait être supporté sur notre scene, que, traitant *Calas*, j'ai dû, même aux dépens de la vérité, rendre son assassin supportable.

A l'égard de la bourse, un mot suffira encore pour me justifier. Puisque mon capitoul, comme je viens de le dire, est, quant à ses motifs, un personnage de création; j'ai pu, sans blesser davantage la vérité historique, que je n'avois pas suivie en ce point, lui faire employer, soit par lui, soit par ces agens (2), des moyens de séduction auprès d'une servante qu'il devoit croire à moitié gagnée contre des protestans, puisqu'elle était catholique. Au reste, c'est au moins un fait vrai & historique qui m'a fourni ce mouvement du troisieme acte, que ceux même qui l'ont improuvé le plus, ont trouvé vraiment beau & théâtral.

---

(1) Ce qui paroîtroit justifié par cette réponse du capitoul à son collegue, qui lui montroit l'illégalité du trop prompt emprisonnement de *Calas* : « *N'importe, je prends tout sur mon compte; qu'on les amene*; » & par cet affreux monitoire, que *David* avoit obtenu *à charges* seulement, encore contre le vœu de l'ordonnance; & par cet acharnement qu'il mit à poursuivre le malheureux vieillard jusqu'à son dernier soupir. *David* voulut assister à l'exécution; *Calas* alloit expirer; *le capitoul* s'élance vers l'échaffaud, & s'écrie; *misérable! vois ce bucher que va réduire ton corps en cendres, dis la vérité*, &c. &c.

(2) Ce n'est plus à présent le capitoul qui donne la bourse à Jeannette.

[C'est encore Voltaire qui parle.

« En 1762, la servante catholique de l'infortuné *Calas*, s'étant cassé la jambe, les zélés s'imaginerent qu'elle étoit morte des suites de sa chûte, & qu'elle avoit déclaré en mourant, que son maître étoit coupable du meurtre de son fils. Ce bruit fut adopté avidement par les pénitens, & le reste de la populace de Toulouse ».

Cette servante fut obligée, pour arrêter les suites de cetre imposture, de faire une déclaration juridique chez le commissaire *Hugués*; par laquelle elle atteste que rien n'est plus faux que ces bruits: *qu'elle a toujours soutenu, & qu'elle soutiendra jusqu'au dernier instant de sa vie, que ses maîtres n'ont contribué en aucune maniere à la mort de leur fils Marc-Antoine*, &c.]

Quant au personnage de l'assesseur, qui n'est pas encore celui de Toulouse, il me suffirait de citer quelques noms connus, pour prouver combien ses traits sont tirés de nature.

Beaucoup de personnes n'ont pu supporter le dénouement de cet ouvrage. J'en avois fait un autre bien moins déchirant : messieurs les commédiens ont préféré celui qu'on a vu; je laisse au public, seul juge de ses plaisirs, à décider entre les deux, que j'ai cru devoir lui soumettre.

Je dois, en finissant, des remercîmens à ceux de messieurs les comédiens qui ont eu des rôles dans ma piece, & qui tous ont contribué à son succès; mais en particulier à M. *Vanove*, qui a joué *Calas*, avec une sensibilité simple & touchante, le vrai caractere de ce rôle; à M. *Fleury*, qui a déployé dans celui du conseiller *de la Salle* l'éloquence noble & animée de la vertu ; à Mlle. *joly*, qui, en donnant un caractere de vieillesse à ses moyens, a montré dans *Jeannette* toutes les ressources de son talent. Les rôles, de *Lavaïsse* & de *Rose*, ont été remplis avec beaucoup de sensibilité par M. *Saint-Phal* & Mme. *Petit*.

PERSONNAGES.

CALAS, Négociant de Toulouse.	M. VANHOVE.
Madame CALAS, sa femme.	Mlle. THENARD.
ROSE, fille de M. & Mad. CALAS.	Madame PETIT.
LAVAISSE, ami de la famille.	M. SAINT-PHAL.
Le Capitoul de Toulouse.	M. DORIVAL.
L'assesseur.	M. LAROCHELLE.
M. DE LA SALLE, Conseiller.	M. FLEURY.
JEANETTE, servante de M. CALAS.	Mlle. JOLY.
Un Greffier.	M. BELLEMONT.
Un Huissier d'audience.	M. MARCHAND.

Plusieurs Conseillers.
Un autre Huissier d'audience.
Un Religieux Dominicain.
Un Geolier.
Gardes.
} Personnages muets.

La Scene est à Toulouse.

Aux deux premiers actes, dans l'appartement de M. Calas.



JEAN CALAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CALAS le pere, LAVAISSE & RÓSE, *sur l'ottomane, à droite.*

Madame CALAS, *sur la bergere en face*

JEANETTE, *dans le fond, sur une chaise, occupée à tricoter;* LAVAISSE, *un livre à la main.*

Madame CALAS.

AH ! que cette lecture est vraie, intéressante !

ROSE.

Et monsieur Lavaïsse a la voix si touchante !

JEANETTE.

Quels nobles sentimens !

CALAS.

Oui, tout dans cet auteur;
Attache également & l'esprit & le cœur.

ROSE.

J'ai pleuré.....

LAVAISSE.

Bon ! vraiment ?..... je vous fais toujours rire.

ROSE.

Oh ! oui, mais ce n'est pas quand je vous entends lire;
Redites-nous encor ces vers du dernier chant :
« A la religion discrétement fidelle. »
Je les veux retenir.

LAVAISSE *lit.*

» A la religion, discrétement fidelle,
» Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle;
» Et sans noyer autrui, songe à gagner le port.

» La clémence a raiſon, & la colere a tort.
» Dans nos jours paſſagers de peines, de miſeres,
» Enfans du même Dieu, vivons dumoins en freres;
» Aidons-nous, l'un & l'autre, à porter nos fardeaux;
» Nous marchons tous courbés ſous le poids de nos maux;
» Nul de nous n'a vécu ſans connoître les larmes.

CALAS.

Que ce trait eſt touchant!
Voilà l'humanité!.....

LAVAISSE, *continuant de lire.*

» Nul de nous n'a vécu ſans connoître les larmes.
» De la ſociété, les ſecourables charmes,
» Conſolent nos douleurs, au moins quelques inſtans;
» Remede encor trop faible à des maux ſi conſtans!
» Ah n'empoiſonnons pas le ſeul bien qui nous reſte.
» Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
» Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
» Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés. »

CALAS.

Voilà l'intolérance!

(LAVAISSE *ceſſe de lire, ils ſe levent.*)

CALAS *continue.*

Ah! que de maux ce monſtre a cauſé dans la France!
Que de ſang répandu! de bûchers alumés!
Combien d'honnêtes gens dans les feux conſumés!
Qui, nés, inſtruits, nourris dans des dogmes contraires,
Expioient, par la mort, les leçons de leurs peres;
L'homme juge de l'homme! eh! n'a-t-il pas dû voir
Qu'il oſoit de Dieu même uſurper le pouvoir?
L'univers tombe aux pieds de ſon maître ſuprême,
Le culte eſt différent, mais l'hommage eſt le même.....
C'eſt cette vérité ſi ſimple, mes enfans,
Qui, dans Toulouſe encore, a peu de partiſans;
Qu'un proteſtant l'embraſſe; aux yeux du catholique,
Il devient, quel qu'il ſoit, une peſte publique,
Le fléau de l'égliſe, enſemble & de l'état:
Penſer, leur ſemble à tous un horrible attentat!
Et nous dévouant, nous, à d'éternelles flammes,
Des torts de leur eſprit ils puniſſent nos ames.

Madame CALAS.

Vous avez bien raiſon, mon ami; mais pourquoi
Les voulez-vous guérir? mon Dieu! chacun ſa foi.
Ils regnent dans Toulouſe, & l'on nous y tolere:
Nos drapeaux & les leurs furent long-temps en guerre.
Crains que ces vérités, ſources de nos débats,
Ne reveillent encor nos antiques combats.

LAVAISSE.

La vérité, monſieur, reſſemble à la lumiere :
Les traits d'un jour trop vif bleſſent notre paupiere,
Il faut que, par degrés, le cœur comme les yeux,
Se faſſe à recevoir ſes rayons précieux.
C'eſt un grand tort ſouvent que d'être raiſonnable !
L'ignorance eſt toujours fiere, dure, intraitable :
Tel eſt le catholique, à Toulouſe aujourd'hui,
Et la raiſon encor n'eſt pas mûre pour lui.

CALAS.

Oui ; mais ſon ignorance eſt injuſte & cruelle.

Madame CALAS.

Il faut donc n'avoir rien à débattre avec elle.

CALAS.

Soit.....J'y penſe.... A propos, n'allons pas oublier,
Demain, la penſion...., c'eſt la fin du quartier :

Madame CALAS.

Pour notre fils Louis ? J'ai mis à part la ſomme.

CALAS, *à Lavaïſſe.*

Vous avez, Lavaïſſe, ici, vu ce jeune homme ?
Garçon faible, mais bon comme tous mes enfans ;
Un peu crédule au fonds, quoique d'aſſez bon ſens !
Il a, je vous le dis, plus faible que ſes freres,
Quitté, depuis deux ans, le culte de nos peres ;
Il s'eſt fait catholique ; & jamais je ne ſus
Contraindre aucunement mes enfans là deſſus.
C'eſt en gênant les cœurs qu'on fait des hypocrites.
Il a cru lire ailleurs les vérités preſcrites ;
S'il s'est trompé, le Ciel excuſe ſon erreur,
Qui part de ſon eſprit, & non pas de ſon cœur.
Il a, près de la ville, entrepris un commerce,
Qu'avec honnêteté, qu'avec peine il exerce ;
Car les temps ſont bien durs ! mais notre rente au moins
Le met, jointe au travail, au-deſſus des beſoins.

LAVAISSE.

Ah ! des peres, monſieur, vous êtes le modele !

CALAS.

De cinq enfans, trois ſont encor ſous ma tutelle,
Louis, Antoine & Roſe ; oh ! pour Roſe, entre nous,
Je compte de ma main lui donner un époux,
Un époux jeune, aimable, en un mot, fait pour elle....
Je te le garde, Roſe.

LAVAISSE.

Ah ! pour mademoiſelle
Les partis, je le crois, feront nombreux.

ROSE.

Pour moi,

Je n'en veux pas... à moins,

CALAS.

A moins ? explique-toi.....

ROSE.

A moins que je ne vive, auprès de vous, mon pere.

CALAS.

Cela peut s'arranger.

LAVAISSE.

S'arranger ? Je l'eſpere,
Monſieur vous aime trop pour vous quitter.... Il peut
Rencontrer un époux tel enfin qu'il le veut,
Pour lui plein de reſpect, plein d'amour pour ſa fille,
Qui ne faſſe avec lui qu'une même famille.

CALAS.

Sans doute.... pour Antoine, il eſt de mes enfans
Le ſeul qui dût coûter des pleurs à mes vieux ans.
Ce fils plein de talens, & de dons faits pour plaire,
Semble les dédaigner & craindre d'en rien faire !
Non qu'il ſoit né méchant : mais l'ennui, le dégoût,
Dans ce cœur de vingt-ans, altere & corrompt tout,
Si jeune ! il s'abandonne à cette défiance
Qu'excuſe en un vieillard l'âge & l'expérience.
Les humains ſont l'objet de ſon adverſion,
Il a des premieres ans perdu l'illuſion :
Tout eſt déſenchanté pour ſes yeux, pour ſon ame.....
J'avois penſé d'abord qu'une amoureuſe flamme
De l'homme qu'elle égare arrêtant les progrès
De la nature en lui ſuſpendoit les bienfaits :
Mais non : j'ai vu cette ame abattue, aſſoupie,
S'abreuver des poiſons de ſa miſanthropie,
De triſteſſe & de deuil entourrer ſon loiſir
Et dans ſes noirs accès s'abimer à plaiſir :
Quelque fois égaré par ce délire extrême
Dans l'horreur des humains,

Il ſe confond lui-même.

LAVAISSE.

Son naturel eſt ſombre, oui ; mais honnête & franc.

CALAS.

Oui, mais ce qui m'afflige enſemble & me ſurprend,
C'eſt qu'avec ces ennuis, ce goût de ſolitude,
Il ait pu d'un penchant conſerver l'habitude,
Puiſque ce ſombre ennui nous ſéparant de nous
Comme notre vertu, doit éteindre nos goûts !
Il joue !... Oui, mon ami, vous concevez ſans peine,

Qu'exhalant ſes vapeurs contre la race humaine,
Et ne voyant jamais l'homme qu'en enrageant,
Il le hait encor plus quand il perd ſon argent;
Et dans ſa noire humeur, il perd .. il perd ſans ceſſe.

LAVAISSE.

Je le crois.

CALAS.

Quel tourment, Monſieur, pour ma vieilleſſe!
Vous venez de le voir là pendant le ſoupé
Toujours ſombre, rêveur, & l'air préoccupé.

JEANNETTE.

Oh! je crois qu'aujourd'hui ſa bourſe eſt en ſouffrance.
Il a perdu, Monſieur.

CALAS.

Comme toi je le penſe ..?
Il vient de nous quitter, il pouvoit juſqu'au bout
Entendre la lecture.

LAVAISSE.

Elle eſt peu de ſon goût:
Mais tranquiliſez-vous, Monſieur Calas, oui l'âge
Doit adoucir enfin ce naturel ſauvage;
La raiſon, le beſoin de la ſociété,
Des levains de nos cœurs corrige l'acreté.
L'homme eſt né pour aimer, non haïr ſon ſemblable.

CALAS.

Je le ſens comme vous, hélas! Le miſérable!
Il m'afflige & je l'aime, & je le plains au fonds,
Il ſent les premiers traits des maux que nous ſouffrons;
Vous voici de retour, c'eſt en vous que j'eſpere,
Tâchez par vos avis de le rendre à ſon pere,
De le rendre à lui-même; il vous écoute...

LAVAISSE.

Un peu.

CALAS.

Voyez-le plus ſouvent.

LAVAISSE.

Je remplirai ce vœu.

ROSE.

Bon! vous viendrez ici voir plus ſouvent mon frere?

LAVAISSE.

Oui, Mademoiſelle, oui comptez.

ROSE.

Il faut bien faire...
Un peu pour l'amitié........

LAVAISSE.

Tout pour la redoubler.

CALAS.

Mon ami, puiſſe un jour mon fils vous reſſembler.

LAVAISSE.

Ah ! Monſieur. . .

CALAS.

Poſſeſſeur d'une grande richeſſe

Privé de vos parens, jeune, votre ſageſſe

Dans l'âge où l'on diſſipe a ſu la conſerver :

A vingt ans, l'eſprit d'ordre eſt bien rare à trouver !

Auſſi ne vois-je pas de maiſon dans Toulouſe

Qui de vous poſſeder ne ſe montre jalouſe.

LAVAISSE.

Monſieur. . . .

CALAS.

Vous voulez bien par pure honnêteté

Trouver quelque plaiſir dans ma ſociété. . .

LAVAISSE.

La plus chere à mon cœur, & la plus reſpectable.

ROSE.

Où vous êtes le plus aimé. . . . le plus aimable.

LAVAISSE.

Tous mes efforts au moins, ſont de le mériter.

CALAS.

Enfin, mon cher ami, ſans vouloir vous flatter,

Il n'eſt pas dans Toulouſe un pere de famille,

Un ſeul qui ne voulût vous donner à ſa fille.

LAVAISSE.

Il n'en eſt qu'un pour moi, je le dis ſans détour

Dont je me fiſſe honneur d'être le gendre un jour.

CALAS.

Je le répete encore, que mon fils vous reſſemble !

Madame CALAS.

Nous n'appercevons pas, mon ami, ce me ſemble,

Que Monſieur Lavaïſſe arrivé d'aujourd'hui

Peut être bien chez nous, mais ſeroit mieux chez lui.

CALAS.

Oui.... les réflexions, quelque fois me ſurpennent,

& Dieu ſait où ſouvent & comme elles m'entraînent :

Pardon. . . .

LAVAISSE.

Je n'ai jamais paſſé d'inſtans plus doux.

CALAS, (*à Roſe*).

Comment ! Roſe, aujourd'hui tu veilles avec nous ?

ROSE.

Mais . . . je ne ſavais pas qu'il fut ſi tard, mon pere.

CALAS, (*à Lavaïsse*).

Adieu donc.

LAVAISSE.

Demeurez.

CALAS, (*à Lavaïsse*).

Souffrez qu'on vous éclaire.

(*A Jannette*).

Prends ce flambeau, Jannette.

(*A Lavaïsse*).

A demain mon ami,

ROSE.

Oui, Monsieur Lavaïsse à demain, grand merci
De votre complaisante & bien bonne lecture.

(*Lavaïsse sort éclairé par Jannette*).

SCENE II.

CALAS, Madame CALAS, ROSE.

Madame CALAS.

Ce jeune homme est charmant.

ROSE.

Charmant; une figure.....

CALAS.

Honnête !.....

ROSE.

Douce !...

CALAS.

Un cœur !.....

ROSE.

Si tendre !...

CALAS.

Si loyal !...

Des mœurs ! un esprit....

ROSE.

D'ange ! ... un caractere...

CALAS.

Egal !

ROSE.

Toujours si complaisant !

CALAS.

Des talens estimables ;

Et ſans aucun travers, des qualités aimables.
Heureuſe celle un jour, dont il ſera l'époux!
Qu'en dis-tu, Roſe?

ROSE.

Moi? je penſe comme vous.

(*Ici on entend des cris au dehors.*)

CALAS.

Qu'entends-je? ... c'eſt Jeannette!...

ROSE.

Et monſieur Lavaïſſe!
Je cours...

CALAS, *à Roſe.*

Reſtez... moi-même...

Madame CALAS.

Ah! je ſuis au ſupplice!
Vous expoſer! O ciel! ſi ce ſont des voleurs!...

CALAS.

Eh bien, les faut-il ſeuls livrer à leurs fureurs?

SCENE III.

Les mêmes, LAVAISSE & JEANETTE.
(*revenant tout effrayés.*)

JEANETTE, *reſpirant à peine & tombant ſur un ſiege.*

Ah! bon Dieu! mon cher maître! ah! bon Dieu! je ſuis morte.

LAVAISSE.

Ah! monſieur!

CALAS.

Qu'avez-vous à crier de la ſorte?

LAVAISSE.

Ah! quel affreux malheur! votre fils.....

CALAS.

Quoi? mon fils?

Madame CALAS.

Antoine! eh bien?

ROSE.

Mon frere?

LAVAISSE, *à Calas.*

Ah! venez.

Madame CALAS.

Je vous ſuis.

LAVAISSE,

LAVAISSE, *l'arrêtant.*

Non, Madame, reſtez.

Madame CALAS.

Quel effrayant myſtere !

Je veux.....

LAVAISSE.

Non... demeurez... *à Roſe.* Retenez votre mere, Mademoiſelle.

(*Il ſort avec Calas.*)

SCENE IV.

Madame CALAS, ROSE, JEANETTE.

Madame CALAS.

AH! Dieu! qu'eſt-ce que tout cela?

Jeanette, apprenez-moi.....

JEANETTE, (*ſe roulant avec effroi.*)

Rien...... rien...... il étoit là....

Oh! bon dieu!

ROSE.

Qu'avez-vous?

Madame CALAS.

Ciel! vous glacez mon ame!

JEANETTE, (*ſe contraignant*).

Pardon...... ce ne ſera peut-être rien, madame.

(*à part, avec effroi*).

O malheureux enfant!

Madame CALAS.

N'enchaînez plus mes pas....

Je veux ſavoir.....

JEANETTE, (*ſe jettant au-devant d'elle*)

O ciel! vous ne ſortirez pas.....

Madame.....

Madame CALAS.

Laiſſez-moi.

LAVAISSE, (*appellant en dehors*).

Jeanette!

JEANNETTE.

L'on m'appelle;

Madame, demeurez..... grand dieu mademoiſelle,

Mademoiſelle, au moins retenez-la toujours.....

ROSE.

Oui ma bonne.....

LAVAISSE, (*appellant plus fort*).

Jeanette !

JEANETTE.

Encore ! ..... eh bien, j'y cours.

(*à part en s'en allant*).

Ah ! que cela, mon Dieu, nous va causer de peines !

SCENE V.

Madame CALAS, ROSE.

Madame CALAS.

Ma fille, tout mon sang s'arrête dans mes veines !

ROSE.

De grace, calmez vous..... j'entends du bruit, je croi.

Madame CALAS, (*regardant par la fenêtre*).

Tout le peuple s'attroupe, à ma porte, chez moi !
Que veut dire ceci ? ma chere enfant demeure,
Demeure un seul instant..... je reviens tout-à-l'heure.

ROSE (*l'arrêtant*).

Je ne vous quitte pas..... Voici ma bonne.....

SCENE VI.

Madame CALAS, ROSE, JEANETTE.

Madame CALAS.

Eh bien ?

JEANETTE.

Monsieur vient de sortir.

Madame CALAS.

Pourquoi ?

JEANETTE, (*avec embarras*).

Je n'en sais rien.

Madame CALAS.

La nuit ! ..... Et Lavaïsse ?

JEANNETTE.

Ils sont sortis ensemble.

Madame CALAS.

Mais pourquoi tous ces cris ? ce peuple qui s'assemble ?

JEANNETTE, (*avec plus d'embarras*).

Madame.....

Madame CALAS.

Parlez-donc ? vos sens sont interdits !

JEANETTE.

O ciel ! madame.

Madame CALAS, (*vivement*).

Eh bien !

JEANETTE.

C'est.....

Madame CALAS.

Je veux voir mon fils.

JEANETTE.

Ah ! vous n'en avez plus !

Madame CALAS.

Mon fils est mort ! .....

ROSE.

Mon frere !

JEANETTE.

Hélas ! j'aurois voulu plus long-temps vous le taire.

Madame CALAS.

Il n'est plus ! ô mon fils !

JEANETTE.

Venez, quittez ces lieux,
Rentrons dans votre chambre.....

ROSE.

Antoine !

JEANETTE, (*hors d'elle même*).

Justes cieux.
Mais ne pleurez donc pas ainsi, mademoiselle,
Ménagez votre mere..... ayez donc pitié d'elle.

ROSE.

Ah ! ma bonne ! .....

JEANETTE.

Oui ce coup vous est cruel aussi,
Je le sais..... Oh bon dieu ! me voilà seule ici !....
Que faire ?..... au nom du ciel, ô ma chere maîtresse,
Venez.....

Madame CALAS.

Ah ! qu'elle main l'enleve à ma tendresse ?

JEANETTE.

Ce mistere est horrible ; il a quitté ce lieu
Pendant votre lecture, & sans nous dire adieu ;
Mais, j'ai cru, comme vous, que, selon son usage,

Il alloit repoſer..... Enfin, à cet étage,
Et monſieur Lavaïſſe & moi nous l'avons vu,
Le malheureux enfant! ſans habit, preſque nu,
Entre la double porte, à deſſein rapprochée,
Porté par une corde, au ſommet attachée.

Madame CALAS.

Ah!....

JEANETTE.

Perſonne pourtant n'étoit dans la maiſon.
Nous aurions entendu des cris.

Madame CALAS.

Eh! que croit-on?

JEANNETTE.

Qu'il faut qu'au déſeſpoir il ait livré ſon ame,
Et.....

Madame CALAS.

Miſérable enfant!.....

JEANETTE.

Plus mort que vif, madame,
Monſieur vient de ſortir, & dans l'intention
De faire, je le crois, ſa déclaration;
Il veut qu'en l'attendant, vous & mademoiſelle.
Tâchiez de repoſer..... (*à Roſe*). Venez, paſſons chez elle;
Cachez vos pleurs ſur-tout......

ROSE.

Je fais ce que je peux.

Madame CALAS.

Repoſer?.....

ROSE.

Ah! venez, ma mere!....

Madame CALAS.

Tu le veux?

JEANETTE, (*à madame Calas*).

Allons, appuyez vous ſur moi.

ROSE.

Sur moi, ma mere.

JEANNETTE, (*à Roſe*).

Quelle nuit....,

Madame CALAS, (*à part*).

Je te ſuis, mais j'attendrai ton pere.

(*Elle ſort ſoutenue, d'un côté, par ſa fille, de l'autre, par Jeannette*).

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAVAISSE, ROSE.

ROSE.

Oui, faites-moi du tout un recit bien fidele.

LAVAISSE.

Quoi ? l'on vous aurait dit.....

ROSE.

Oui....

LAVAISSE.

Quoi, mademoiselle ?

ROSE.

Ne craignez pas mon âge : eh ! pour vaincre mon cœur,
J'ai déjà trop reçu la leçon du malheur.
Si jeune !..... Mais parlez, parlez-moi de mon pere....
Ah ! je les contiendrai devant ma pauvre mere,
Ces pleurs qui, devant vous, seront libres du moins,
Puisqu'ils n'ont que le ciel & vos yeux pour témoins.
Eh ! pour pouvoir aux siens les cacher d'avantage,
Il faut bien, près de vous, que mon cœur se soulage,
Vous verrez mes douleurs.....

LAVAISSE.

Je les veux partager.

ROSE.

Oui, vous avez un cœur, vous, fait pour les juger,
Un cœur sensible..... eh bien ! ce peuple en sa furie
Veut qu'à son fils un pere ait arraché la vie ;
Il accuse le mien.

LAVAISSE.

Quoi ! vous savez cela ?

ROSE.

Ma mere aussi..... Par-tout on en parle déjà.
Quoi ! lever sur son fils une main sanguinaire !
Est-ce donc bien possible ?..... Et lui, lui ce bon pere,
Envers tous ses enfans, doux, généreux, humain,
Qui, tous également nous porta dans son sein,
Vous le connoissez, vous ; vous lui rendez justice ;

Et cette nuit encor là, monſieur Lavaïſſe,
Quand ſon malheureux fils, moins à plaindre que nous,
Cherchoit, dans le trépas, la paix qui nous ſuit tous,
De ſon cœur paternel, vous montrant la bleſſure,
Il verſoit ſur ce fils les pleurs de la nature,
Et c'eſt lui qu'on accuſe ! il gémit loin des ſiens
Dans le fond d'un cachot, ſous de honteux liens !

LAVAISSE.

Il n'y peut demeurer long-temps, mademoiſelle.

ROSE.

Que de coups ont frappé ſon ame paternelle !
Il pleure !.... Et des cruels verſant ſur lui l'affront,
Ont pu déshonorer la douleur de ſon front !
Ils ont pu ſoupçonner qu'un reſpectable pere
Pleurât un ſang chéri qu'eût verſé ſa colere !
Ah ! c'eſt trop de revers, monſieur, pour que jamais
Sa tendreſſe & ſon âge en ſupportent le faix !

LAVAISSE.

Non, non, ne craignez rien ; cette vile impoſture,
A pour vous, dans ſon ſein, affermi la nature ;
Il a fait taire alors le cri de ſa douleur,
Pour faire mieux parler la voix de ſon honneur,
Et m'a paru, vainqueur d'un ſouvenir funeſte,
Oublier ce qu'il perd pour voir ce qui lui reſte :
Je l'ai vu réſigné, noble dans ſon revers,
De lui-même auſſi-tôt tendre les mains aux fers ;
Et ſans fierté, ſans honte, en bute aux traits de rage,
D'un peuple fanatique inſultant ſon paſſage ;
De ce peuple égaré, plaignant l'emportement,
Il a vers ſa priſon marché tranquillement.

ROSE.

Comment n'ont-ils pas vu ſur ſon front vénérable
De toutes les vertus l'empreinte reſpectable ?

LAVAISSE.

Du culte dominant, voilà quel eſt le fruit !
Et le grand nombre écraſe ici le plus petit !
Le catholique en nous voit une autre nature :
Nous n'avons à ſes yeux, ni vertu ni droiture.
Leur égliſe enfanta ce dogme trop cruel :
« *Qui vit hors de mon ſein eſt rejetté du ciel.* »
Auſſi, leur cœur d'un crime aiſément nous ſoupçonne,
Nous, nés du même ciel, que ce ciel abandonne !

ROSE.

O juſte Dieu ! mais nous, les traitons-nous ainſi ?
N'ai-je pas vu cent fois, mon pauvre pere ici,
De quelques-uns d'entr'eux ſoulager les miſeres ?

Souvent plaindre leur tort, les appeller ſes freres ?
Quoi ! recevant ſon or, ces méchans en ſecret
Mépriſoient-ils la main qui verſoit le bienſait ?

LAVAISSE.

Beaucoup, mademoiſelle, oui, la reconnoiſſance,
Pour tel cœur, eſt un poids dont le mépris diſpenſe.

ROSE.

O ciel ! j'aime bien mieux notre religion !
On n'y ferme point l'ame à la compaſſion,
Et l'on y fait dumoins plaindre le miſérable.

LAVAISSE.

Etre humain, bienfaiſant; oui c'eſt la véritable.

ROSE.

J'entends ma mere..... adieu..... calmez bien ſon ennui.
(*Elle ſort.*)

SCENE II.

LAVAISSE, Madame CALAS, JEANETTE.

Madame CALAS (*à Jeanette.*)

ALLEZ, & ſi quelqu'un me demande aujourd'hui,
Sachez d'abord le nom, & venez.....

JEANETTE.

Oui, madame.
(*Jeanette ſort.*)

SCENE III.

Madame CALAS, LAVAISSE.

Madame CALAS.

QUE d'attaques, monſieur ! c'en eſt trop pour mon ame !
Elle y ſuccombera ! Tant d'aſſauts à la fois
Me peignent comme un ſonge, hélas ! ce que je vois !
Ah ! que l'homme, monſieur, eſt méchant & barbare !

LAVAISSE.

Il eſt vrai ?

Madame CALAS.

Savez-vous, monſieur, ce qu'on prépare
On vient de me l'apprendre.

LAVAISSE.

Eh ! quoi ?

Madame CALAS,

C'eſt peu pour eux ;
D'avoir oſé flétrir un vieillard vertueux....
De l'intérêt du ciel couvrant leurs calomnies,
Ils oſent ſe parer, pour les voir impunies,
Du voile reſpecté de la religion !
« Mon fils devoit le ſoir faire abjuration, »
Diſent-ils, « & ſon pere aveugle & fanatique
» N'a plus dans ſon enfant, rien vu qu'un catholique ?
» Et du ſang égaré détruiſanr le ſaint nœud,
» » Il a tué ſon fils croyant plaire à ſon Dieu, »
Quelques-uns vont plus loin ; « c'eſt la famille entiere,
» Qui leva ſur ce fils une main meurtriere,
» Diſent-ils, » & frappés d'un délire inſenſé,
Ils courent, promenant par-tout ſon corps glacé
Et, lui faiſant des ſiens une horrible hécatombe
Au ſein de leur égliſe, ils ont placé ſa tombe !

LAVAISSE.

Dieu !

Madame CALAS.

Le cruel enfant, en faits comme en diſcours,
Au culte proteſtant fut attaché toujours.

LAVAISSE.

Oui, devant-nous ſouvent il a blâmé ſon frere.

Madame CALAS.

Ah ! lorſque j'ai quittai mon pays l'Angleterre,
Pour venir épouſer Monſieur Calas ici,
Croyais-je que le ſort dût m'éprouver ainſi ?

LAVAISSE.

C'eſt bien ſincérement que je vous plains, madame ;
Mais cherchez, croyez-moi, des forces dans votre ame ;
Le ciel qui vous enleve un de ſes plus chers dons,
Vous laiſſe autour de vous des conſolations,
Et ces chagrins cuiſans, dont le poids vous obſede ;
Se doivent modérer, puiſqu'ils ſont ſans remede.

Madame CALAS.

C'eſt ce qui rend pour moi leurs traits plus pénétrans,
Puiſqu'ils ſont éternels, & que la main du temps,
D'aucun baume d'eſpoir ne flatte ma bleſſure !
Si mon fils, ſuccombant au vœu de la nature,
Laiſſant ſur lui du ciel s'accomplir les décrets....
N'eut point, en ſe frappant, devancé ſes arrêts ;

Dieu

Dieu me l'avoit donné, Dieu pouvoit le reprendre,
Alors j'aurois porté mes larmes ſur ſa cendre,
J'aurais pleuré mon fils en enviant ſon ſort;
Mais ſans gémir ſur lui du crime de ſa mort !

LAVAISSE.

Calmez-vous, c'eſt Jeanette.

Madame CALAS.

Et quoi ? que me veut-elle ?
Qu'eſt-ce ?

SCENE IV.

Les mêmes, JEANETTE.

JEANETTE.

UN monſieur, madame, eſt là-bas....

Madame CALAS.

Qui s'appe

JEANETTE.

Annoncez, m'a-t-il dit, le capitoul.

Madame CALAS.

Grand Dieu !

JEANETTE.

Faut-il le renvoyer ?

LAVAISSE, *(à madame Calas.)*

Qu'avez-vous ?

Madame CALAS.

En ce lieu,
Le capitoul !

LAVAISSE.

Eh bien, madame, il faut l'entendre.

Madame CALAS.

Cette viſite au moins a droit de me ſurprendre !....
Quand vous ſaurez,... que dire en l'état où je ſuis ?

(à Lavaïſſe.)

Ah ! ne me quittez pas, car j'ai beſoin d'appuis !

JEANETTE.

Ferai-je monter !

Madame CALAS.

Oui.....

(Jeanette ſort.)

SCENE V.

Madame CALAS, LAVAISSE.

LAVAISSE.

QUELLE cainte nouvelle ?

Madame CALAS.

La caufe de mon trouble eft affez naturelle !
Cet homme en moi rappelle un chagrin effacé,
Et remet fous mes yeux l'image du paffé ;
Nous arrivons de Londres... une infulte publique
Faite à deux proteftans, & par un catholique
Partageant cette ville entre deux factions ;
Y rallumoit le feu de nos diffentions :
Bleffé dans fon parti, Calas prit fa défenfe :
D'une ame courageufe, il repouffa l'offenfe,
Contre le capitoul, de ces faits rapporteur,
Il s'éleva peut-être avec trop de chaleur ?
Celui-ci, pour l'honneur du culte qu'il profeffe,
Altéroit ou taifoit les faits avec adreffe ;
Calas l'en fit rougir, & l'on vit à fa voix,
Nos proteftans vainqueurs pour la premiere fois.
Je crains que cette injure, aujourd'hui retracée,
Dans fon cœur par le temps ne foit point effacée.

LAVAISSE.

Nous allons l'écouter, il peut beaucoup ici !
J'ai peine à foupçonner qu'un juge..... le voici.

SCENE VI.

Les mêmes, LE CAPITOUL.

MON abord vous étonne ? & je le crois fans peine,
C'eft votre intérêt feul qui près de vous m'amene.
L'himen & la nature, en ce double malheur,
Sont ou glacés de crainte, ou muets de douleur...
Epoufe infortunée, & malheureufe mere,
Acceptez mes regrets fur le fils, fur le pere.

Madame CALAS.

J'accepte vos regrets ſur mon fils : mon époux
Oſe attendre, monſieur, autre choſe de vous ;
Ce n'eſt point un regret, ſigne de l'impuiſſance,
Mais juſtice & ſoutien qu'on doit à l'innocence.

LE CAPITOUL.

Puiſſé-je exercer ſeul ma juſtice ſur lui,
Vos craintes ſur ſon ſort finiroient aujourd'hui.

Madame CALAS.

Je ne crains rien, monſieur.

LE CAPITOUL.

Je reſpecte ſans doute
L'homme qui vous eſt cher... mais hélas !... il m'en coûte
Quand je vous vois nourrir tant de ſécurité,
D'apporter devant vous la triſte vérité.

Madame CALAS.

Vous le ſoupçonnez ?

LE CAPITOUL.

Moi !... m'en croyez-vous capable ?
Non... une voix puiſſante, & toujours reſpectable,
La voix du peuple enfin l'accuſe &...

Madame CALAS.

Oui, je ſais
Qu'un religieux zele arme ces inſenſés,
Que contre un proteſtant de pieux catholiques
Cherchent à rallumer leurs torches fanatiques :
Mais voir un capitoul, ainſi que je vous vois,
Juſtifier ce peuple & nous vanter ſa voix,
C'eſt là ce qu'entre nous j'étois bien loin d'attendre.

LE CAPITOUL.

Je vois que clairement il faut me faire entendre,
Des témoins ont parlé, madame...

LAVAISSE.

Des témoins.

Madame CALAS.

Ils ont vu mon époux ?...

LE CAPITOUL.

Mais ils l'ont dit du moins.

Madame CALAS.

Ils ont dit que du ſang bravant la loi ſacrée,
Il porta ſur ſon fils ſa main dénaturée ?

LE CAPITOUL.

Ils oſent dépoſer bien plus encore :

Madame CALAS.

Eh quoi !
Quels menſonges nouveaux ?

LE CAPITOUL.

Il est affreux pour moi
De dévoiler ici l'horreur de ce mystere ;
Plaignez-moi d'exercer un cruel ministere :
Ah ! que n'ai-je point pour détourner de vous
Un soupçon...

Madame CALAS.

Répandu sur moi, sur mon époux ?
Ah ! pour moi ce soupçon, qu'avec lui je partage,
Est un honneur, monsieur, & non pas un outrage.

LE CAPITOUL.

Mais vous ne savez pas, & c'est là ma frayeur,
Que beaucoup ont offert de prouver...

Madame CALAS.

Oui, monsieur ?
Ils ont offert la preuve, & sans doute, elle est sure ;
Mais ce qui vous effraye, est ce qui me rassure,
La preuve se détruit & non pas le soupçon ;
L'un semant les erreurs & la prévention,
Laisse après lui souvent une trace infidelle ;
L'autre ne permet plus de doutes après elle.

LE CAPITOUL.

Ils vous nomment, madame ; ils accusent, dit-on,
Un jeune homme avec vous, dont j'ignore le nom.

LAVAISSE, *vivement.*

Lavaïsse : c'est moi...

Madame CALAS, *à Lavaïsse.*

Que venez-vous de faire ?

(au capitoul.)

Monsieur, n'impliquez pas dans cette horrible affaire
Un honnête jeune homme, hélas ! assez puni,
Puisqu'il pleure en mon fils la perte d'un ami.
Défendez-le plutôt.

LE CAPITOUL.

Vous devez bien comprendre
Que s'il étoit quelqu'un que je pusse défendre,
Ce seroit vous d'abord ; mais je n'ai que ma voix,
Et ma voix n'est plus rien devant celle des lois :
Le décret cependant lancé la nuit derniere
Frappoit sur votre époux, sur sa famille entiere ;
J'ai pour vous obtenu que ce même décret
Jusqu'à cet entretien demeurât sans effet.

Madame CALAS.

Qu'on l'exécute donc, vous m'avez entendue ;
La grâce est pour le crime, elle ne m'est point due,
Unissez-moi, monsieur.....

LAVAISSE.

Monſieur, uniſſez-nous
Au deſtin de Calas....

Madame CALAS.

Aux fers de mon époux;
Mais que je ſois la ſeule, il faut que je l'obtienne.

LAVAISSE.

Non, ne ſéparez point leur cauſe de la mienne.

LE CAPITOUL.

Votre époux va donc être interrogé d'abord;
De ce qu'il répondra doit dépendre ſon ſort.

Madame CALAS.

Et le mien?... oui, monſieur... ou ma mort ou ſa vie.

LE CAPITOUL.

Je dois de l'entretien compte à ma compagnie,
Je le vais rendre; après on vous informera
De l'heure où devant vous votre époux paroîtra.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

Madame CALAS, LAVAISSE.

LAVAISSE.

Cet homme là, madame, & je crois m'y connoître,
Vous eſt peu dévoué, quoiqu'il feigne de l'être;
Il eſt né catholique, & nous nés proteſtans,
Crime hors de pardon chez ces ſortes de gens;
M'en croirez-vous?

Madame CALAS.

Parlez.

LAVAISSE.

Je vois le train des choſes,
L'effet peut être affreux ſi l'on ne court aux cauſes.

Madame CALAS.

O ciel!

LAVAISSE.

Ecoutez-moi; mais ſans vous effrayer;
Le peuple, en cette ville, eſt ignorant, altier,
Vain, ſuperſtitieux, ici dans chaque égliſe,
Tous les ans, à grands frais, ce peuple ſolemniſe
Le jour, le jour horrible où des monſtres chrétiens
S'abreuverent du ſang de leurs concitoyens;

Nous touchons à ce jour ! . . . Déjà des fanatiques
Courent la torche en main, heurlant d'affreux cantiques ;
Et par le ſouvenir de cette antique horreur.
Peuvent ſur nous du peuple appeler la fureur.

Madame CALAS.

Ah ! d'un mortel effroi vous me voyez ſaiſie !

LAVAISSE.

Détournons loin de nous leur ſainte frénéſie.
Des partis exaltés, on ſait l'emportement,
Avant qu'ils ſoient formés, preſſons le jugement.

Madame CALAS,

Ah ! comment expier vos peines ?... Plus j'y penſe...

LAVAISSE.

Partager votre ſort, ſera ma récompenſe.
Que vois-je ?.... Roſe accourt l'effroi peint ſur le front.

SCENE VIII.

Les mêmes. ROSE.

AH ! monſieur Lavaïſſe ! . . . Ah ma mere !

Madame CALAS.

Quoi donc ?
Et quel nouveau malheur ?

ROSE.

Ah ! j'ai peine à vous rendre
Ce que je viens de voir, ce que je viens d'entendre.

Madame CALAS.

Roſe, remettez-vous, & parlez.

ROSE.

A l'inſtant :
Où le capitoul ſort, un homme qui l'attend,
Un homme que j'avais vu d'abord à ſa ſuite,
Lui parle ; appelle après ma bonne ; elle me quitte,
Court, je la laiſſe aller, & cependant des yeux ;
Mais ſans trop de deſſein je les ſuis tous les deux :
J'obſerve ce monſieur, qui lui parle à l'oreille .
J'écoute : « oui, lui dit-il, oui, je vous le conſeille
» Prenez garde ». Plus bas il parle quelque temps
Puis je ſurprends ces mots : « quittez ces proteſtans ».

Madame CALAS.

Quittez ces proteſtans !

ROSE.

Puis il pourſuit ſa route.
Moi je les ſuis toujours, ſans qu'aucun d'eux s'en doute,
Ils ſe parlent encore, du geſte & de la voix,

Leur entretien m'échappe.... A la fin je le vois,
Lui tirant de sa poche & montrant à ma bonne
Une bouse....

Madame CALAS.

O grand Dieu !

LAVAISSE.

Se peut-il ?

ROSE.

Qu'il lui donne.

Madame CALAS.

Qu'elle prend ?

ROSE.

Dans la sienne elle enferme ce don
Et tous deux aussitôt sortent de la maison.

Madame CALAS.

Ensemble ?

ROSE.

Lui d'abord.

Madame CALAS.

Non : ce trait là me passe !
Je conçois tout plutôt qu'une action si basse !
Une femme, monsieur, depuis plus de quinze ans,
Comblée ici de soins, d'égards & de présens !
Et qui parut toujours idolâtrer ses maîtres !
A qui donc se fier ?

LAVAISSE.

L'or produit bien des traîtres !
Et la religion, plus puissante que l'or,
Souvent dans cette ville en a fait plus encor :
Ce capitoul & lui, je crois, d'intelligence,
L'attaquent par la crainte & par la récompense ;
Pieges usés, mais sûrs, où le faible se prend !
On l'effraye ; il tient bon : mais l'or brille ; il se rend,

Madame CALAS.

Elle ne sembloit point avide, je vous jure :

LAVAISSE.

Mais cette bourse, enfin ?

Madame DALAS (*à Rose*).

Rose, êtes-vous bien sûre !

ROSE.

Mon Dieu ! je les ai vus tout comme je vous voi,
Ma mere, sans cela, l'accuserais-je, moi ?

Madame CALAS.

Les monstres ! Ah... venez... mon ame est déchirée !...
Allons voir, si, peut-être, elle n'est pas rentrée.

ACTE III.

(Le théâtre repréſente la ſalle de l'interrogatoire, dans le fond les ſieges des conſeillers, élévés ſur gradins; celui du capitoul au milieu, une table ſur l'un des côtés pour le greffier.

SCENE PREMIERE.

LE CAPITOUL, DEUX HUISSIERS.

LE CAPITOUL.

(Regardant un moment les papiers qui ſont ſur la table)
(aux huiſſiers)

MESSIEURS, envoyez-moi, s'il vous plaît l'aſſeſſeur;
Il eſt, je crois, au greffe.... amenez-le....

UN HUISSIER.

Oui, monſieur.

(Les huiſſiers ſortent).

SCENE II.

LE CAPITOUL *ſeul.*

L'ASSESSEUR eſt un homme emporté, ſanguinaire,
De la juſtice ami; mais la voulant ſévere,
Son eſprit faſciné, rempli de paſſion,
Confond le crime enſemble & l'accuſation,
Le culte emporte tout dans ſon cœur fanatique
Et tout homme eſt jugé qui n'eſt pas catholique:
Voilà ce qu'il me faut.... Au train de tout ceci,
On diroit que le mal a des aîles ici.
Tu m'outrageas Calas! & ton nom ſeul m'offenſe;
On t'accuſe! eſt-ce à moi de prendre ta défenſe?
Non ſans doute.... O deſtin! tu ne prévoyois pas.
Quand tu l'as emporté, miſérable Calas!
Que dans moi quelque jour tu trouverois ton juge;

Je le ſuis.... Où ſeroit, à préſent, ton réſuge ?
Les traits de la vengeance en mon cœur amaſſés,
Par le temps deſtructeur ne ſont point émouſſés...
Ce temps qui les aiguiſe en attendoit l'uſage.
Du reſte, aucun reproche, & c'eſt ton ſeul ouvrage,
Calas; je n'ai pu, moi, contre toi ſuſciter
Ces accuſations.... dont je vais profiter:
Cette juſte fureur qu'alimente ma haine,
Sans ton crime peut-être, eût toujours été vaine:
Et c'eſt au nom du culte, à l'ombre de la loi,
Que les vengeant tous deux, je ne venge que moi.

SCENE III.

LES CAPITOULS, L'ASSESSEUR, LES HUISSIERS.

L'ASSESSEUR.

Me voici.

LE CAPITOUL.

Bon.

(*aux huiſſiers.*)

Meſſieurs, un coup de la ſonnette,
Qu'on entre.... laiſſez-nous.

(*Les huiſſiers ſortent.*)

SCENE IV.

LE CAPITOUL, L'ASSESSEUR.

LE CAPITOUL, (*avec hypocriſie*).

L'AFFAIRE n'eſt pas nette;
Mon très cher aſſeſſeur; elle eſt fâcheuſe!

L'ASSESSEUR.

Hé quoi!
Bon! Pour ces proteſtans? Tant pis pour eux, ma foi!

LE CAPITOUL.

Vous avez, dites moi, vu les charges?

L'ASSESSEUR.

Terribles.

LE CAPITOUL.

Un pere ! contre un fils ! quels sentimens horribles !
Egorger son enfant qui veut se convertir !
Qu'en dites-vous ?

L'ASSESSEUR.

Le crime....

LE CAPITOUL.

A le bien réfléchir,
Est peu croyable au fond ?

L'ASSESSEUR.

Oui, chez un catholique.
Mais. . . . .

LE CAPITOUL.

Sans doute : avec moi que votre cœur s'explique...
Ainsi vous croyez donc ce vieillard ?

L'ASSESSEUR.

Criminel.

LE CAPITOUL.

Il le faut, puisqu'un peuple entier le juge tel.

L'ASSESSEUR.

Coupable, je le dis, coupable !

LE CAPITOUL.

Oui, peut-être
Bien vu.

L'ASSESSEUR.

Soyez tranquille, oh ! je sais m'y connoître,
Devant trente témoins il vient d'être entendu,
Et vous avez pu voir comme il s'est défendu.

LE CAPITOUL.

C'est vrai ; mais, à ma honte, ici je le confesse,
Je pensois qu'un vieillard. . . . .

L'ASSESSEUR.

Fi donc, pure faiblesse
Monsieur le capitoul ! oh ! vraiment je vois bien
Que vous connoissez peu tous ces hommes de bien.
Qui du dogme coupable embrassent l'imposture
Dans leur religion, monsieur point de nature,
Point de nature.

LE CAPITOUL.

O dieu ! les monstres ! . . . .

L'ASSESSEUR. (*avec confidence*).

Entre nous
Le pere est-il tout seul, dites, le pensez-vous
Coupable là dedans ?

LE CAPITOUL.

Ce jeune homme. . . . .

L'ASSESSEUR.

Et la mere?

LE CAPITOUL.

Oh!

L'ASSESSEUR.

Oh! pour être juste, il faut être févere.
Vous avez tout-a-l'heure, en dépit de mes vœux,
Fait fuspendre un décret par nous lancé cont'eux,
Cette moleffe-là ne vaut rien pour le crime.

LE CAPITOUL.

Appaifez-vous, pour dieu, pareil zele m'anime;
Vous avez pu le voir; n'ai-je pas avant vous
Contre lui de l'églife armé le faint couroux?
Du facré monitoire invoquant les vengeances,
J'ai fu tirer les faits du fonds des conciences.

L'ASSESSEUR.

Oui: même, & l'on vous doit d'avoir fait prudemment
Publier ce faint acte *à charges* feulement,
C'est jufte?... un tel decret, à coup fûr, ne fe lance
Que pour trouver le crime & non pas l'innocence.
Oui... c'et une reffource aux cas embaraffans;
Et, fur les cœurs toujours fes effets font puiffans!

LE CAPITOUL.

Oui..... mais quant à fa femme on la dit eftimable!

L'ASSESSEUR.

Ah! nous verrons.

LE CAPITOUL.

Je crois qu'elle n'eft point coupable;
Affeffeur.

L'ASSESSEUR.

Non?

LE CAPITOUL.

Non.

L'ASSESSEUR.

Soit: pour fon époux?

LE CAPITOUL, (*avec hypocrifie*).

Pour lui?
Nous fommes vous & moi fes juges aujourd'hui.....

L'ASSESSEUR.

Nous jugerons.

LE CAPITOUL.

On dit que votre cher confrere
Le confeiller la Salle a mal vu cette affaire,
Qu'il défend ce vieillard?

L'ASSESSEUR.

Collusion entr'eux

Monsieur le capitoul, cela frappe les yeux.

LE CAPITOUL.

Non c'est aller trop loin, je crois malgré vos doutes
Qu'il a vu cette affaire ainsi qu'il les voit toutes :
C'est un étrange esprit, jugeant selon ses sens,
Qui voit les accusés presque tous innocens.

L'ASSESSEUR.

Pauvre juge en effet qui ne croit pas aux crimes!
Nous irions loin vraiement en suivant ses maximes.

LE CAPITOUL.

Oui, mais ce conseiller nous donnera du mal.

L'ASSESSEUR.

Hé bien! que sera-t-il seul, contre un tribunal?

LE CAPITOUL.

Répondez-vous? .....

L'ASSESSEUR.

De tous.....

LE CAPITOUL.

Son adresse est extrême!

L'ASSESSEUR.

Contre ces protestans notre haine est la même.

LE CAPITOUL.

Il faut un grand exemple!

L'ASSESSEUR.

Oui sans doute: & nos loix
Doivent venger le culte outragé tant de fois.

LE CAPITOUL.

C'est un but, tout ensemble, & juste & politique!..,
J'oubliois..... leur servante ardente catholique!
Va déposer ici....

L'ASSESSEUR.

Contr'eux?

LE CAPITOUL.

Dans un moment.

L'ASSESSEUR.

Bon!... & vous, croyez-vous le vieillard innocent!

LE CAPITOUL.

Je vais sonner...

(*Il sonne*).

SCENE V.

LE CAPITOUL, L'ASSESSEUR, Monsieur DE LA SALLE, plusieurs CONSEILLERS, deux GREFFIERS, deux HUISSIERS d'audience.

Le capitoul & les conseillers prennent leur place, les greffiers (s'asseyent à la table, les huissiers de bout, l'un à la porte, l'autre dans l'intérieur).

LE CAPITOUL.

Messieurs, l'objet qui nous rassemble
Pour la premiere fois nous voit siéger ensemble.
Un crime à nos ayeux étranger autre fois
Sans exemple chez eux, y dut être sans loix;
Et du bien & du mal la science incertaine
Où n'est point le délit ne peut prévoir la peine.
Il n'appartenoit donc qu'à notre siecle, à nous,
Ou pour être plus juste envers ce siecle & vous,
Il n'appartenoit donc qu'à cette secte impie
Chez nous tantôt soufferte & tantôt poursuivie,
Qui sur nos échafauds, au milieu de nos feux
A versé tant de fois un sang infructueux,
De l'homme & de l'autel blessant le privilege,
De produire en son sein un monstre sacrilege,
L'effroi de la nature & de l'homme & de Dieu!
Celui qu'en criminel on amene en ce lieu,
Touche à l'âge où les sens, qu'un feu plus lent anime,
N'ont plus cette vigueur que demande un grand crime:
Mais l'âge, quand le corps sut résister aux ans,
De l'homme vicieux endurcit les penchans,
Lui rend de ses forfaits la pente plus facile,
Es de s s traits souvent lui fait un masque utile!
Voilà l'homme, messieurs, qui s'offre devant vous
Marchant au parricide avec un dehors doux,
De toutes les vertus offrant l'empreinte auguste,
Criminel & portant le front serein du juste;
Et teint du sang d'un fils par son bras égorgé,
Pleurant ce même fils ..... qui doit être vengé.

M. DE LA SALLE.

Monsieur le capitoul, souffrez que ma justice
Rappelle un magistrat au vœu de son office,

En eſt-ce, dites-moi, le langage & le cœur ?
Etes-vous du vieillard, ou juge ou délateur ?
Si vous vous abaiſſez au ſecond perſonnage
Quittez les fleurs de lys, venez en témoignage :
Juge ? exempt d'injuſtice & de prévention,
Soyez pur dans le fait, pur dans l'intention ;
Plaignez, n'outragez pas le mortel miſérable
Qu'un oubli d'un moment a pû rendre coupable :
Voyez l'homme toujours où fut le criminel ;
Et rempliſſant ſur lui votre devoir cruel,
Dans cet homme qui meurt pleurez votre ſemblable.
Des rigoureuſes lois miniſtre redoutable,
Devançant à-la-fois & preuve & jugement
Votre bouche déjà parle de châtiment !
Et du prêtre & du juge affectant l'exercice,
Dicte au nom de l'autel l'arrêt de la juſtice !
Penſez-vous, de l'autel franchiſſant les degrés,
Rendre vos jugemens plus sûrs ou plus ſacrés ?
D'un ſanglant monitoire épouvantant les ames,
Pourquoi du fanatiſme attiſez-vous les flammes ?
Sur ce peuple à l'erreur ſe laiſſant emporter,
Si prompt à la ſaiſir, ſi lent à la quitter,
Et dont la vertu même eſt un excès à craindre,
Pourquoi ſouffler des feux que vous devez éteindre ?
Vous, juges de Calas, ſes bourreaux aujourd'hui,
Vous allez mendier des témoins contre lui !
Par un rafinement odieux, condamnable,
Vous n'admettez que ceux qui le diront coupable !
Et dans ſon ſang déjà courant baigner vos bras,
Vous conſacrez le culte à des aſſaſſinats !

L'ASSESSEUR.

Monſieur ! ....

M. DE LA SALLE.

(*au capitoul*).

J'ai dit le mot.... vous, quel ſoin vous anime ?
Vous parlez de ſes traits, il s'agit de ſon crime :
Criminel, innocent, c'eſt je crois ſur les faits
Que vous devez juger, & non pas ſur ſes traits ;
C'eſt là, non dans l'erreur d'une vaine ſcience,
Qu'il faut chercher ſon crime ou bien ſon innocence.

L'ASSESSEUR.

Nous ſavons tout cela.

M. DE LA SALLE.

Je le crois, aſſeſſeur.

L'ASSESSEUR.

Mais l'extrême juſtice eſt l'extrême rigueur.

M. DE LA SALLE.

Quels ſentimens ! ſachez.....

L'ASSESSEUR.

Sachez que la clémence
Eſt des crimes nouveaux l'éternelle ſemence !

M. DE LA SALLE.

Ignorez-vous, du juge, abjurant tous les droits,
Que la pitié, monſieur, eſt la vertu des lois ?

L'ASSESSEUR.

Maxime de rheteur ! vaine philoſophie
Par qui tout ſe pardonne & tout ſe déifie !
L'indulgence vraiment ſied bien aux magiſtrats !
C'eſt l'eſprit tolérant qui détruit les états !
Le regne des vertus ceſſe où le ſien commence,
Et toujours la douceur enhardit à l'offenſe.

(*au capitoul*).

Mais notre temps eſt cher ! .... vous plaît-il d'ordonner
Que l'accuſé paroiſſe ?

LE CAPITOUL, (*aux huiſſiers.*)

Oui, l'on peut l'amener.

SCENE VI.

Les mêmes, CALAS.

(*Il eſt amené par deux géoliers ; il s'aſſied aux pieds des juges, de côté, ſur ce qu'on nomme la ſcellette.*)

M. DE LA SALLE, (*à Calas.*)

Asseyez-vous, monſieur.

CALAS, (*à part.*)

Dieu ! ſoutiens mon courage !

L'ASSESSEUR.

Bon.... monſieur le greffier, parlez.

LE GREFFIER, (*à Calas.*)

Dites votre âge.

CALAS.

Mes ſoixante-huit ans ſont déjà révolus,
Je les ai donnés tous à l'amour des vertus,
Aux ſoins de mes enfans, au bonheur de leur mere,
Hélas ! devois-je un jour tant gémir d'être pere !

M. DE LA SALLE, (*à part.*)
Ah ! mon cœur s'attendrit devant ses cheveux blancs ?
(*à Calas.*)
On va lire l'enquête, affermissez vos sens,
Monsieur, & répondez à tout avec franchise.

CALAS.
Des coups qu'on m'a portés mon ame est peu remise
Mais il me reste au moins cette tranquillité,
Le prix de l'innocent qui dit la vérité.
Des hommes quelquefois la justice sommeille,
Celle d'un Dieu vengeur est là qui toujours veille.
Je répondrai, messieurs, plein de ce sentiment,
Comme l'homme à son Dieu dans son derniers moment.
On m'accuse : innocent, c'est peu pour moi de l'être,
Je dois à mes enfans le soin de le paroître;
Je défends donc pour eux, & pour leur mere, hélas!
Des jours que pour moi seul je ne défendrais pas;
Mon fils vient d'expirer par un trépas horrible !
Je pleure & sur ma perte & sur sa fin terrible :
Et de ces pleurs amers quand mes yeux sont mouillés,
Du sang de ce cher fils on croit mes bras souillés !
Ce seul penser m'accable, & mon ame abattue
Verroit céder sa force à ce coup qui la tue,
Si mes autres enfans dans cette ame ajourd'hui
Plus forts que mon fils mort n'y triomphoient de lui.

M. DE LA SALLE, (*à part.*)
Veille sur ce vieillard, ô celeste justice !

L' ASSESSEUR.
Qu'il reponde ; & sachons s'il a quelque complice.

CALAS.
Je suis, je vous l'ai dit, innocent.....

L' ASSESSEUR.
C'est un point.....

CALAS,
Peut-il être un complice où le crime n'est point ?

L' ASSESSEUR.
Un délit est commis, il faut répondre, on nomme
Votre famille.....

CALAS.
O ciel !

L' ASSESSEUR.
On soupçonne un jeune homme.

CALAS.
Quelle horreur ! Lavaïsse ?

L' ASSESSEUR.
Oui, monsieur le greffier,

Pour

Pour qu'il n'en doute pas, lisez l'article entier.

LE GREFFIER, (*il lit.*)

« Disant, (1) &c : que dans cette affreuse exécution il fut aidé » par des gens qu'on n'a pu reconnoître, mais que c'étoit » sans doute sa famille & un jeune homme de leur religion. »

CALAS.

Lavaïsse ! ô mon Dieu !

L'ASSESSEUR.

Lui ! lui !

CALAS.

La douceur même !
Jeune homme que par-tout l'on estime, l'on aime,
Lui, l'ami de mon fils, venu pour l'égorger !
Ah !

LE GREFFIER, (*il continue*).

« Que la religion protestante ordonne aux peres & meres d'é» trangler leurs enfans, quand ils veulent se faire catho» liques ».

CALAS.

Nous vous respectons, pourquoi nous outrager ?
Antoine catholique ! ô grand Dieu ! quel blasphême !
Il n'y pensa jamais, messieurs ; & quant bien même,
Comme un de mes enfans près d'ici retiré,
Il seroit vrai, messieurs, qu'Antoine eût abjuré;
J'ai fait depuis ce temps une rente à son frere ;
Malgré son changement, je fus toujours son pere ;
La nature s'est donc endurcie en mon sein ?
Le bienfaiteur de l'un, de l'autre est l'assassin ! .....
Hélas ! pere une fois, se lasse-t-on de l'être ?
Notre religion, sachez mieux la connoître;
D'un pere contre un fils n'arme jamais le bras ;
Excuse, plaint l'erreur, mais ne la punit pas.
Notre religion n'est que la tolérance.
De mes fils une femme a dirigé l'enfance,
Catholique zélée, elle a vu que chez moi
L'on consultoit les mœurs, l'homme, & non pas sa foi;
C'est elle qui d'un fils changeant la loi premiere,
Lui fit tourner les yeux vers une autre lumiere;
J'aurois dû la punir, la chasser à l'instant:
Elle est à mon service, & j'en suis fort content.

---

(1) Tout ce que lit le greffier a été copié dans l'enquête même.

L'ASSESSEUR.

Sa déposition par vous est acceptée ?

CALAS.

Oui sans doute.

L'ASSESSEUR.

Elle va vous être confrontée.

CALAS.

Je l'attends,

L'ASSESSEUR (*au greffier*)

Bon..... lisez ce qui suit :

LE GREFFIER, (*il lit.*)

« Que le sieur Calas, quelques semaines auparavant, menaça son
» fils en lui disant : si tu ne changes pas de religion. »

CALAS.

Quelle horreur !

L'ASSESSEUR.

Eh bien, n'avez-vous rien à répondre ?

CALAS.

Monsieur,

Je suis pere ; faut-il voir mon ame réduite
A dévoiler d'un fils les torts & l'inconduite,
Quand un trépas cruel vient de les expier,
Et flétrir mon enfant, pour me justifier ?
Oui, j'ai versé sur lui mes larmes paternelles,
(Croyois-je que sa mort dût les rendre éternelles !)
Oui, j'ai pleuré mon fils, je ne le cele pas,
Ce fils perdu pour moi bien avant son trépas,
Quand des fureurs du jeu son ame dévorée
Voyoit fuir chaque jour sa raison égarée
Du jeu, dont les revers sont encor l'aliment,
Dans son sang nuit & jour l'ardeur se rallumant,
Satisfaite sans cesse & jamais assouvie,
Séchoit depuis long-temps les sources de sa vie :
Souvent perdant son cœur, sa fortune & son temps,
Il rapportoit chez moi des chagrins plus brûlans ;
Là, fuyant tout repos, des plus sombres ouvrages,
D'un œil, d'un cœur avide, il dévoroit les pages,
Ceux qui du suïcide imprudens zélateurs
Ont défendu sa cause, étoient tous ses auteurs.
» Oui l'ame, disoit-il, oui l'ame souveraine,
» Peut du corps son esclave oser rompre la chaîne ;
» Dès qu'elle s'y déplaît peut quitter sa prison. »
Un jour.... & depuis trois absent de la maison,
Ce malheureux enfant sans donner de nouvelles,
Nous laissoit tous sur lui dans des peines mortelles :
Ce jour..... il rentre enfin..... dès que je l'apperçoi

Je cours à sa rencontre, & sa mere avec moi :
Son air & son état, tout étoit déplorable !
» Comme te voilà fait ! lui dis-je, misérable !
» As-tu pensé, bourreau d'un pere & de tes jours,
» Que ce train-là, dis-moi, pourra durer toujours ?
» Retire-toi ; mais songe à changer de conduite,
» Ou bien de tes écarts, je t'apprendrai la suite.
J'entendois, & sa mere, ici peut l'affirmer,
Obtenir l'ordre, un jour, de le faire enfermer.
Mon vœu fût qu'il changeât (que n'a-t-il pu le suivre !)
Non de *religion*, mais de *façon de vivre*,
Et je n'ai pu vouloir lui faire renoncer
Un culte que jamais il n'a dû professer !

M. DE LA SALLE.

Bon. Monsieur le greffier, songez à tout écrire.

L'ASSESSEUR.

Monsieur fait son devoir.

LE CAPITOUL, (*à un des huissiers.*)

Vous pouvez introduire.
Sa femme, & ce jeune homme.

SCENE VII.

Les mêmes, Madame CALAS, LAVAISSE.

LE CAPITOUL, (*à madame Calas.*)

Approchez,

Madame CALAS.

Cher époux !
Toi dans les fers !

CALAS.

Ah Dieu ! Lavaïsse c'est vous !
Pour être mon ami, combien il vous en coûte !

L'ASSESSEUR.

On n'en finira pas pour peu qu'on les écoute :
Allons, séparez-vous...... Il s'agit bien ici
De toutes ces pitiés & d'époux & d'ami.

M. DE LA SALLE.

J'observe, sur le fait, messieurs, qu'on vient de lire
(*montrant Calas.*)
Que ce qu'a dit monsieur me semble le détruire.

L'ASSESSEUR.

Plus de coupable, alors qu'il peut tout récuser.

M. DE LA SALLE.

Plus d'innocent, alors qu'il suffit d'accuser.

L'ASSESSEUR.

Ce n'est pas le témoin qu'il faut croire; sans doute,
Oui; c'est le criminel.

M. DE LA SALLE.

Est-ce qu'il vous en coûte
De n'avoir pas toujours des crimes à punir?
Condamner est-il donc un besoin, un plaisir?
Où la nécessité de juger vos semblables,
En fait-elle un devoir de les trouver coupables?

L'ASSESSEUR.

Passons...... (*à Lavaïsse.*) D'où venez-vous? Parlez.

LAVAISSE.

De Bordeaux.

L'ASSESSEUR

Bon.

Arrivé le matin?

LAVAISSE.

Non, le soir.....

L'ASSESSUR.

Votre nom?

LAVAISSE.

Lavaïsse.

L'ASSESSEUR.

Il suffit: parent? ami du pere?

LAVAISSE.

Ami jusqu'à la mort.

M. DE LA SALLE.

Que ce ton vous éclaire,
Messieurs......

L'ASSESSEUR.

Par quel hasard vous êtes-vous trouvé?

LAVAISSE.

Je vous ai dit, monsieur, que je suis arrivé,
Ce jour-là, de Bordeaux, après un mois d'absence,
Chez ses amis, sans crime on peut souper je pense?

L'ASSESSEUR.

Mais ses accusateurs vous soupçonnent, vous.....

LAVAISSE.

Moi!

Ces témoins sont donc gens de bien mauvaise foi!
Qui l'accuse, monsieur, doit m'accuser de même:

Soupçon n'eſt pas le mot : notre crime eſt le même ;
Et je ſuis, en effet, coupable...... comme lui.
(avec une ironie amere.)
Je ſuis exprès venu pour tuer mon ami !
Un pere malheureux ; mais le plus tendre pere,
Etouffant de ſon cœur la voix toujours ſi chere,
A, de ſes foibles mains, pendu ſon propre fils !
Et, ce fils de vingt ans, ſans murmures, ſans cris,
Sous la main des bourreaux, victime obéiſſante,
Leur a tendu, ſans doute, une tête innocente ?
Et cette horrible ſcene, & ce crime inoui,
Ailleurs, ſi peu croyable, eſt naturel ici !
Ces diſpoſitions........

L'ASSESSEUR.

Ont droit de vous confondre ;
Mais ſur un autre ton, monſieur, il faut répondre.

LAVAISSE.

Mais ſur un autre ton il faut interroger,
Les malheureux qu'on n'a jamais droit d'outrager.

SCENE VIII.

Les mêmes, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *(à demi-voix, au capitoul.)*

MONSIEUR, cette ſervante eſt là.

LE CAPITOUL.

Bon. Qu'elle approche.
(à Calas.)
Vous n'avez à fournir, contr'elle aucun reproche ?

CALAS.

Non.

Madame CALAS, *(à demi-voix, à ſon mari).*

Ne l'atteſte pas.... Ah ! te voilà perdu,
S'il faut que ce témoin ici ſoit entendu.

CALAS.

Que dites-vous ?

Madame CALAS.

Depuis la fatale aventure,
Un traitre l'a ſéduite.

CALAS.

Ah ! c'eſt lui faire injure !

LAVAISSE.

Elle a, depuis ce temps, quitté votre maiſon.

CALAS.

Quittée! eſt-il bien vrai? ſans reparoître?

Madame CALAS.

Non:

Je ne l'ai point revue.

CALAS.

O! juſte Dieu! c'eſt elle.

SCENE IX.

Les mêmes, JEANETTE.

L'ASSESSEUR, (*à Jeannette*).

AVANCEZ, mon enfant; votre nom?

JEANETTE.

On m'appelle

Jeanette.

L'ASSESSEUR.

Dites bien, ſans nulle exception,
Tout ce que vous preſcrit votre religion.

JEANETTE.

Oui monſieur.

L'ASSESSEUR.

Sans égard, ſans crainte de perſonne.

JEANETTE.

Oui monſieur.

L'ASSESSEUR.

Votre honneur, votre ſalut l'ordonne.

JEANETTE.

Je le ſais.

Madame CALAS.

De nos ſoins voilà quel eſt prix!

M. DE LA SALLE.

Aux termes de la loi, ces témoins ſont proſcrits.

LE CAPITOUL.

Qui dira mieux les faits qu'un témoin oculaire?

L'ASSESSEUR.

Aux termes de la loi, bon! témoin néceſſaire.

Madame CALAS, (*à part*).

Mon Dieu touche ſon cœur!

LE CAPITOUL.

Vous, monſieur le greffier
Ecrivez.

JEANETTE, (*au greffier*).

Oui, monſieur, oui, ſur votre papier
Ecrivez...,. que mon maître...... eſt un fort honnête homme,
Et que, pour l'accuſer, j'ai reçu cette ſomme.

(*Elle dépoſe une bourſe ſur le bureau*).

LE CAPITOUL, (*à part*).

Ciel!

CALAS.

Qu'entens-je!

Madame CALAS.

O mon Dieu!

JEANETTE (*au capitoul*).

Monſieur, prenez votre or;
Il ſouilleroit mes mains, s'il y reſtoit encor!
Mais, vos agens & vous, ſachez mieux me connoître.

CALAS,

Le capitoul!....

JEANETTE.

Lui-même!.... il le ſait bien le traitre!

LE CAPITOUL.

Oſes-tu malheureuſe!

JEANETTE, (*vivement*).

Oh! oh! je ne crains rien.
(*montrant ſon cœur*).
Voilà mon défenſeur, mon juge, mon ſoutien.
Gardez, gardez votre or, c'eſt-là qu'eſt ma richeſſe.

CALAS.

O vertu!.... vois couler ces pleurs de l'allégreſſe!
O femme reſpectable!

LE CAPITOUL.

Eſt-ce aſſez m'outrager?

JEANETTE.

De quel poids, à la fin je me ſens ſoulager!
O vous hommes méchans, comment pouvez vous l'être,
Puiſqu'il en coûte tant déjà de le paroître!

(*A monſieur & à madame Calas*).

J'ai voulu m'avilir, un moment à vos yeux,
Pour les mieux dévoiler, ces complots odieux!

Madame CALAS.

Ame noble, & vraiement digne de nos hommages!

LE CAPITOUL,

(*deſcendant de ſon ſiege, & allant à la table du greffier*).

Monſieur, gardez-vous bien d'oſer souiller vos pages.

Monsieur DE LA SALLE (*allant aussi vers le greffier.*)
Ecrivez tout, monsieur.

LE CAPITOUL, (*à monsieur de la Salle*).
Monsieur, ces malheureux,
Ont pu seuls la payer, pour s'entendre avec eux.

Monsieur DE LA SALLE.
L'intelligence entr'eux, suivons votre réponse,
N'existe donc, monsieur, qu'alors qu'on vous dénonce;
Vous l'avez dit: témoin nécessaire! greffier,
Faites votre devoir.

LE CAPITOUL, (*à monsieur de la Salle*).
Pouvez-vous oublier
Ma dignité, monsieur?

JEANETTE.
O juste ciel! il nie!

Monsieur DE LA SALLE.
Non: mais soutenez-là de peur qu'on ne l'oublie.
Réfutez cette femme, ou bien....

LE CAPITOUL.
La réfuter!

Monsieur DE LA SALLE, (*au greffier.*)
Monsieur, m'entendez-vous? le faut-il répéter?
Votre devoir, monsieur, vous ordonne d'écrire,
Tout ce que cette femme ici vient de nous dire.

L'ASSESSEUR, (*arrêtant le greffier*)
Non, monsieur le greffier: moi je vous le défends.
Un juge en compromis avec ces protestans!

LE CAPITOUL.
M'accuser! moi, messieurs, moi qui par bonté d'ame,
Ce matin contre vous, ai défendu sa femme?
Moi qui fis rallentir, je ne m'en repends pas,
Votre second décret qui frappoit ces ingrats!

L'ASSESSEUR.
O comble de l'injure!

JEANETTE,
O quelle hypocrisie!

Monsieur DE LA SALLE.
Si c'est une imposture, il faut la voir punie.

L'ASSESSEUR.
Non, pour l'honneur du siege & notre président,
Nous devons étouffer un pareil incident.

Monsieur DE LA SALLE.
Pour votre président, & pour l'honneur du siege?
Qu'il songe à se lever, voilà son privilege?
Ou, notre honneur, à nous, doit être, & c'est le mien,

De

De croire à tout, messieurs, dès qu'il ne répond rien.

L' ASSESSEUR.

Croyez : que fait cela pour monsieur, pour nous mêmes !
Vos sentimens ici sont-ils des lois suprêmes ?

Monsieur DE LA SALLE.

Non, je ne vois que trop,

LE CAPITOUL

C'est moi peut-être aussi
Par qui des déposans, le nombre s'est grossi ?
Et de ce double crime également capable ;
Mon or les a payés pour le trouver coupable !

L' ASSESSEUR.

Ah c'est trop endurer....

Madame CALAS.

Messieurs, écoutez-nous.
Oui c'est son ennemi qu'il frappe en mon époux !
Apprenez...

LE CAPITOUL, (*l'interrompant.*)

Je vois trop le piege où l'on m'attire :
(*montrant M. de la Salle.*)
Monsieur me croit suspect ; eh bien ! je me retire :
Je me démets sur lui, messieurs, de mon emploi ;
Si c'est là votre vœu qu'il siege au lieu de moi.

L' ASSESEUR.

Non, ou que dans monsieur tout le sénat réside :
Nous ne souffrirons pas, pour nous, qu'il nous préside ;
Nous nous levons.

(*Ils se levent tous.*)

LE CAPITOUL, (*les retenant.*)

Messieurs...

Madame CALAS, (*à part.*)

Où sommes-nous ? grand Dieu !

LE CAPITOUL.

Souffrez...

L' ASSESSEUR.

Reprenez donc votre place en ce lieu.

LAVAISSE.

Quel repaire !

Monsieur DE LA SALLE (*au Capitoul.*)

Oui, monsieur, cédez à leur instance ;
Mais je proteste, moi, contre cette séance.
L'honnête homme, messieurs, pour l'innocent qu'il sert,
Eleve ici sa voix comme dans le désert !
C'est moi qui me retire,

Madame CALAS, (*se jettant au devant de ses pas.*)

O mon Dieu tutelaire !

Voyez ſur l'innocence un ſénat ſanguinaire,
Lever le glaive affreux qui punit les forfaits !
Et ne vous laſſez pas déjà de vos bienfaits :
Embraſſez la vertu pour avoir ſon courage :
Vous, l'abandonner !... Non, un vieillard ! à ſon âge !
Dieu !.. que vous a-t-il fait, à vous, hommes méchans ?
Sans reſpect pour les loix, & pour ſes cheveux blancs,
L'outrager ! l'immoler ! ah ! pardon, je m'égare,
Monſieur le Capitoul, vous n'êtes point barbare ;
Vous ne ſouillerez point, non, meſſieurs, je le crois,
Et votre miniſtere, & vos cœurs, & les loix ;
Vous n'étoufferez point ce cri ſévere & tendre,
Que la nature, ici, le devoir font entendre !
Il eſt, il eſt, meſſieurs, des peres parmi vous,
Ils ſe reſpecteront, ſans doute en mon époux
Dites, vous qui portez ce ſacré caractere,
Peut-on être barbare alors que l'on eſt pere ?
Ah ! vous m'écouterez ... je tombe à vos genoux ...
Lavaïſſe, monſieur, Jeanette ... venez-tous ...

(ſe relevant avec indignation.)

Rien ne peut les fléchir !

LAVAISSE.

Ils ſont ſourds à ſes larmes !

Madame CALAS, *(hors elle-même.)*

Malheureuſe !

Monſieur DE LA SALLE. *(à monſieur Calas)*

Calmez ces mortelles alarmes.
Il faut vouloir fermer ſon oreille & ſon cœur,
Au cri de l'innocence, à l'accent du malheur,
Etouffer l'homme en ſoi, pour n'y pas reconnoître

(au Capitoul.)

La vérité qui touche ... & qui bleſſe peut-être !

(à monſieur & à madame Calas.)

Epoux infortunés autant que vertueux,
Uſez du ſeul appui qui vous reſte en ces lieux ;
Mais le ſuccès, hélas ! quoique je me propoſe,
N'eſt pas toujours ici pour la plus juſte cauſe.

LE CAPITOUL.

Fermez votre verbal, greffiers, & vous levez
Puiſque les magiſtrats ſur leurs lis ſont bravés.

L'ASSESEUR, *(remettant un papier aux Huiſſiers.)*

Huiſſiers, exécutez l'ordre que je vous livre.

(à Calas,) (à Madame Calas, à Lavaïſſe & à Jeanette

Retourne à ta priſon.... vous, ſongez à les ſuivre

CALAS,
(au Capitoul)

Je fors.... foyez content : vous favez, entre nous
Que je ne fus jamais criminel qu'envers vous,

Madame CALAS., *(entraînée par les Soldats.)*

Ah ! qu'un même cachot, par pitié, nous raffemble,
Meffieurs, & laiffez-nous vivre ou mourir enf e mble.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CALAS feul, *(affis dans fa prifon.)*

J'HABITE en frémiffant l'horreur de ces lieux fombres
Que de la nuit encor vont épaiffir les ombres :
Le jour s'enfuit : & j'attends dans l'effroi
Puifque mes ennemis jugent entr'eux & moi !
L'airain a par trois fois dans ces triftes demeures
En fons plaintifs & fourds fait defcéndre les heures ;
Depuis que de fes pleurs verfés fur mes revers
Ce digne magiftrat vient d'honorer mes fers.
La juftice, du ciel eft un préfent bien rare,
S'il n'eft qu'un homme ici qui n'en foit point avare !

(Il fe leve.)

Cet ami vertueux avec quelle chaleur
Oppofant contr'eux tous, feul, fa force à la leur,
Des flâmes d'un pur zele embrafé pour fes freres
Il foutient tout le choc de mes vils adverfaires !
Il doit revenir feul, fi juftes une fois
Ses collégues jugeant comme lui fur les loix,
Du crime & du foupçon lavent mon innocence :
Si je fuis condamné, s'il n'eft plus d'efpérance,
Ma fille & lui viendront dans ces derniers momens
Recevoir mes adieux & mes embraffemens :
Il doit même, en ce cas, remplir à ma priere
Sur cette pauvre enfant ma volonté derniere.

(Après un moment de filence).

Mais que l'heure, ô mon Dieu ! s'écoule lentement !
L'attente du trépas eft fon plus grand tourment !......
La porte s'ouvre !... O ciel ! je fens fuir mon courage...

Une froide ſueur couvre tout mon viſage...
C'eſt lui ſans doute.. allons.. que je crains aujourd'hui
Ma fille, de te voir revenir avec lui !
C'eſt la premiere fois, hélas ! dans ton abſence,
Que ton pere n'a pas ſouhaité ta préſence ! ....
C'eſt lui ! .... c'eſt elle auſſi ! ....

SCENE II.

CALAS, Monſieur DE LA SALLE, ROSE,

ROSE, (*ſe jettant dans ſes bras*).

Mon pere !

CALAS, (*avec un ſourire forcé*).

Ah ! je te vois

(*Bas à M. de la Salle*).

Condamné ?

M. DE LA SALLE.

Condamné.

CALAS, (*à ſa fille.*).

Chere enfant, c'eſt donc toi !

(*Bas à M. de la Salle, tandis que ſa fille le ſerre dans ſes bras*).

A la mort ? .... ah !

(*M. de la Salle lui répond par un ſigne qui ne lui laiſſe aucun eſpoir : Calas tombe de défaillance ſur ſa chaiſe*)

ROSE, (*effrayée*).

O ciel ! qu'avez-vous donc mon pere ?
Mon pere !

CALAS, (*ſe remettant aux cris de ſa fille*).

Ce n'eſt rien ... c'eſt ton malheureux frere..,
C'eſt la douleur, la honte ... oui la honte en effet...
De nous voir en ces lieux qu'habite le forfait :
D'y voir couler ſur-tout tes larmes innocentes :
De ſentir ſur mes fers tes deux mains careſſantes.

ROSE.

Laiſſez-moi, laiſſez-moi les preſſer ſur mon cœur
Ces fers, ſigne du crime, aujourd'hui du malheur !
Que d'autres mains peut-être ont rendus exécrables ;
Mais ſur vous à jamais ſacrés & reſpectables !

CALAS.

Chere enfant !

ROSE.

Quoi ! vos yeux en s'arrêtant ſur moi,
Laiſſent couler des pleurs qui me glacent d'effroi !
Si l'on pourſuit vos jours, pleurez, pleurez, mon pere
Sur vos triſtes enfans, ſur notre tendre mere,
Famille déſolée, & veuve, & ſans ſoutien,
A qui l'homme & le ciel n'auront plus laiſſé rien.

CALAS.

Mes jours ? . . . ne ſuis-je pas innocent ?

ROSE.

Oui ſans doute!
C'eſt ce qui qui me raſſure auſſi, mon pere.

CALAS.

Ecoute :
Monſieur que je ne puis, que vous ne pouvez pas
Trop aimer, trop bénir à moins que d'être ingrats,
A bien voulu, combiant tant de bontés, ma fille,
Se charger pour un temps, du ſoin de ma famille.

ROSE.

Quoi mon pere ?

CALAS.

Ma fille, écoutez juſqu'au bout :
J'ai voulu dans ce jour conſulter votre goût...
Ne m'interrompez pas... Souvent, le temps s'échape
Promettant l'avenir, lorſque la mort nous frape.
Le ſage ſans l'attendre eſt sûr de l'obtenir ;
Car c'eſt dans le préſent qu'il place l'avenir.
Roſe, voici Monſieur qui m'entend . . . il nous aime :
Parle ici devant lui comme devant moi-même.

ROSE.

Mon pere, ſur mon ſort pourquoi ces nouveaux ſoins
Que vous n'eûtes jamais... que vous cachiez du moins ?

CALAS.

Le malheur, mon enfant, même l'expérience ;
Je ſens que je ſuis vieux, que mon terme s'avance ;
Le trépas de ton frere, & cette affaire-ci
Vont tuer un vieillard par ſes ans affaibli.

ROSE.

O Dieu !

CALAS.

Je veux au moins, s'il faut que je ſuccombe,
Faire quelques heureux pour conſoler ma tombe.

ROSE.

Quel eſt donc ce bonheur fruit de votre trépas ?
En eſt-il un pour nous où vous ne ſerez pas !

Quittez ces lieux cruels, cette chaîne odieuſe,
Et vous verrez alors votre famille heureuſe.

CALAS.

J'eſpere auſſi demain les quitter pour jamais :
Voir la fin de mes maux, & retrouver la paix.

ROSE.

Si le ciel des enfans exauce la priere,
Vos vœux, qui ſont les miens, ſeront comblés, mon pere.

CALAS.

Ecoute : j'ai revu Lavaïſſe aujourd'hui ;
Ma chaîne mon enfant, s'étend auſſi ſur lui :
J'avois cru voir en lui l'appui de ma famille ;
Lavaïſſe fera le bonheur de ma fille,
Diſais-je ?

ROSE, (*à part*).

Eh ! quoi ?

CALAS.

J'ai vu que tu l'aimois..... eh bien ?

ROSE (*embarraſſée.*)

Mon pere .....

CALAS.

Il t'aime auſſi, je crois : ce doux lien
Pourroit, quand de mes jours le flambeau ſe conſume,
De mes derniers inſtans adoucir l'amertume ;
Et ſi notre infortune, épreuve des amis,
N'a pas changé dans lui des projets affermis,
Si ſon cœur eſt conſtant ; quant les deſtins contraires,
M'envioient le bonheur d'ûnir des mains ſi cheres ;
J'emporterai du moins la douceur avec moi
De te laiſſer, ma fille, un ſort digne de toi.

ROSE.

Eh ! pourquoi, ſous ces fers, dans ces lieux, à cette heure.
Quand demain vous quittez cette affreuſe demeure ;
(Car vous me l'avez dit : vous la quittez demain.)
Pourquoi parler de moi, de mon cœur, de ma main ?
Ah ! ne penſons qu'à vous, à vous ſeul, à vos peines,
Ou plutôt à l'inſtant où vont tomber ces chaînes :
Et ne me parlez pas comme ſi votre voix.
Devoit frapper mon cœur pour la derniere fois !
Vous me faites trembler !

CALAS.

Raſſure-toi.... Qu'entens-je ?

(Ici on entend du bruit au fond de la priſon)

On force ma priſon,

M DE LA SALLE.

Quelle avanture étrange !

ROSE, *(Du côté ou se fait le bruit.)*
Ah ! qui que vous soyez, sauvez mon pere !

CALAS.
Ah ! Dieu !
Ma fille, taisez-vous.

M. DE LA SALLE.
Oui, c'est bien en ce lieu
Qu'on veut entrer !

CALAS.
D'où vient qu'une autre porte s'ouvre
Est-ce un nouveau malheur que ce mystere couvre ?

ROSE, *l'appercevant.*
Ciel ! Monsieur Lavaïsse,

M. DE LASSALLE.
Ici ?

CALAS.
D'où venez-vous !

LAVAISSE, *(à Calas avec mystere.)*
Je voudróis vous parler à vous seul.

ROSE.
Devant nous
Si c'est quelque secret ne pouvez-vous le dire ?

LAVAISSE.
Souffrez, Mademoiselle....

M. DE LA SALLE.
Allons .... je me retire.

CALAS.
Restez près de ces lieux.

ROSE.
Je suis morte d'effro

CALAS, *(à M. de la Salle).*
Pardon .... je vous rappelle à l'instant...
(M. de la Salle se retire avec Rose vers l'entrée de la prison)

SCENE III.

CALAS, LAVAISSE.

LAVAISSE.
Suivez-moi,
Calas.

CALAS.
Que dites-vous ? Vous suivre ? Quel vertige !

LAVAISSE.

Tous nos momens font chers... Ah ! fuivez-moi, vous dis-je.

CALAS.

Mais expliquez.....

LAVAISSE.

Venez, ou vous êtes perdu !

CALAS.

Je fais tout : parlez bas.... craignez d'être entendu !

LAVAISSE.

Vous favez ? .... Savez-vous que ce fénat impie
A flétri vos enfans, a profcrit votre vie ?

CALAS.

Parlez bas.... Je le fais.

LAVAISSE.

S'il eft ainfi, venez :
Oui, vos jours innocens par eux font condamnés ;
Oui, l'on vous lit, ce foir, la fentence homicide,
Tremblez.... ce capitoul, de votre fang avide,
Sous des antres affreux de ce cachot voifins,
M'a laiffé, dans les fers, attendre nos deftins.
L'or m'a fait un ami de l'homme qui les garde ;
Interrogé par moi fur ce qui vous regarde ;
Il s'eft tu quelque temps.... Enfin, il a parlé ;
Votre fort & le mien, il m'a tout révélé :
Le même jugement qui condamne le pere ;
Remet en liberté moi, la fille & la mere ;
Comme fi nous étions plus innocens que vous,
Et que votre bras feul eût pu porter ces coups !
Enfin, du capitoul, la vengeance eft complette.
» Si tu veux me fervir, viens, ta fortune eft faite,
» Ai-je dit à cet homme, héfitant, étonné ;
» Viens »... J'ai doublé les dons qui me l'avoient gagné.
Raifon pour fes pareils toujours plus convaincante,
Que de vos maux, des miens, la peinture éloquente !
Il falloit, & mon or avoit feul ce pouvoir,
Non attendrir fon cœur, mais vaincre fon devoir ;
Je l'ai fait : il s'eft pris à l'appat des richeffes,
A l'efpoir, à l'éclat de mes autres promeffes...
» Suivez-moi, m'a-t-il dit »:... Dans leurs mille détours,
J'ai parcouru l'horreur & la nuit de ces tours ;
Mon guide, d'un pied sûr, fait à ces lieux funebres,
Y foutenoit mes pas gliffant dans leurs ténébres...
Nous marchons... Il s'arrête, une clef dans la main,
» C'eft ici le plus long, mais le plus sûr chemin,
» Dit-il, & d'une porte à ma garde livrée,
» Ceci, vers votre ami, va vous ouvrir l'entrée ;

» Ici

» Ici, chaque cachot à ses détours secrets,
» D'où certains criminels à la loi sont soustraits;
» Lorsque de cette loi redoutant l'indulgence,
» Le pouvoir en obtint une sourde vengeance.
Il dit.... Sur ses deux gonds, la porte a retenti :
Elle s'ouvre.... je vole... & vous offre un parti,
Le seul qui vous conserve, en ce péril extrême,
Mon pere, à vos enfans, à l'honneur, à vous même.

CALAS.

O jeune homme imprudent! qu'avez-vous fait? hélas!

LAVAISSE.

Venez, vous hésitez?

CALAS.

Non, je n'hésite pas.

LAVAISSE.

Vous vous flattez peut être!... Il faut donc tout vous dire
Pour vaincre votre cœur; un ami le decret!...
Sachez que votre fils du sein même des morts,
Du peuple qu'on abuse enflame les transports,
Des vêtemens du deuil les prêtres catholiques
De leur temple par-tout ont couvert les portiques.
Un spectre est élevé sur un autel de sang
Que les traits de la mort rendent plus menaçant;
De palmes, de festons il porte un diadême,
Des antiques martirs trop redoutable emblême;
Un glaive est dans sa droite!.... Et de son autre main
Il montre à tous, ces mots : « *C'est toi, pere inhumain* ».

CALAS.

O Dieu!

LAVAISSE.

Qu'attendez-vous, qu'espérez-vous encore?

CALAS.

Rien.

LAVAISSE.

Quittez donc ces fers & ce ciel que j'abhore;
Allons chercher la paix dans de plus doux climats
Que l'air du fanatisme au moins n'infecte pas.

CALAS.

Retournez, reprenez vos dons, je vous supplie;
Rendez à son devoir cet homme qui l'oublie :
Dites-lui que Calas eut toujours dans son cœur
De quoi braver la mort, & non le déshonneur.

LAVAISSE.

Comment.....

CALAS, *à M. de la Salle & à sa fille.*

Venez, monsieur, ma fille.

SCENE IV.

Les mêmes, M. DE LA SALLE, ROSE.

CALAS, *bas à Lavaïsse.*

Lavaïsse,
Prenez bien garde ici qu'un ſeul mot ne trahiſſe
Le ſecret de ma mort, qu'on cache à cet enfant.
Haut à M. de la Salle.
Vous voyez cet ami : contre un événement,
Dont Calas ſans effroi ſait attendre la ſuite,
Il a cru me trouver un abri dans la fuite,
Comme ſi je pouvois de mes ans pleins d'honneur
Démentir ce qui reſte, & ſouiller mon malheur !

M. DE LA SALLE.

Ecoutez cette affaire.... Enfin la circonſtance
Ne permet point l'excuſe à votre réſiſtance :
Vos jours ſont ſous le glaive ; il vous y faut pourvoir,
Tout ce qui vous eſt cher vous en fait un devoir.

CALAS.

Vous.....

LAVAISSE.

Ecoutez, monſieur.

M. DE LA SALLE.

Le conſeil que je donne
Met tout en ſureté, vos jours, votre perſonne,
Votre honneur..... Votre honneur ! L'avenir abuſé
Vous croira-t-il puni d'un crime ſuppoſé ?
Coupable en apparence, où ſeront vos refuges ?
L'échaffaud, à ſes yeux, juſtifiera vos juges.
Nos neveux, ſur ſa foi, tous prêts à vous flétrir,
Aux preuves qu'il dément iront-ils recourir ?
Vous ne ſauverez pas votre honneur par la fuite,
Je le ſais ; mais des loix ſuſpendant la pourſuite,
Vous vous donnez le temps qu'un jour la vérité
Leve le voile épais qui couvre ſa clarté :
Et, ſi ſon amitié, par de ſages meſures,
Doit garantir vos jours.....

LAVAISSE.

Monſieur, elles ſont ſures.

CALAS.

Je n'en veux pas.... Moi fuir ! faire dire aujourd'hui,
Calas eſt criminel, puiſque Calas a fui !

Juſtifier ces loix qui menacent ma tête,
Et votre capitoul, par ma lâche retraite!
Faut-il, pour le ſuccès de cet homme cruel,
Chargé d'un crime feint, en commettre un réel?
Non.

LAVAISSE.

Quel égarement!

ROSE.

Du moins, cédez, mon pere;
Cédez pour vos amis, vos enfans & leur mere,

CALAS.

Vos pleurs m'affligent, Roſe, & ne me vaincront pas.

LAVAISSE, *bas à Calas.*

Si vous ne conſentez à marcher ſur mes pas,
Je vais déclarer tout, tout, monſieur, devant elle.

CALAS, *le retenant d'un coup-d'œil.*

Lavaïſſe!...

LAVAISSE.

Venez.

CALAS, *bas à Lavaïſſe.*

Votre amitié cruelle
Pourroit... Non, mon ami, je vous connois trop bien,
Elle en mourroit!... hélas!... Non, vous n'en ferez rien.

LAVAISSE.

Ah Dieu!

CALAS.

Monſieur, ma fille, & vous, cher Lavaïſſe,
Vous voyez où du ſort nous conduit l'injuſtice!
Mais qu'il eſt doux pour moi, dans ces affreux momens,
De goûter les tranſports de vos embraſſemens!
C'eſt pour les malheureux que l'amitié fut faite!
(*les regardant.*)
Voilà de tous les biens les ſeuls que je regrette.....
Dieu ſait ſi dans mon cœur j'ai voulu m'élever
Contre ſon bras puiſſant, qui me veut éprouver!
J'ai plié ſous ce bras, ſans plainte, ſans murmure,
Les pleurs que j'ai verſés ſont tous pour la nature:
Ils ſont pour vous, ma fille; ô ſang infortuné,
Sur qui l'opprobre étend ſon ſouffle empoiſonné!
O malheureux enfans! famille déplorable!

ROSE.

Mon pere!

CALAS.

Un préjugé farouche, inexorable;
Vous a frappé déjà de ſa puiſſante main;

Entre ce monde & vous éleve un mur d'airain.

LAVAISSE.

Que dites-vous ? O ciel !

CALAS.

La vérité cruelle !
Qui voudra désormais partager avec elle
La vie, & recevoir de ce sang détesté
D'enfans flétris, proscrits, une postérité ?
Ah ! ce ne sera point un mortel ordinaire !...

(*A Lavaisse, le serrant dans ses bras.*)

Ce sera toi, mon fils !... toi-même !

LAVAISSE, *vivement.*

Oui, mon pere !
Oh ! oui ce sera moi !.... Vous m'avez prévenu !
Vous m'honorez, Calas, & m'avez bien connu !

M. DE LA SALLE.

Homme sublime !

LAVAISSE.

Eh ! quoi c'est dans cette demeure,
C'est dans ce séjour affreux, sous ces fers, à cette heure !
Que Calas, sous les coups tout prêts à le frapper,
Indifférent sur lui, des siens peut s'occuper !

CALAS.

Lavaïsse, aimez-la comme j'aimai sa mere.

(*Bas à Lavaisse.*)

Vivez long-temps... Mourrez plus heureux que son pere !

LAVAISSE.

Ah Dieu !

M. DE LA SALLE.

J'entends du bruit.

ROSE, *à son pere.*

Vous changez de couleur.

M. DE LA SALLE, *à Lavaisse.*

Nous ne pouvons tous deux paroître ici, monsieur,
Vous, sans blesser les loix, & moi mon ministere.
Car, comme vous, monsieur, j'y suis avec mystere.

LE CAPITOUL, *en dehors.*

Veillez à cette porte.

LAVAISSE.

Evitons son regard :
Venez sous cette voûte attendre son départ.

(*Ils entrent dans l'endroit d'où Lavaisse est sorti.*)

SCENE V.

LE CAPITOUL, CALAS.

CALAS, *à part.*

C'EST lui-même. Ah ! ma fille ! elle va tout entendre !

LE CAPITOUL.

Tu ne m'attendois pas ici ? Je viens t'apprendre...

CALAS.

Je le sais.

LE CAPITOUL.

Qui t'a dit que l'échaffaud est prêt ?

CALAS.

Vous-même..... ce regard où j'ai lu mon arrêt !

LE CAPITOUL.

Ta haîne, je le vois, a déviné la mienne.

CALAS.

Calas de votre sang n'eût point souillé la sienne.

LE CAPITOUL.

Tu dis vrai : je t'ai dû punir de ton forfait.

CALAS.

Eh bien, prenez mes jours, & soyez satisfait.
Ce crime est expié, je crois, par mon supplice :
Ne troublez pas un temps qu'il faut que Dieu remplisse.

LE CAPITOUL.

Tu crains la mort, sans doute ?

CALAS.

Et quand je la craindrois,
Je suis pere.

LE CAPITOUL.

Soldats.

SCENE VI.

Les mêmes, M. DE LA SALLE, LAVAISSE, ROSE.

ROSE, *courant se jetter aux pieds du capitoul.*

CIEL !

LE CAPITOUL, *les voyant.*

Quels détours secrets

Vous ont conduit ici ? D'où venez-vous perfides ?

LAVAISSE.

Nous avons entendu tes aveux homicides.

LE CAPITOUL.

Troublé. *A Rose.*

O dieu !...... Relevez-vous.

ROSE.

Il ne m'écoute pas !.....

Je me meurs !

CALAS, *la soutenant.*

Ah ! Ma fille !..... Ah cruel !

LE CAPITOUL.

Vous soldats ;

Qu'on la rende à sa mere : allez, qu'on m'obéisse.

M. DE LA SALLE.

Arrêtez.

LE CAPITOUL.

De quel droit bravez-vous ma justice ?

De quel droit tous les deux, vous trouvez-vous ici ?

M. DE LA SALLE.

Vous pourrez au sénat vous en voir éclairci.
Je requiers acte avant, en reprenant l'instance,
Des motifs qui vous ont dicté votre sentence ;
Et veux à ces messieurs, de tous vos sentimens
Exposer devant vous les nobles mouvemens ;
Tremblez..... Le crime encor ne tient pas sa victime !
Si de leur capitoul, l'esprit seul les anime ;
J'ai des moyens tous prêts que vous n'attendez pas,
Qui pourront empêcher, ou venger son trépas.....
Je saurai l'éclaircir cette odieuse trame :
Je veux, qu'en dévoilant les replis de votre ame,
Flétrissant votre nom, chez la postérité,
Vos forfaits fassent seuls votre immortalité !

(*A Calas.*)

Rassurez-vous, monsieur !..... Suivez-moi, Lavaïsse,

(*Jettant les yeux sur Rose soutenue par son pere.*)

Pauvre enfant....... à ta mere il faut que je t'unisse,

(*A Lavaïsse*).

Aidez-moi, mon ami, ne craignez rien pour vous :
Pour vous-même & pour moi, je vais répondre à tous.

(*Au capitoul.*)

Vous, nous nous reverrons,

LE CAPITOUL, (*sortant.*)

J'y compte.

LAVAISSE, (*à Calas.*)

Adieu mon pere.

(*Ils sortent tous deux, soutenant Rose dans leurs bras.*)

CALAS.

Ciel ne peux-tu finir, ou combler ma misere !

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre représente la prison de madame Calas.*)

Madame CALAS, ROSE, JEANETTE.

(*Rose est assise sur un grand fauteuil dans l'attitude d'une personne endormie.*)

Madame CALAS, (*regardant sa fille.*)

PAUVRE enfant !

JEANETTE.

Elle dort.

Madame CALAS.

En quel état affreux

Il me l'a ramenée !

JEANETTE.

Oui.

Madame CALAS.

L'effroi dans les yeux !

Pâle, froide, égarée, hélas ! presque mourante !
Qu'est-il donc arrivé ?...... La nature souffrante
De douleur épuisée enfin cede au sommeil.....

(*Allant vers elle.*)

Repose & goûte au moins la paix jusqu'au reveil,
Ma fille.... Cet ami sortant de voir son pere,
Ma dit, en le quittant : espérez ;... que j'espere !...
Les jours de mon époux seroient-ils en danger ?
Ah ! je crains tout d'un monstre ardent à se venger !

JEANETTE, (*jettant les yeux sur Rose.*)

Parlons plus bas ; je crois qu'elle s'éveille ?

Madame CALAS.

Attens...

Non.... un sommeil pénible enchaîne encor ses sens,
De soupirs, de sanglots, & de crainte oppressée,
Son ame sur son front semble être retracée !....
Sur sa bouche tremblante & qui veut s'entrouvrir

Sans pouvoir s'y former, les mots viennent mourir.. ,!
Faut-il que le ſommeil de la ſimple innocence
Avec celui du crime ait tant de reſſemblance !

ROSE, *(toujours endormie.)*

Mon pere !

JEANETTE.

Elle a parlé !

Madame CALAS.

Son cœur veille toujours !
Elle appelle ſon pere ! .... Ecoutons.

ROSE.

A vos jours !

Madame CALAS.

Son cœur préocupé, tandis qu'elle ſommeille,
Retrace à ſon eſprit les terreurs de la veille.

ROSE.

Ah ! ... Suivez. ... Lavaïſſe.

Madame CALAS.

Eh ! Quoi !

ROSE.

N'attendez-pas.
Les bourreaux .... Ah !

(Elle ſe réveille en ſurſaut, avec un cri d'effroi, & tombe dans les bras de ſa mere.)

Madame CALAS.

(La preſſant pour la raſſurer.

Grand Dieu ! ... Te voilà dans mes bras,
C'eſt moi, ma chere enfant.... Moi, moi.

ROSE, *(réveillée avec égarement.)*

C'eſt vous, ma mere ?

Madame CALAS.

Remets-toi.

ROSE, *(regardant autour d'elle.)*

Le ſommeil .... Je ne vois pas mon pere !

Madame CALAS.

Tu l'as quitté.

ROSE.

Quitté.... Quand ?

Madame CALAS, *(à part.)*

Son égarement
Aura de ſa mémoire effacé ce moment.

(Haut)

Ma fille, entre les bras d'une mere agitée
On t'a de ſon cachot dans le mien rapportée,

ROSE.

Oui ; j'avois oublié ....

Madame

Madame CALAS.

Dis-moi, tu l'as donc vu ?

Etoit-il calme au moins ?

ROSE.

Plus que je n'aurois crû ! . . . .

Vous n'avez point reçu de nouvelles !

Madame CALAS.

Toi même;

N'as-tu rien appris ?

ROSE.

Rien.

Madame CALAS.

Mais ce désordre extrême ? . .

Rose, me trompez-vous ?

JEANETTE.

J'entens du bruit !

Madame CALAS.

Eh ! quoi . . ?

Vos traits s'altèrent, Rose !

ROSE, (*à part.*)

O moment de l'effroi !

SCENE II.

Les mêmes, LAVAISSE.

Madame CALAS, (*l'appercevant.*)

LAVAISSE !

LAVAISSE.

Qui vient pour calmer votre crainte;

Madame CALAS.

Comment avez-vous pu pénétrer cette enceinte,
Fermée à nos amis, ouverte aux seuls bourreaux ?

LAVAISSE.

L'esperance n'est point interdite à vos maux,
Votre appui généreux m'envoie ici d'avance :
Vous avez su déjà l'odieuse sentence ?

Madame CALAS.

Je n'ai rien su ! . . Mon sang se glace !

LAVAISSE.

J'avois crû . .

Pardon . . . Rassurez-vous : rien n'est encore perdu.
Ce que vous avez vu, ce zele respectable

De l'homme vertueux qui défend ſon ſemblable,
N'étoit rien, rien encor, s'il le faut comparer
A ces beaux mouvemens que je viens d'admirer!
Vos tyrans ont rouvert leur criminelle lice;
J'ai revu la vertu luttant contre le vice,
Un ſeul homme de bien dans ce gouffre d'enfer,
Etonnant, ébranlant, frappant ces cœurs de fer,
Et de ſon ame ſeule empruntant ſa puiſſance
Retenir tous ces bras levés ſur l'innocence!

Madame CALAS.

Ciel!

LAVAISSE.

Votre défenſeur cette nuit même
Du cruel capitoul ſurprit l'affreux ſecret.
Il mande ce matin le ſénat qui s'aſſemble.
Et témoin tous les deux nous arrivons enſemble!
Il entre: & l'œil brûlant de ce feu vertueux,
Dont il bravoit hier leur cris tumultueux,
Sa belle ame en ſes traits reſpirant toute entiere,
Il ſemble dans l'abîme un ange de lumiere!
Et parmi ces méchans, ſeul, debout: « ſénateurs,
» Vous êtes tous trompés, dit-il; des impoſteurs
» Ont contre l'innocent armé votre juſtice,
» Et des bourreaux ici vous font remplir l'office! »
Un cri s'éleve alors: jugé! dit l'aſſeſſeur.
« Non, reprend-il ſoudain, avec plus de chaleur;
» Pour laver chaque nom que vous venez d'écrire,
» Tout votre ſang demain ne pourra pas ſuffire!
» Je vous épargnerai, malgré vous un forfait. »
Le capitoul craignant ces mots, & leur effet,
Cherche à parler auſſi, pour détourner ſans doute;
Mais on le doit enfin écouter... On l'écoute.
Il fait de notre nuit le fidele recit;
Moi-même du ferment je ſcelle ce qu'il dit.
Chaque juge étonné ſe regarde en ſilence...
Lui, ſaiſiſſant alors l'homicide ſentence...
» Le voilà donc, meſſieurs, cet arrêt flétriſſant,
» Qui vous condamne ici tous plus que l'innocent!
» Chacun de vous eſt juſte, & d'un crime incapable:
» Pour proſcrire un vieillard, vous l'avez cru coupable?
» Il ne l'eſt point... Non, non; & je fais ce ferment,
» A vous, à la juſtice, à ce Dieu qui m'entend.
» Oui, dans chacun de vous ce capitoul perfide
» A vu de ſes fureurs l'inſtrument homicide!
» Et vos bras qu'il emploie à diriger ſes coups,
» Sont de ſes cruautés, complices malgré vous!
» Cette erreur qui faillit coûter une victime,

» Eclairée aujourd'hui va devenir un crime !
» Songez-y : détruisez cet affreux monument
» De vengeance, d'opprobe & d'avilissement,
» Ces feuillets meurtriers, ces sanglants caracteres...
» Mais ne m'en croyez pas sur ces preuves légeres;
» Messieurs, il est coupable, ou bien je ne suis, moi,
» Qu'un traître digne ici des rigueurs de la loi...
» J'offre ma tête . . . Il doit aussi livrer la sienne :
» Qu'il se rende en prison ; & moi, qu'on m'y retienne :
» Appellez vos bourreaux ; & que celui de nous
» Qui vous trompe aujourdhui périsse sous leurs coups. »

Madame CALAS.

Ami trop généreux, dont l'ame magnanime
Console la vertu du méchant qui l'opprime !

LAVAISSE.

Il finit... On s'agite, on ne réplique pas ;
Chaque visage exprime un divers embarras :
L'assesseur concentré, cherchant par quelque crime,
S'il ne peut pas encor ressaisir sa victime.
Le capitoul offrant, sur son front sans couleur,
Du crime reconnu la honteuse pâleur ;
Balbutiant sans fruit sa stérile défense.
Que dira-t-il ?... Voici le jour de l'innocence :
Pourront-ils recuser, sans vouloir se flétrir,
Ce témoin qui ne veut que prouver ou périr ?
Le parti qu'il a pris fut le seul qu'il dût prendre :
Si l'on ne le veut croire, il faut du moins attendre ;
Et vers la vérité ramenant tous les cœurs,
Le temps va les ranger du parti de vos pleurs.....
Mais jugeant que l'erreur accroît votre souffrance,
Il m'a vîte envoyé vous rendre l'espérance.
J'entends du bruit... Il vient sans doute confirmer
Ce dont j'ai pu d'avance ici vous informer.

Madame CALAS.

O Dieu de l'innocent ! sous ta main protectrice,
Des méchans, quand tu veux, s'écroule l'édifice !
Toi, qui lis dans les cœurs, mon Dieu, combats pour nous !
(*Appercevant le capitoul.*)
Ciel ! c'est le capitoul : ah ! je n'ai plus d'époux.

SCENE III.

Les mêmes, LE CAPITOUL.

LE CAPITOUL.

JE viens rompre vos fers.

Madame CALAS.

Quelle ſurpriſe extrême !

Vous ! pourquoi mon époux ne vient-il pas lui-même ?

LE CAPITOUL.

Votre époux ?... Ces liens par nos loix impoſés,
Sans ma préſence ici ne ſeroient point briſés ;
C'eſt le vœu du ſénat, & de mon miniſtere.

Madame CALAS.

Au nom de mon époux, monſieur, pourquoi vous taire,
Innocent comme nous, eſt-il donc libre ou non ?

LE CAPITOUL.

On l'amene en ces lieux ; il ſort de ſa priſon :
Il a voulu vous voir ; notre loi moins ſévere
Lui permet d'embraſſer ſes enfans & leur mere :
Car vous n'ignorez pas qu'une juſte rigueur
Sépare entre vous deux le crime du malheur.

Madame CALAS, (*elle tombe ſur un fauteuil.*)

Dieu !

LAVAISSE, (*au capitoul.*)

Malgré vos forfaits & nos deux témoignages...

LE CAPITOUL.

Malgré vos attentats, vos fureurs, vos outrages...

ROSE.

Mon pere !... ô ciel !

LE CAPITOUL.

Les loix vous rendent libres tous ;

Mais leur ſévérité dût frapper ſon époux.

LAVAISSE.

Les loix !.. quand l'impoſteur ſeul l'arrache à la vie

Madame CALAS.

Avez-vous pu, cruels ! ..

LAVAISSE.

Ta rage eſt aſſouvie,

Tigre ; & fumant bientôt du ſang de l'innocent,
Tu viens braver ici ſa femme, ſon enfant,
Son ami, ſon ami qui punira ton crime,
Qui ſaura tôt ou tard te joindre à ta victime.

LE CAPITOUL.

Quel accès de fureur ! l'ai-je ſeul condamné ?

LAVAISSE.

S'il meurt, oui c'eſt toi ſeul qui l'as aſſaſſiné !
C'eſt toi qui ſur ſa tête appellant les ſuplices,
De ta ſcélérateſſe infectas tes complices !
Fuis, fuis ; crains que ma main au milieu de ton flanc,
N'aille te demander compte de tout ſon ſang !
Crains que je ne te paye ici tes impoſtures,

& l'inſulte, & l'outrage, & les mille tortures
Dont ta fureur accable un vieillard vertueux
Qui démaſqua ton cœur, ton crime à tous les yeux,
Et qui fit diſtinguer, par un choix équitable,
Du vice reſpecté la vertu reſpectable !

LE CAPITOUL.

Traître !

LAVAISSE, *(apercevant Calas & ſa ſuite)*

O Dieu ! quel ſpectacle !.. ah ! c'eſt lui !.. C'eſt Calas !..
Un miniſtre du ciel acompagne ſes pas !...
Moins affligé que lui, c'eſt Calas qui le guide !...

(au Capitoul.)

Ton cœur n'eſt point briſé !... quel es-tu donc perfide !
C'eſt ſon dernier moment !

Madame CALAS.

Ah !... plus d'eſpoir .. je meurs.

SCENE IV.

Les mêmes, CALAS, *(les mains & les pieds chargés de chaînes ; il eſt ſoutenu d'un côté par un religieux, de l'autre, par le geolier, qui ſe retire des qu'il eſt entré. Deux hommes près de la porte tenant chacun un flambleau. Gardes).*

CALAS, *(apercevant ſa femme & ſa fille évanouies).*
(Au capitoul).

Qu'ai-je vu ! Permettez que de mes derniers pleurs,
J'arroſe en paix, monſieur, ma famille mourante :
Cachez-leur cette main de mon ſang dégoûtante.

(Montrant ſes fers.)

Je n'échaperai pas : laiſſez-nous un inſtant...
Je rejoindrai bientôt l'échaffaud qui m'attend.

(Le capitoul ſort donnant un ordre aux ſoldats.)

SCENE V.

(Les mêmes, *excepté le capitoul.*)

CALAS, *(regardant ſa femme & ſa fille.)*

La mort a frapé tout ! & la fille ! & la mere !

Madame CALAS, *(rouvrant les yeux & les refermant, en voyant les fers de ſon mari.)*

Oh ! Dieu !

CALAS, *(ſe retournant vers Roſe.)*

C'eſt ton époux .... Ma fille, c'eſt ton pere !

ROSE. *(Elle se jette, dans ses bras un moment, se releve; & retombe près de sa mere à qui Jeannette s'éforce à faire respirer des odeurs.)*
Ah !

CALAS.

Mon cher Lavaïsse !

LAVAISSE.

Ah ! mon cœur n'y tient pas !

CALAS.

Vous aussi, mon ami, plus faible que Calas.
Je vais mourir... C'est moi qui soutiens ton courage,
Lavaïsse !

LAVAISSE.

O Calas!... ô désespoir !... ô rage !
Quand de ses ennemis j'ai cru qu'il triomphoit !

CALAS.

J'aurois pu, mon cher fils, l'emporter en effet:
Un mot de l'assesseur, hélas !

LAVAISSE.

De ce perfide !

CALAS.

Change tout ; il observe au sénat qu'il décide ;
Que ce juge ni toi ne deviez point entrer
Hier, dans ma prison sans droits d'y pénétrer ;
Et que de cette faute ensemble responsables,
Vous êtes tous les deux suspects & récusables !
Mais, va, je meurs content, s'il n'est plus, après moi,
D'autre victime, ici, de l'homme & de la loi,
Si je suis la derniere... ô ma femme ! ô ma fille !
(à Lavaïsse.)
Mon fils, unique espoir de ma triste famille !
(Au religieux qui fond en larmes à ses côtés.)
Vous l'envoyé du ciel, ô digne & saint pasteur,
Qui venez près de moi comme un consolateur,
Qui moins prêtre qu'ami, pleurez sur la victime :
Retenez-les ces pleurs, monsieur, je meurs sans crime.
Ou, versez-les plus plutôt sur ces cœurs inhumains
Qui rendent leurs arrêts le glaive dans les mains.
Sans regréter mes jours, je vais mourir tranquille.
La vie est un éclair, la mort est un asile ;
Et, je n'ai plus à boire, en ce comble d'horreurs,
Que le calice amer des dernieres douleurs :
L'épuiser à mon âge, est-ce un grand sacrifice ?
Ma femme, mes enfans voilà mon vrai supplice !
Ah ! pardonne, ô mon Dieu, si mon fils égaré
Porta sur ton ouvrage un bras désespéré !
Que ce soit en mourant sa grace que j'obtienne !

Dieu ! je t'offre ma mort pour expier la sienne !

(Ici, le geolier se présente à Calas, douloureusement, pour détacher ses fers.)

CALAS, *au géolier.*

Je vous entends.

ROSE, *(avec un cri, voyant le geolier.)*

Mon pere !

Elle se réleve, se traîne derriere lui, passe une main autour de son cou, & laisse tomber sa tête sur celle de Calas tandis, qu'on détache ses fers. Lavaisse est aux pieds de Calas, & le religieux debout de l'autre côté.

CALAS.

Il faut donc tout quitter ...
Sois homme, Lavaïsse & vis pour acquitter
Ma dette envers ma fille & sa famille entiere.
Je dois revivre en toi : qu'elle y retrouve un pere ....
O ma femme ! ... Ses yeux n'ont fait que m'entrevoir !

Au geolier qui pleure en détachant ses fers.

Vous remplissez, monsieur, un bien cruel devoir !

A Lavaisse, lui montrant le geolier.

N'est-ce pas ? ... Vois ses yeux qui de larmes se noyent.

Au geolier.

Vous ne ressemblez point à ceux qui vous envoyent.

à Lavaisse. *Se relevant.*

Embrasse-moi mon fils .... Oh ! Quel moment cruel !

(Se relevant après qu'on a ôté ses fers.)

Il embrasse Lavaisse & laisse Rose entre ses bras.

Soutiens-la, mon cher fils.

Au religieux.

Venez mon pere.

Il sort soutenu par le religieux & le geolier ; & fait quelques signes à M. de la Salle qui entre, en lui montrant sa femme & sa fille.

SCENE VI.

LAVAISSE, *assayant Rose sur la chaise près de sa mere* (1).

O ciel !

à M. de la Salle lui montrant la mere & la fille.

Vous voyez !

M. DE LA SALLE

Oui, je sais qu'il n'est plus d'espérance,

---

(1) MM. les comédiens ont préféré de baisser la toille après le départ du pere. Il me semble pourtant que l'arrivée de M. de

Emmenons-les : j'apporte avec moi la vengeance.

LAVAISSE.

Comment donc ?

M. DE SA SALLE.

Les cruels s'étoient déjà flétris, . . .
J'apprens que ce grand homme (1) honneur de son pays,
Et qui du fanatisme intrépide adversaire,
Eteindra ces bûchers qui dépeuplent la terre ;
De Fernay dans nos murs arrivé dans ce jour,
Y va pour quelque temps établir son séjour . . .

LAVAISSE.

Eh bien !

M. DE LA SALLE.

Chez lui je vole : admis en sa présence,
Je lui peins leurs malheurs, sur-tout leur innocence ;
Et cet assassinat commis au nom des lois !..
Il frémit ; il s'indigne, il pâlit à ma voix !
Ses yeux à leur nom seul, pleins de larmes nouvelles ;
Au nom du capitoul lancent des étincelles !
» Si je les défendrai ! je le veux, je le dois,
» dit-il, amenez-les dans ma maison, chez moi... »
Venez, cette vengeance approche : le génie
Va s'armer, va tonner sur ce sénat impie ;
Va dévoiler la trame où le juste est frappé
Des pieges d'un cruel par-tout enveloppé ;
Et, dans l'âge suivant, mieux instruit que le nôtre ;
Laisser des pleurs sur l'un, & l'horreur contre l'autre.

FIN.

AUTRE DÉNOUEMENT.

Les vers marqués par des guillemets sont ceux qui sont pris dans celui qu'on vient de lire.

Page 68, scene troisieme, après ce vers :
» Innocent comme nous, est-il donc libre ou non ?

LE CAPITOUL.

Il est dans ce moment sorti de sa prison,

Madame CALAS.

Pourquoi ne vient-il pas ? tout mon sang se retire ;

---

la Salle est ce qui porte un peu de consolation dans l'ame du spectateur que cette situation douloureuse vient de froisser.

(1) Voltaire qui rétablit la mémoire de Calas, & qui après la mort du pere, fit venir chez lui la mere & les enfans.

Et dans vos yeux cruels je tremble de trop lire !
Quoi ! mon époux est libre & n'est point dans mes bras !
Ses jours sont en danger, ou bien il ne vit pas !....
Ah ! s'il est vrai, voyez une femme mourante
Qui tombe à vos genoux, à vos pieds suppliante !
S'il en est temps, volez, suspendez....

SCENE IV.

Les mêmes, M. DE LA SALLE.

M. DE LA SALLE.

Levez-vous,
Madame, c'en est fait ! vous n'avez plus d'époux !
Et de son assassin vous implorez sa vie !

Madame CALAS.

Il n'est plus !

ROSE.

Je me meurs !

LAVAISSE, *(au capitoul)*.

» Ta rage est assouvie ;
» Monstre ! & fumant encor du sang de l'innocent,
» Tu viens braver ici sa femme, son enfant !
» Son ami, son ami qui punira ton crime,
» Qui saura tôt ou tard te joindre à ta victime ! »

Madame CALAS.

Tu n'es plus ! & je vis ! .... j'ai pu l'écouter, lui !
Ce tigre tout sanglant, demander son appui !
Deshonorer ta veuve aux pieds de ce perfide !
Moi-même en l'implorant devenir parricide !

LE CAPITOUL.

» Quel accès de fureur ! l'ai-je seul condamné ?

Madame CALAS.

» Oui, monstre ; c'est toi seul qui l'as assassiné :
» C'est toi qui sur sa tête appellant les supplices,
» De ta scélératesse infectas tes complices,
C'est toi.... mon sang frémit, s'enflamme !.... évite-moi ;
Redoute-moi.... fuis, fuis.... non, ne crains rien pour toi....

(avec le plus grand désordre).

Hélas ! que craindrois-tu d'une femme expirante,
Qui n'a plus contre toi que sa voix impuissante ;
Qui meurt, qui veut mourir, laissant, non aux humains,
Qui l'ont trahie, hélas ! non à ces faibles mains,
Mais au ciel qui te voit, au Dieu vengeur du crime,
Qui, du cœur des méchans, perce l'affreux abîme ;

[illegible] remords, le ſoin de venger..... qu'ai-je dit !
[illegible], non, le ciel pardonne à qui ſe repentit :
[illegible], Dieu terrible, & ce cœur ſanguinaire ;
[illegible] plus ce traité ſalutaire !
[illegible] ; mais tout ſouillé ! meurs comme tu vécus,
[illegible] de l'innocence & fléau des vertus !
[illegible] & toi, dans ton ſénat en flammes,
[illegible] vous rendre un jour vos criminelles ames !
[illegible] tes magiſtrats, par la foudre écraſés,
[illegible] ſur leurs lys de ton ſang arroſés !
[illegible] ce Dieu qui m'entend, qui reçoit ma priere,
[illegible] de lui te rejette à ton heure derniere ;
[illegible], dans ces feux ardens, deſtinés aux forfaits,
[illegible] rende tous les maux que ta fureur m'a faits !

LE CAPITOUL.

Je devrois..... mais je plains le malheur qui m'accuſe ;
C'eſt lui qui vous égare enſemble & vous excuſe.....
Adieu.....
(*Il ſort, lançant des regards terribles ſur Lavaïſſe & ſur M. de la Sall.*.)

SCENE DERNIERE.

Les mêmes, (*excepté le capitoul.*)

Madame CALAS, (*hors d'elle-même.*)

NON, cet accès eſt le dernier de tous,
Et je ſens ſous mon corps s'affoiblir mes genoux.

ROSE.

Ciel ! ma mere !

LAVAISSE.

Madame !

JEANETTE.

O ma chere maîtreſſe !

(*Elle s'empreſſe à lui faire reſpirer des odeurs.*)

Madame CALAS, (*la repouſſant.*)

Je ne ſortirai point de ces lieux..... Qu'on me laiſſe.

ROSE.

Ma mere !... ô ciel !.... ſes yeux, ſes traits ſont renverſés !
D'un tremblement ſoudain, ſes membres ſont glacés.

LAVAISSE, (*à Roſe.*)

Ne vous effrayez point.

Madame CALAS, (*s'attendriſſant au cri de ſa fille.*)

C'eſt toi !... ſur cette terr
Je n'ai donc plus que toi !

ROSE.

Je n'ai que vous, ma mere !

Madame CALAS.

Ma chere enfant !

(Elles s'abandonnent dans les bras l'une de l'autre.)

M. DE LA SALLE, (*à Lavaiſſe.*)

Ses pleurs pourront la ſoulager !

Madame CALAS, (*à M. de la Salle.*)

C'eſt vous !.... quoi ! vos efforts, généreux étranger !....

M. DE LA SALLE.

Ils ont tous été vains.

Madame CALAS.

Son récit.....

M. DE LA SALLE.

Fut fidele.

LAVAISSE.

Je l'ai cru triomphant !

M. DE LA SALLE.

Il l'étoit ; & mon zele
Avoit du capitoul, par un retour heureux,
Renverſé les projets, & lui-même avec eux.
Mais un vice de forme...... hélas ! le peut-on croire !
Cité par l'aſſeſſeur, vit changer la victoire.
« Lavaïſſe, ni moi, ne devions point entrer,
» Dit-il, dans la priſon, ſans droit d'y pénétrer ;
» Et de la même faute enſemble reſponſables,
» Nous ſommes tous les deux ſuſpects & récuſables ! »
Il dit, il parle encor, qu'hélas ! autour de lui,
Déjà le mal eſt fait, le juſte eſt ſans appui ;
Que déjà dans la ſalle, & par-tout retentiſſent
Ces ſentences de ſang dont leurs cœurs s'applaudiſſent :
Que l'honneur de leur ſiege exige ſon trépas ;
Et qu'on doit plus enfin aux juges qu'aux Calas !

Madame CALAS.

Dieu !

M. DE LA SALLE.

Cette opinion eſt à peine établie,
(Comme s'ils euſſent craint de la voir affoiblie ;
Ou bien que de leurs cœurs.... qu'ils n'ont ſentis jamais,
Ils euſſent redouté les reproches ſecrets) !
Que votre époux déjà..... je frémis de pourſuivre,
Sous le fer des bourreaux alloit ceſſer de vivre.

Madame CALAS.

Les monſtres !

M. DE LA SALLE.

J'ai dumoins ſuivi ſes derniers pas,
Et des pleurs d'un ami conſolé ſon trépas.....

Il m'a parlé de lui ; mais plus de sa famille,
De vous, de Lavaïsse, & sur-tout de sa fille.....
Après quelques momens, où son cœur moins aigri,
Au souvenir des siens sembloit s'être attendri,
Et que de leur amour se rappellant les charmes,
Dans ses yeux desséchés il retrouvoit des larmes ;
» Il se leve ; il appelle un digne & saint pasteur
» Qui vient au nom du ciel comme un consolateur,
» Et moins prêtre qu'ami, pleure sur la victime......
» Ne pleurez pas sur moi, monsieur, je meurs sans crime,
» Lui dit Calas ; pleurez sur ces cœurs inhumains
» Qui rendent leurs arrêts le glaive dans les mains.
» Sans regretter mes jours je vais mourir tranquille.
» La vie est un éclair, la mort est un asile ;
» Et je n'ai plus à boire, en ce comble d'horreurs,
» Que le calice amer des dernieres douleurs,
» L'épuiser à mon âge, est-ce un grand sacrifice ?
» Non : sa mort de mon fils, voilà mon vrai supplice !
» Ah ! pardonne, ô mon Dieu ! si ce fils égaré
» Porta sur ton ouvrage un bras désespéré,
» Que ce soit en mourant, sa grace que j'obtienne !
» Dieu ! je t'offre ma mort pour expier la sienne. »

Madame CALAS.

Ah !

ROSE.

Mon pere !

M. DE LA SALLE.

A ces mots levant un œil serein,
De sa main défaillante, il presse encor ma main ;
Et penchant sur mon cœur sa tête vénérable,
Y grave un souvenir jusqu'à la mort durable.
Puis..... m'embrassant encor..... marche après des adieux,
Vers la place où son ame a volé jusqu'aux cieux.

Madame CALAS.

Ah ! cette image est là, sous mes yeux, dans mon ame !

M. DE LA SALLE.

Si c'est pour le venger, qu'elle y reste, madame.

Madame CALAS.

Le venger ! & comment ? moi, malheureuse ! hélas !

M. DE LA SALLE.

Tous les cœurs aujourd'hui ne se fermeront pas.
Contre vos ennemis mon zele armé d'avance
Prévoyant leurs forfaits, en cherchoit la vengeance.....
Tous ces juges, de sang, s'étoient déjà flétris.

Le reste continue & finit comme l'autre acte.

L'AMI DES LOIS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS.

L'AMI DES LOIS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS.

Représentée par les Comédiens de la Nation, le 2 janvier 1793.

PAR LE CITOYEN LAYA,

AUTEUR DES DANGERS DE L'OPINION ET ET DE JEAN CALAS.

Tùm pietate gravem ac meritis si forté virum quem
Conspexêre, silent, arrectisque auribus adstant:
Ille regit dictis animos, et pectora mulcet.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimiteère Saint-André-des-Arcs, n°. 9.

Et chez LEPETIT, Commissionnaire en Librairie, quai des Augustins, n°. 32.

1793.

Je ne ferai point de préface pour cet ouvrage ; il faudroit produire un volume, et j'ai besoin seulement d'écrire quelques réflexions que je crois indispensables. Mon succès ne m'aveugle pas ; je le dois plutôt au sujet que j'ai traité, qu'au talent de l'exécution. Tous les vrais citoyens ont dû se déclarer pour celui qui n'aime qu'eux, rien qu'eux ; et c'est à cet égard de nouvelles actions de grâces que je leur rends pour eux-mêmes. Quelle est imposante cette masse d'opinions qui se prononce si énergiquement, si unanimement pour le saint amour des loix, de l'ordre et des mœurs ! Que son poids est accablant pour les ennemis cachés et ouverts de la liberté ! Vous qui calomniez Paris, venez le voir : il n'est pas dans ces assemblées tumultueuses où triomphent l'intrigue et le crime ; où c'est le plus déraisonnable ou le plus furieux qui l'emporte : venez le voir dans ce concours de citoyens ivres de liberté, mais de loix sans lesquelles il n'est point de liberté ; s'enflammant tous à ces saints noms ; s'embrâsant d'étincelles civiques ; attachant leurs yeux et leurs cœurs sur cet *ami des loix*, dont chacun d'eux est le modèle.

Je ne répondrai point à toutes les calomnies qu'on fait courir contre moi ; j'ai dû m'y attendre, et j'ai un tort irréparable à me faire pardonner : celui d'avoir voulu faire quelque bien. Ceux qu'a pu blesser ce motif, peuvent prendre leur parti ; car je me sens pour l'avenir incorrigible à cet égard. Je ne serai jamais avare de mes idées, dès que je les croirai utiles. Malheur à celui qui possède et qui craint de s'appauvrir en répandant ses bienfaits ! ses mains recueilleront peu au jour des récoltes, puisqu'elles n'auront rien semé. Je ne réfuterai point ces misérables imposteurs qui n'admettent que la vertu qui rapporte, et lui contestent un désintéressemet qu'ils montrent souvent dans le crime. Je n'ai qu'un mot à répondre : je livre ma vie entière à leurs discussions calomnieuses ; et s'ils y découvrent un seul instant qui ne soit pas digne de moi, je consens à ce qu'ils me proclament leur semblable.

Des Personnes d'un rare mérite, d'excellens patriotes, m'ont fait des observations auxquelles je dois une réponse sérieuse. La première, est le reproche d'avoir fait de mon *ami des loix* un ci-devant noble. D'abord, il eût été difficile que Versac, énivré de sa noblesse, de ses titres, voulût choisir pour son gendre un homme d'une caste qu'il regarde au-dessous de la sienne. Mais ce motif eût été foible sans celui-ci. Qu'ai-je peint ? un vrai philosophe. Qu'ai-je voulu faire valoir ? une révolution qui sera toujours aux yeux du sage, le triomphe de l'humanité et de la raison. Etait-ce donc un grand effort, qu'un homme sorti de la caste op-

primée se ralliât au nouvel ordre, et fît la guerre à la caste des oppresseurs? Etait-ce prêcher en faveur de la révolution que de lui chercher des apôtres dans ceux dont elle agrandissait l'existence et les droits? Non. Mais faire triompher de ses préjugés celui à qui ses préjugés faisaient couler une existence commode et douce: mais faire briser de ses propres mains à un homme les liens si puissans de son amour-propre; lui faire immoler à ses frères ses plus douces prérogatives: mais exposer aux yeux le véritable homme libre, le sage par excellence en prise avec la scélératesse et l'adversité, bénissant sur les débris de sa fortune cette révolution qui le ruine, avant laquelle il vivait heureux et paisible! n'est-ce pas la sanctifier à jamais? Qu'est-ce avouer, si ce n'est que ce qu'on préfère à tout au milieu de tant de désastres renferme des jouissances surnaturelles au-dessus des perceptions du vulgaire, pareilles peut-être aux tourmens si doux de l'amour qui n'en rendent ses faveurs que plus énivrantes? Le véritable amour de la liberté se prouve par les sacrifices. Qui peut douter que ce sentiment n'enflamme le cœur de Forlis? Molière, dans Tartufe, n'a fait de son vrai dévot qu'un moraliste. Ce grand homme nous a donné, dans le personnage de Cléante, la théorie de la véritable piété. Quelqu'humosite du temps eût pu élever des doutes sur la tenue de son caractère dans les applications de la vie. Mais ici c'est un philosophe pratique; ce n'est pas seulement par ses discours, c'est par ses actions qu'il prêche, et qu'il persuade. Mes deux contendans une fois mis en scène l'un n'est occupé qu'à repousser les traits ou les infamies de l'autre. Je sais bien que les *nomophage* de nos jours, qui ont pris à tâche d'honorer comme patriotes les incendiaires et les assassins, ont traité de *feuillant* ce *Forlis* qui, ne voulant point d'une liberté furibonde, fait la guerre aux subvertisseurs, veut de l'ordre, des mœurs, des loix; n'a point encore accoutumé ses yeux timides à voir couler des flots de sang, ses foibles mains à le verser, ses oreilles à entendre les cris des victimes. Les hommes honnêtes ne verront dans les premiers que des tigres qui s'entredévorent; dans Forlis, et tous ceux qui lui ressemblent, qu'un peuple d'amis et de frères.

Un des griefs de quelques personnes contre mon ouvrage, c'est de n'avoir pas fait un imbécille ou un monstre de mon *aristocrate*; car, on dit ces gens profonds, par là, l'auteur veut faire aimer l'aristocratie. Ainsi l'intention la plus morale peut-être de ma comédie a été calomniée. Je m'explique. J'ai dû prêcher pour convertir: mais j'avoue que je n'ai jamais cru jusqu'ici que l'injure fût un moyen bien propre à se faire des prosélytes. Ce n'est pas en blessant les cœurs qu'on parvient à les gagner. J'ai distingué d'abord, (et quiconque a un peu de sens l'a déjà fait avec

moi) j'ai distingué l'aristocrate de Coblentz , de *l'aristocrate de Paris* ; celui qui a tourné les armes contre son pays, de celui qui est resté fidèle à son pays et à ses foyers. L'un est coupable , l'autre n'est qu'aveuglé. Croit-on que toutes ces peintures exagérées qu'on expose sur la scène, d'aristocrates luttant à qui mieux mieux de fureur ou de stupidité, soient bien efficaces pour guérir ceux qu'on attaque ? on les irrite, et c'est tout. Loin de moi, me suis-je dit, ces portraits que réprouvent le goût et la raison. Je mets aux prises un aristocrate et un républicain : faisons un honnête homme du premier ; le second aura encore plus de mérite à le paroître. Dans ce tableau que j'expose, j'obtiendrai déja beaucoup, si je puis faire rougir ceux qui partagent les opinions de Versac, de ne point partager son honnêteté. Ce sera déjà un commencement de conversion : mais comment y parvenir, si ce n'est en leur rendant aimable cet homme aveuglé, mais honnête ? Si j'en fais un méchant au contraire, les aristocrates seulemnet d'opinion, crieront à l'exagération, à l'imposture ; et les méchans chercheront dans ce modèle une excuse pour demeurer toujours ce qu'ils sont. Qu'aurai-je produit ? rien sans doute ; et le but de cet ouvrage qui doit être l'utile, sera manqué.

Quant au personnage de Filto, un mot suffira pour en développer tous les motifs : ils sont puisés dans cet axiome dont abusent les scélérats, » *qu'on ne fait point vers la vertu de pas* » *rétrograde* ». J'ai voulu fournir dans l'exemple de cet homme faible une ressource à ceux qui ne se sont qu'égarés.

Le but principal, le but réel de mon ouvrage a été d'éclairer le peuple ; mais sur-tout de le venger des calomnies qui lui attribuent tous les crimes des brigands. C'est en rappellant sans cesse au peuple le sentiment de sa diguité, qu'il s'en pénétrera a jemais mais je n'ai point déshonoré mon art, en faisant comme on a cru le voir, de la comédie une satyre. Je n'ai pas voulu que mes vers fussent une arène où luttassent les animosités. Tout ce qu'ils peignent appartient à la nature. C'est là que le poëte doit toujours puiser ses couleurs. C'est du mélange des traits épars que j'ai voulu composer mes masses. La véritable comédie est le miroir de la vie humaine, non celui d'un individu. J'avais commencé un prologue où je développois ces idées ; je ne l'ai point achevé. En voici quelques vers. C'est un dialogue entre l'auteur et son ami. L'ami dissuade l'auteur de donner sa comédie..

Oui, (*dit'il*) monsieur l'homme à talent :
Oui, votre ouvrage enfin, fût-il même excellent
Doit tomber. D'ennemis des torrens, des nuées
Fondront sur vous, mon cher, avec mille huées ;
On n'écoutera pas, et le titre annoncé
Avant que d'être au jour vous serez trépassé.

L'AUTEUR.

Eh bien, s'il est ainsi, si leur fureur est telle,
C'est aux vrais citoyens alors que j'en appelle.

L'AMI.

Que d'ennemis! ô ciel!

L'AUTEUR.

Tous les frippons; tant mieux,
Les vrais honnêtes gens seront pour moi contre eux.
Mais le vice d'ailleurs est toujours un faux brave
Tyran de qui le craint, de qui l'attaque esclave.
Molière le censeur avec les charlatans,
Descendit-il jamais aux accommodemens?
» Ce me sont, disait-il, de mortelles blessures
» De voir qu'avec le vice on garde des mesures ».
Et son vers immortel dans son ame enfanté
Sut créer pour le vice une immortalité.
J'aurai tout son courage.

L'AMI.

Aurez-vous son génie?

L'AUTEUR.

Moi suivre ce géant dans sa course infinie!
Jamais. Très-faible auteur, mais très-bon citoyen;
Je borne ici ma gloire à faire un peu de bien.
Au reste, si le cœur peut agrandir la tête,
L'amour de mon pays doit créer le poëte.

L'AMI.

Que de gens après vous vont crier au méchant!

L'AUTEUR.

Des sots et des frippons c'est l'ordinaire champ:
Ils y courent frappant de cette arme insensée
L'homme de bien adroit qui lit dans leur pensée.
La comédie au reste est un commun miroir
Offert à tout le monde, où chacun peut se voir.
Eh! combien peu, mon cher, savent s'y reconnaître!

L'AMI.

Les portraits burinés sous la main du grand maître!
Ont tous été saisis. Tartufe, et Trissotin
Ont fait montrer au doigt et Pirlon et Cottin.

L'AUTEUR.

Scrupule! pour qu'au vrai mes portraits soient fidèles,
Je dois dans la nature en chercher les modèles.
Mes frippons vinssent-ils de Rome et de Pekin,
Auront, non pas le cœur, mais le visage humain.
Puis-je empêcher les gens en bonne conscience,
De venir dans leurs traits chercher leur ressemblance? etc.

Je ne quitterai point la plume sans remercier ceux des citoyens qui ont joué des rôles dans ma pièce et dont il n'y a que le zèle qui puisse égaler le talent. Je ne parlerai d'aucun en particulier. Ils me pardonneront sans doute de confondre en un seul, tous les éloges que je dois à chacun d'eux. Ils ont séparément trop bien mérité, je ne dis point de l'Auteur, mais de tout le public de Paris; mais de tous les Français peut-être, en établissant un ouvrage dont le but n'est pas sans utilité, pour diviser entre les membres les félicitations qu'on doit au corps entier, c'est affoiblir ses sentimens que de les partager : qu'il me permettent donc de généraliser sur eux ma reconnaissance.

PROPRIÉTÉ.

Par acte passé devant Hua, notaire public à Paris, et son confrère, le 8 janvier 1793, le second de la république française, il appert que le citoyen Laya, auteur d'une comédie intitulée *l'Ami des Loix*, desirant, après l'impression d'icelle, jouir de l'effet de la loi du 30 août 1792, relative aux conventions à faire entre les Auteurs dramatiques et Directeur des spectacles des départemens, et se conformer à l'article V de cette même loi, a déposé pour minute audit citoyen Hua le double original de l'écrit sous signature privée relatif à l'impression, fait entre lui et le citoyen Maradan, libraire à Paris; lequel écrit, ainsi que la minute de l'acte de dépôt, sont restés en la possession dudit Hua l'un des notaires soussignés.

Les exemplaires souscrits du nom de l'Auteur sont les seuls certifiés véritables. Tous les autres seraient tronqués et contrefaits. Tous contrefacteurs et faussaires seront en conséquence poursuivis comme tels par l'Auteur, qui réclamera contr'eux la justice des loix.

Laya

On trouve chez le même Libraire les *dangers de l'opinion* et *Jean Calas*, du même Auteur.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX REPRÉSENTANS DE LA NATION

CITOYENS LÉGISLATEURS,

Je ne vous fais point un hommage en vous dédiant ma Comédie : c'est une dette que j'acquitte. L'AMI DES LOIS ne peut paraître que sous les auspices de ses modèles.

PERSONNAGES.

M. DE VERSAC, ci-devant Baron.	VANHÔVE.
Madame DE VERSAC, sa femme.	Made. SUIN.
M. DE FORLIS, ci-devant Marquis.	FLEURY.
M. NOMOPHAGE.	SAINT-PRIX.
FILTO, son ami.	SAINT-PHAL.
DURICRANE, journaliste.	LAROCHELLE.
M. PLAUDE.	DAZINCOURT.
BENARD, homme d'affaires de M. Forlis.	DUPONT.
Un OFFICIER et sa suite.	DUNANT.
Domestiques de M. de Versac.	

La Scène est à Paris, dans la maison de M de Versac.

Le Théâtre est éclairé.

L'AMI

L'AMI DES LOIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE VERSAC FORLIS.

M. DE VERSAC.

Vous avez vu ma fille ? au moins je suis tranquille;
Elle est mieux: sa santé m'inquiétait; la ville,
Tout son ennui, le train qui règne en ma maison
Où vos petits messieurs, héros en déraison,
Veulent régir la France, et ma table, et ma femme;
Ce fracas allait mal aux goûts purs de son ame.
Tout son cœur a bientôt revolé vers les champs:
Chez sa tante du moins livrée à ses penchans,
Elle n'écoute pas les discours emphatiques
De ces nains transformés en géans politiques.
Elle y cultive en paix votre idée et son cœur.
Mais je vous le redis, Forlis, avec douleur,
Leurs fonds sont rehaussés; vos quinze jours d'absence
Aux dépens de la vôtre ont grossi leur puissance:
Madame de Versac en est ivre, et je crains
Pour ma Sophie et vous, mon cher, bien des chagrins.

FORLIS.

J'ai votre aveu, le sien.

VERSAC.

Ma parole! elle est sûre:

Je la tiendrai.

FORLIS.

Tant mieux. Ce mot seul me rassure :
Car je vous vis toujours maître dans la maison.

VERSAC.

Le bon temps est passé.

FORLIS.

Vraiment ! et la raison ?
C'était un grand abus !

VERSAC.

La chance est bien changée.
Ma femme était soumise ; elle s'est corrigée :
Elle acquiert, mais beaucoup de résolution :
Et c'est, mon cher monsieur, la révolution
Qui m'ôte avec mes droits ceux que j'eus sur son ame.

FORLIS.

Oh ! le tour est piquant !

VERSAC.

J'avais contre madame
Deux grands torts ; j'étais noble, et de plus son mari.

FORLIS.

Vous voilà du premier comme moi bien guéri.

VERSAC.

L'héritage, Forlis, que je tiens de mon père
Etait en fonds d'honneurs et non en fonds de terre.
Les ayeux de ma femme en titres moins brillans,
En bons contrats de rente, étaient plus opulens.
La fortune, illustrée alors par ce mélange,
Payait la qualité qui vivait de l'échange ;
C'était bien. Comme noble ensemble et comme époux,
J'avais double pouvoir sur ses vœux, sur ses goûts :
J'ordonnais : mais, mon cher, il faut voir la manière
Dont regimbe à présent sa hauteur roturière !
Madame veut avoir aussi sa volonté :
Et comme tous les biens viennent de son côté,
Elle sait de ses droits s'en faire sur sa fille.
Si je parle en époux, en vrai chef de famille !
Tout est perdu pour moi ! vos régénérateurs
Des vices sociaux ardens dépurateurs,
Pour qui la nouveauté fut toujours une amorce,
Ont, vous le savez bien, décrété le divorce.....

FORLIS.

Oui.

VERSAC.

Je suis roturier déjà de leur façon.
Ma femme en me quittant peut me rendre garçon.

FORLIS.

Vous êtes gai, vraiment, pour un aristocrate !

VERSAC.

Moi j'enrage, et me tais : car enfin que j'éclate ;
Puis-je changer, après bien des cris, bien des frais,
La tête de ma femme ainsi que vos décrets ?

FORLIS.

Non.-.. On tient donc toujours bureau de politique !

VERSAC.

Oui, c'est à qui fera ses plans de république.
L'un dans sa vue étroite et ses goûts circonscrits,
Claquemure la France aux bornes de Paris :
L'autre plus décisif, plus large en sa manière,
Avec la France encor régit l'Europe entière :
L'autre, en petits états coupant trente cantons,
Demande trente rois, pour de bonnes raisons ?
Et tous jouant les mœurs, étalant la science,
Veulent régénérer tout, hors leur conscience.

FORLIS.

Le portrait est fidèle entre nous, mais je voi
Que vous vous alarmez un peu trop tôt pour moi.

VERSAC.

Vous ne doutez de rien

FORLIS.

Votre femme....

VERSAC.

En est folle,
Et compte bien un jour par eux jouer un rôle.
Vous qui trouvez tout bien, monsieur l'homme sensé,
Qui voyez tout debout quand tout est renversé,
Qui vantez, adorez dans votre folle ivresse,
La révolution ainsi qu'une maîtresse,
Dites....

FORLIS.

Vous m'attaquez ? si je vais riposter,
Nous finirons encor, Versac, par disputer.

Faut-il qu'à mon retour madame me surprenne...

VERSAC.

Je suis ici tout seul, ainsi donc point de gêne.

FORLIS.

Votre femme....

VERSAC.

Est au club à faire des décrets.....

Or, maintenant lisez ceci. *(Il lui remet une lettre.)*

FORLIS, *(l'ouvrant.)*

Coblentz ! après ?

VERSAC.

Ils viennent.

FORLIS.

Qui ?

VERSAC.

Les rois, l'Europe qu'on irrite.

FORLIS.

Vous m'effrayez ! les rois !

VERSAC.

Eux, monsieur, et leur suite.

La loi, par votre illustre et docte invention,
Est du vœu général toute l'expression;
Toute la volonté de l'Europe alarmée
Par cent bouches à feu va vous être exprimée.

FORLIS.

Allons !

VERSAC.

Un manifeste adroit, bien détaillé,
Et d'une bonne armée au besoin appuyé
S'imprime, qui pesant dans un juste équilibre
Les droits des souverains et ceux du peuple libre....

FORLIS.

De vos rois apportant la dernière raison,
Nous va fonder des loix à grands coups de canon.

VERSAC.

On veut vous éclairer, et non pas vous détruire;
Vous nous abattez tout, on vient tout reconstruire;
Commerce, industrie, arts, tout tend à s'abîmer....

FORLIS.

Et grâce à vos pandours tout se va ranimer ?

VERSAC.

Mais tous nos droits d'abord.

FORLIS.

Pour de vains privilèges

Verrez-vous sans effroi ces hordes sacrilèges,
Rougir le sol français du sang de nos guerriers ?

VERSAC.

Non, s'ils sont teints de sang j'abjure nos lauriers.
Je suis, puisqu'aujourd'hui tout noble ainsi se nomme,
Aristocrate, soit ; mais avant honnête homme.
Je ne saurais me faire à votre égalité ;
Mais j'aime mon pays, je ne l'ai point quitté.
Et, s'il faut franchement dire ce que j'éprouve
Sur tous nos émigrés ; mon cœur les désaprouve.
Mais dans l'ame, comme eux, gentilhomme français,
Je puis, sans les servir, attendre leurs succès.

FORLIS.

Vous attendrez....

VERSAC.

La France, antique monarchie,

Républiqu e ! vrai monstre ! enfantement impie
Qui ne se vit jamais !

FORLIS.

Que vous verrez.

VERSAC.

Allons ! ...

Un état sans noblesse ! .... il faut des échelons
Pour monter.

FORLIS.

Nous marchons dans une route égale.

VERSAC.

Le dernier citoyen perdu dans l'intervalle
Pourra-t-il sans patrons, sans voix, sans truchement,
Des degrés élevés franchir l'éloignement ?

FORLIS.

Oui, mon cher, et sans peine encor, sans résistance.
C'était les échelons qui faisaient la distance ;
Les voilà tous rompus.

VERSAC.

J'enrage, allons, poussez

Intrépide optimiste !

FORLIS.

Ah! vous vous courroucez ?

VERSAC.

Vous qui voulez, de l'homme étendant le domaine,
Dans l'ame d'un Français voir une ame romaine,
Rappellez-vous donc Rôme au siècle de Caton :
L'erreur d'un demi-dieu peut servir de leçon.
Caton qu'eût adoré Rome dans son enfance,
Et dont le sort plus tard déplaça l'existence ;
Caton qu'un saint amour pour sa Rome enflâma,
La voulut reculer au siècle de Numa.
Des Romains à la sienne il jugea l'âme égale ;
Il n'avait que pour lui mesuré l'intervalle.
Il crut n'obtenir rien que d'obtenir beaucoup ;
Voulant tout exiger, sa vertu perdit tout :
Sa vertu prépara les fers de Rome esclave ;
Rome immola César, et fléchit sous Octave.
Monsieur, je vous renvoie à la comparaison.

FORLIS.

Je réponds à présent de votre guérison.
Vous raisonnez ; c'est être à moitié démocrate.
Ce beau germe perdu sur une terre ingrate,
Caton » qu'un saint amour pour sa Rome enflâma,
» La voulut reculer au siècle de Numa » ?
Oui : Caton se trompa. Qu'en pouvez-vous conclure ?
Qu'il connut la vertu ; mais fort mal la nature.
Il traita Rome usée et tombant de langueur :
Comme il eût traité Rome aux jours de sa vigueur.
Ce vœu fut, j'en conviens, d'un fou plus que d'un sage,
D'assouplir la vieillesse aux mœurs du premier âge.
L'avons-nous imité ? Toutes nos vieilles loix
Dans leur poudre, aujourd'hui, dorment avec nos rois.
Nous n'allons pas fouiller ces mines sépulcrales,
Ces titres tout rongés de rouilles féodales.
Le temps et la raison, ces fidèles flambeaux,
Vont diriger nos pas dans des sentiers nouveaux,
Et des vieux préjugés éclairant l'artifice,
Cimenter de nos loix l'éternel édifice.
Bientôt un même esprit....

VERSAC.

Un même esprit ? Jamais,
Tant qu'il existera des intrigans.

FORLIS.

Eh ! mais
Tout excès a son terme, et l'homme qui sommeille
Aux purs rayons du jour à la fin se réveille.
Ce n'est qu'un voyageur par un guide égaré,
Qui dans le droit chemin sera bientôt rentré.
Un conducteur plus sûr, sa raison, l'y rappelle :
L'oreille, le cœur s'ouvre à sa voix immortelle :
Les sentiers suborneurs bientôt sont délaissés ;
Les faux guides bientôt punis ou repoussés.

VERSAC.

Grands mots que tout cela ! le temps, l'expérience
Vous donne un démenti : mais je perds patience ;
N'en parlons plus, Forlis... Vous allez voir ici
Un bon original.

FORLIS.

Encore !

VERSAC.

Oh ! celui-ci,
Vous le connaissez bien de nom ; c'est monsieur Plaude.

FORLIS

Qui ?

VERSAC.

Cet esprit tout corps qui maraude, maraude
Dans l'orateur romain, met Démosthène à sec ;
Et n'est quand il écrit pourtant Latin ni Grec.

FORLIS.

Ni Français, n'est-ce pas ?

VERSAC.

Animal assez triste
Suivant de ses gros yeux les complots à la piste ;
Cherchant par-tout un traître, et courant à grand bruit
Dénoncer le matin ses rêves de la nuit.
Dans le champ politique effaçant ses émules,
Nul ne sait comme lui cueillir les ridicules.

FORLIS.

J'y suis

VERSAC.

Vous connaissez les autres : c'est d'abord
Duricrane, de Plaude audacieux support ;
Journaliste effronté, qu'aucun respect n'arrête.

Je ne sais que son cœur de plus dur que sa tête.
Puis monsieur Nomophage er Filto son ami.
Filto dans le chemin est le moins affermi;
Le besoin d'exister, la fureur de paraître
Le rend sur les moyens peu scrupuleux peut-être.
Pour monsieur Nomophage, oh! passe encor: voilà
Ce que j'appelle un homme! un héros! l'Attila
Des pouvoirs et des loix! Grand fourbe politique,
De popularité semant sa route oblique,
C'est un chef de parti. . . .

FORLIS.

Peu dangereux.

VERSAC.

Ma foi,
Je ne sais. . . . il vous craint.

FORLIS.

Je le méprise, moi....

SCENE II.

Les mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE (*à Versac.*)

MONSIEUR on est rentré. (*Le domestique sort*)

VERSAC (*à Forlis.*)

Vous allez voir ma femme.

FORLIS.

Volontiers.

VERSAC.

Je l'entends.

SCENE III.

Les mêmes, Madame VERSAC.

VERSAC. (*à sa femme.*)

Voici Forlis, madame.

Madame VERSAC (*le saluant froidement.*)
Monsieur. . . .

FORLIS (*bas à Versac.*)
Ce froid accueil confirme vos soupçons.

VERSAC (*à sa femme.*)
Je viens de l'informer des puissantes raisons
Qui vous font en ce jour détruire votre ouvrage,
Et de son union rejetter l'avantage;
Mais il ne me croit pas.

Madame VERSAC.
C'est une vérité.

VERSAC.
Je vous dis que madame ainsi l'a décrété.
Adieu. (*Il sort.*)

SCENE IV.

FORLIS, Madame VERSAC.

Madame VERSAC

CES nœuds, Forlis, ne faisaient plus mon compte.
Nous n'en serons pas moins bons amis et j'y compte.
Avec tous vos talens, chef d'une faction
Vous eussiez agrandi vos biens et votre nom;
Quand l'audace est encor la vertu de votre âge,
Quand il fallait oser, vous avez fait le sage;
Faux calculs! vous voyez, avec tous vos talens
Vous restez de côté, tandis que d'autres gens
Moins forts que vous peut-être, auront sur vous la pomme.
Qu'arrive-t-il de là? D'excellent gentilhomme
Qu'on vous vit autrefois, vous voilà comme nous,
Et comme votre ami, monsieur mon cher époux
Qui me faisait sonner si haut sa baronie
Devenu tiers-état, membre de bourgeoisie.
Or l'homme ancien chez vous n'étant pas remplacé
Par les hommes du jour, mon cher, est effacé.

FORLIS.
Si vous aviez l'esprit moins juste, au fond de l'ame,
J'aurais bien quelque droit de m'effrayer, madame.

Madame VERSAC.

Vous valez mieux, d'accord, que vos rivaux

FORLIS.

Vraiment !

Vous n'attendez de moi rien pour ce compliment.

Madame VERSAC.

Mais de l'opinion le thermomètre indique,
Qu'on doit en trente états couper la république.

FORLIS.

Vous croyez ?

Madame VERSAC.

C'est le vœu général à présent.
Votre chère unité sera mise au néant.
Un sublime projet ! c'est le plan du partage !
Quelqu'un m'en fait demain lecture : Nomophage
Qui vient exprès dîner... Mais j'oublie à propos
Que je vais vous parler encore de vos rivaux....
Vous les haïssez bien !

FORLIS.

Et je m'en glorifie.

Madame VERSAC.

Pourquoi, Forlis ?

FORLIS.

Faut-il que je les qualifie ?
Je pardonne au trompé, mais jamais au trompeur.

Madame VERSAC.

Quoique vous les traitiez avec un peu d'humeur,
J'aime à vous voir ici tous quatre bien en prise !
Nous vous aurons demain ?

FORLIS.

Craint-on ce qu'on méprise ?
Oui, madame.

Madame VERSAC.

Avec eux demain, je vous attends.

FORLIS.

J'ai rencontré parfois de plus fiers combattans :
Et vaincre ces messieurs n'est pas une victoire.
Un combat sans danger donne un laurier sans gloire.
Mais j'impose au combat une condition ?
C'est que donnant l'essor à mon opinion,
J'en exerce sur eux le libre ministère.

madame VERSAC.

Sans gêne. Ils ont d'ailleurs un fort bon caractère.

FORLIS.

En vérité madame, oui, j'admire comment
Ces messieurs vous ont pu séduire un seul moment!

Madame VERSAC.

Mais ils sont, croyez moi, patriotes.

FORLIS.

Madame,
Descendons vous et moi franchement dans votre ame :
Patriotes! ce titre et saint et respecté,
A force de vertus veut être mérité.
Patriotes! Eh quoi! ces poltrons intrépides
Du fonds d'un cabinet prêchant les homicides!
Ces Solons nés d'hier, enfans réformateurs
Qui rédigeant en loix leurs rêves destructeurs,
Pour se le partager voudraient mettre à la gêne
Cet immense pays rétreci comme Athène!
Ah! ne confondez pas le cœur si différent
Du libre citoyen, de l'esclave tyran.
L'un n'est point patriote, et vise à le paraître :
L'autre tout bonnement se contente de l'être.
Le mien n'honore point, comme vos messieurs font,
Les sentimens du cœur de son mépris profond.
L'étude, selon lui, des vertus domestiques
Est notre premier pas vers les vertus civiques.
Il croit qu'ayant des mœurs, étant homme de bien,
Bon parent, on peut être alors bon citoyen.
Compatissant aux maux de tous tant que nous sommes,
Il ne voit qu'à regret couler le sang des hommes;
Et du bonheur public posant les fondemens,
Dans celui de chacun en voit les élémens.
Voilà le patriote! il a tout mon hommage.
Vos messieurs ne sont pas formés à cette image.
Mais, dites-moi, des deux quel est le favori?

Madame VERSAC.

Aucun encor, ma foi.

FORLIS.

Bon!

Madame VERSAC.

Je n'ai jusqu'ici
Point de penchant pour eux, et pour eux point de haine.

FORLIS.

Il faut choisir pourtant.

Madame VERSAC.

Je choisirai sans peine.
Si le succès s'arrange au gré de vos rivaux
Comme ils l'ont arrangé déjà dans leurs cerveaux,
Plus digne par son bien d'entrer dans ma famille,
Le mieux doté des deux, mon cher, aura ma fille.

FORLIS (*lui baisant la main.*)

Je serai votre gendre.

Madame VERSAC.

Oui... nous verrons cela.
Pour monsieur mon mari, patience : on saura
Lui prouver que ce monde est une loterie
Où le sort suit sa roue, avec elle varie.
Du haut nom de baron on le vit s'enticher.
Vers de plus grands honneurs, moi, je prétends marcher.
Pour ma fille en un mot puisqu'il n'est plus de princes,
Je veux un gouverneur de deux ou trois provinces.

FORLIS (*riant.*)

Oh ! vous ne pouviez mieux terminer le roman.

Madame VERSAC.

N'est-ce pas ? permettez qu'on vous quitte un moment ?
Je passe chez monsieur.

FORLIS.

Peut-on vous y conduire ?
(*Elle lui donne la main.*)
Je vais le saluer de son nouvel empire.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FORLIS, BÉNARD.

FORLIS.

ENTRONS ici, Bénard.

BÉNARD.

Monsieur, je vous apporte. . .

FORLIS.

La liste ?

BÉNARD.

En bon état.

FORLIS (*Il prend un papier de ses mains.*)

Elle me paraît forte. . .

Cent cinquante ! . . . par jour à vingt sols, c'est je crois. . .
Par jour. . . vingt sols chacun. . . deux cens louis par mois.

BÉNARD.

Moins douze, Monsieur.

FORLIS.

Oui, moins douze.

BÉNARD.

Et quatre livres.

FORLIS.

Et quatre livres : bon.

BÉNARD.

C'est noté dans mes livres.

Ce nombre est un peu cher, Monsieur, à soudoyer !

FORLIS.

C'est doubler son argent que le bien employer.

BÉNARD.

De ces actions-là peu de gens sont capables.

FORLIS.

Vous me jugez trop bien, ou trop mal mes semblables.
Le secret est-il sûr ?

BÉNARD.

Oui; mais d'un si beau trait
Qui vous ferait honneur, pourquoi faite un secret,
Monsieur?

FORLIS.

Mon cher Bénard, faut-il que je vous dise
Que c'est de la vertu faire une marchandise
Qu'étaler au grand jour le bien qu'on dut cacher.
L'opinion est-elle un prix à rechercher?
C'est usurairement placer la bienfaisance
Qu'au dela du bienfait *chercher* sa récompense:
C'est vendre, non donner. Le seul pur intérêt
Qu'on en doive exiger, Bénard, c'est le secret.
Mais suivez moi, voici ce monsieur Nomophage
Et son ami Filto.

BÉNARD.

C'est le couple d'usage.
(*Ils sortent tous deux.*)

SCENE II.

NOMOPHAGE et FILTO.

NOMOPHAGE (*Voyant sortir* FORLIS.)

COMMENT diable! Forlis de retour!... ah! tant pis.
Il faut au journaliste en donner prompt avis.
Nous serons bien ici, je vais vous montrer l'acte.
(*Ils s'asseyent à une table.*)

FILTO.

Du partage?

NOMOPHAGE.

J'en tiens une copie exacte.
Vous savez que déja le plan est arrêté.

FILTO.

Oui, je sais même encor comme on vous a traité.

NOMOPHAGE.

J'ai su faire valoir mes services extrêmes:
Nous plaidons toujours bien en plaidant pour nous-mêmes.
Mais tant de concurrens!

FILTO.

Sans doute.

NOMOPHAGE.

Il fallait bien
Nous saigner quelque peu pour force gens de bien,
Bons travailleurs sous nous, troupeau qui nous seconde.
Et qui veut réussir, ménage tout le monde.
Soyons justes d'ailleurs, mon cher : sous l'ordre ancien
Qu'étions-nous vous et moi ? parlons franc ; moins que rien.
Qu'avions-nous ? j'en rougis ; pas même un sol de dettes ;
Car il faut du crédit pour en avoir de faites.
Or, d'un vaste pays maintenant gouverneurs,
Nous aurons des sujets, des trésors, des honneurs,
Nous qui, riches de honte et sur-tout de misère,
N'avions en propre hélas ! pas un arpent de terre.

FILTO. (*Il lit sur le papier, et suit des yeux sur la carte géographique.*)

Oui... voyons le travail... Mâcon... Beaune... vraiment,
Bon pays pour le vin.

NOMOPHAGE.

Il tombe au plus gourmand.

FILTO.

Ah ! voici notre lot... on me donne le Maine.

NOMOPHAGE.

Vous allez y manger les chapons par centaine.

FILTO.

C'est un fort beau pays ... , vous avez le Poitou.

NOMOPHAGE.

Oui, mais j'aurais voulu qu'on y joignît l'Anjou.

FILTO.

Je n'y vois rien pour Plaude ?

NOMOPHAGE.

Eh ! mais, que diable y faire,
D'un fou qui tout coëffé d'un vain système agraire,
Ne fait du sol français qu'une propriété,
Et de ses habitans qu'une communauté ?

FILTO.

Vous faisiez secte ensemble ?

NOMOPHAGE.

En politique habile,
J'use d'un instrument, tant qu'il peut m'être utile.

Un moment, comme lui, je fus *agrairien* ;
Mais pourquoi ? c'est qu'un champ vaut toujours mieux que rien.
Aujourd'hui du Poitou puissant seigneur et prince,
Je laisse là le champ pour prendre la province.

FILTO.

Ce plan me paraît bien. Il n'y manque à présent
Que l'exécution et le succès.

NOMOPHAGE.

Comment ?

FILTO.

Le Forlis nous travaille, et nous et notre suite
Avec une vigueur de talens....

NOMOPHAGE.

Qui m'irrite.
Il faut qu'avant huit jours ce Forlis qui nous nuit
Tombe ou nous : de sa fin notre règne est le fruit,
Et de l'ordre et des loix ces fidèles apôtres
Sont les amis du peuple, et ne sont pas les nôtres.
Un Forlis, dégagé de toute ambition,
Ivre de son pays pour toute passion,
Ne doit être à nos yeux qu'un monstre en politique.
Ces prôneurs d'unité dans une république
Sont des fléaux pour nous : un état démembré
Seul à l'ambition offre un règne assuré.

FILTO.

Il faut que la vertu cache en soi quelque chose
Que je ne comprends pas, et qui nous en impose ;
Mais ce Forlis m'étonne, et j'ai honte entre nous,
D'être à lui peu semblable, et si semblable à vous.

NOMOPHAGE.

Tête étroite ! une fois poussé dans la carrière,
Doit-on, comme un poltron, regarder en arrière ?
Allons, droit en avant, monsieur le viceroi.
Il faut avoir sa marche, une attitude à soi.
Dans les flancs de l'airain que la flamme enfermée
Frappe en se faisant jour notre oreille alarmée,
J'y consens ; mais plus ferme, et bravant tous les feux,
Le cœur, sans s'étonner, s'élance au milieu d'eux.
Les succès sont toujours les vrais fils de l'audace.
Qui sait oser sait vaincre, et qui craint s'embarrasse,
Se fourvoye et s'égare au plus beau du chemin.

II

Il faut, comme un enfant, vous mener par la main.
La vertu ! c'est sans doute une chose fort belle !
J'ai, moi qui vous en parle, un grand respect pour elle ;
Et n'était qu'en ce monde on est mince sans bien,
Je pourrais, comme un autre, être un homme de bien....
Duricrane, mon cher, poursuit Forlis, le guette :
Il n'entendra pas, lui, la redite indiscrette
D'un obscur sentiment, de ce cri de vertu
Qui doit toujours se taire une fois qu'il s'est tu.

FILTO.

Cela n'est pas toujours, quoique cela doive être.
Ce cri mal étouffé souvent reparle en maître.
Mais, sans rougir enfin, pouvons-nous partager
Avec un Duricrane ?

NOMOPHAGE.

Il le faut ménager.

FILTO.

Qu'avec moi sans détour votre bouche s'explique.
Dites, que pensez-vous du plan de république ?

NOMOPHAGE.

Du nôtre ? bon pour nous !

FILTO.

Tenez, entre nous deux,
Quand je suis avec vous, j'ai toujours sous les yeux
Ces deux prêtres Romains dont parle la satire,
Qui ne pouvaient jamais se regarder sans rire.

NOMOPHAGE.

Nous pouvons aussi rire, car nous aurons de quoi.
Mais parlons d'autre chose un peu, ç'a dites-moi ;
La petite Versac vous tient-elle en cervelle ?

FILTO.

Selon. Et vous ?

NOMOPHAGE.

Ma foi, j'en rabats bien pour elle ;
L'empereur du Poitou, digne allié des rois,
Ne pourra plus descendre à ces liens bourgeois.

FILTO.

Monsieur le gouverneur de l'un et l'autre Maine,
Peut trouver dans les cours quelqu'infante, et sans peine.

NOMOPHAGE.

Oui, mais, mon cher Filto, croyez en mes avis.

Tenons toujours le dez pour l'ôter à Forlis,
Cet enfant là d'ailleurs est unique héritière,
Et si quelque démon, (*ce que je ne crains guère*),
Brisait contre un écueil notre empire et nos vœux,
Son bien dans le naufrage aiderait l'un des deux.
Pour moi, votre rival, je verrai sans colère,
Le bonheur d'un ami... (*à Part*), j'ai l'aveu de la mère.

FILTO.

Et moi donc; tous les deux soyez unis demain,
Je serai satisfait... (*à part*), on m'a promis sa main.

SCENE III.

Les mêmes, DURICRANE.

NOMOPHAGE.

EH! voici Duricrâne..... accourez, qu'on s'empresse
A vous féliciter... oh! quel air d'allégresse!
Vous avez, mon cher cœur, votre part au gâteau.

DURICRANE.

Je sais... j'accours vers vous, et je suis tout en eau,
Vous remarquez ma joie.

NOMOPHAGE.

Oui, ta gaîté maligne,
D'un complot découvert nous doit être un doux signe.

DURICRANE.

Ah!... devinez un peu le traître.

NOMOPHAGE.

Le coquin
Nous aborde toujours un complot à la main.

DURICRANE.

Ce dernier en vaut cent.

NOMOPHAGE.

Enchanteur!... allons, passe.

DURICRANE.

Oh! oui, le ciel sur moi manifeste sa grâce,
A sauver la pàtrie il m'a prédestiné!

NOMOPHAGE.

Fais que ton chapelet soit bientôt décliné;

Laisse un peu là ; mon cher, le ciel et la patrie.
Ne nous torture plus, parle quand on t'en prie.

DUTICRANE.

Il m'a guidé, vous dis-je ?

NOMOPHAGE.

Où donc ?

DURICRANE.

Dans le jardin.

NOMOPHAGE.

Le ciel ! . . . et pour y voir ?

DURICRANE.

Ah ! le diable est bien fin,
Vous deux qui vous croyez un esprit plus habile,
Devinez le coupable, on vous le donne en mille.

NOMOPHAGE.

Voyez si ses écarts seront bientôt finis ?
Son nom ?

DURICRANE.

Vous saurez donc . . .

NOMOPHAGE

Son nom ?

DURICRANE.

Monsieur Forlis.

NOMOPHAGE.

Quoi ! Forlis ?

FILTO.

Prenez garde : oh ! cela ne peut être.

DURICRANE.

On en est sûr, Monsieur, on se connaît en traître.

NOMOPHAGE.

En effet, mon ami, prends garde, il a raison ;
Prends garde . . . Oh ! seulement si de sa trahison
Nous avions, pour l'acquit de notre conscience,
Je ne dis pas la preuve, une seule apparence !
Ce serait trop heureux !

DURICRANE

Apparence ! . . ah ! bien, oui ?
Complot réel, vous dis-je, iucroyable ! inoui !
Cent cinquante ennemis qu'il soutient, sans reproche,
De ses propres deniers. . . . le tout est dans ma poche.

NOMOPHAGE.

Parle, point de longueur.

DURICRANE.

En deux mots, m'y voici ;
A l'invitation je me rendais ici :
Traversant le jardin, et guettant par routine,
J'apperçois un quidam de fort mauvaise mine,
Marchant près d'un monsieur qu'à son air, ses habits,
Je reconnus bientôt pour monsieur de Forlis.
Ce quidam, dont la mine aux façons assortie,
Dénonçait un agent de l'aristocratie ;
Le retour un peu prompt de son maître, un instinct,
Un rayon, je le crois, qui d'en haut me survint,
Tout accrut mes soupçons : « Forlis, me dis-je, à peine
» Vient-il hors de Paris de passer la quinzaine ;
» Le voici de retour ! lui parti pour ses bois,
» Qui nous avait promis d'être absent tout le mois ».
Quelque chose est caché sous cette marche oblique.

NOMOPHAGE.

Oui, le raisonnement est clair et sans réplique.
C'est une tête au moins! il vous flaire un complot!

DURICRANE.

J'étais né délateur ; épier est mon lot :
Quand j'ignore un complot, toujours je le devine.

NOMOPAAGE.

Après

DURICRANE.

Après! . . . Vers eux je marche à la sourdine ;
J'avance, retenant le feuillage indiscret,
Dont le bruit de mes pas eût trahi le secret ;
Caché par le taillis, l'oreille bien active,
Le cou tendu, l'œil fixe, et l'haleine captive,
J'écoutai, j'entendis, je vis, je fus content!
Après un court narré vague et non important,
» Bon, dit monsieur Forlis, vos listes sont complettes ;
» Je garde celle-ci». Puis, prenant ses tablettes,
Il écrit, les referme, et sans me voir, il sort
Oubliant sur le banc cette liste . . . Son sort!
Le nôtre! que sait-on? Crac, fuir de ma cachette,
Saisir et dévorer cette liste indiscrette,
Ce fut pour moi l'éclair ! . . . Voyez, lisez un peu.

(*Il remet un papier à Nomophage.*)

Cent cinquante employés, tous réduits par le jeu,
Du ressort politique, à zero! cette bande,
Monsieur la soutient seul!.. pourquoi? je le demande.

FILTO.

Ceci prouve à mon sens bien peu de chose ou rien.
Il faut pour condamner....

DURICRANE.

Lisez

NOMOPHAGE.

Lisons

(*Il lit.*)

« Liste des noms de ceux à qui moi, Charles-Alexandre » de Forlis, je m'engage à fournir jusqu'au terme con- » venu une paie de vingt sols par jour, bien entendu » que de leur part ils rempliront les conventions par » eux souscrites, et me garderont le secret».

DURICRANE (*à Filto.*)

Eh bien!

NOMOPHAGE.

Rien n'est plus clair, complot avéré, manifeste!
Vîte, il faut dénoncer.

DURICRANE.

C'est fait.

NOMOPHAGE.

Bon.

DURICRANE.

Je suis preste!
J'ai commencé par-là, je repars, on m'attend.

NOMOPHAGE.

Pourquoi!

DURICRANE.

Pour appuyer.

NOMOPHAGE.

Oh! oui, cours, c'est instant.
Ecoute, bonne idée ...! oui..., quinze ou vingt copies
A nos fidèles.

DURICRANE.

Bon.

NOMOPHAGE.

Avec art départies;

Ces listes tout d'abord vont produire un effet... !

DURICRANE.

Du diable ! un bruit d'enfer ! un désordre parfait !
Fiez-vous à mes soins... Oh ! j'ai de la pratique :
Des émeutes à fond je connais la tactique.

FILTO.

Forlis est accusé, ne passez point vos droits,
Et sans les prévenir laissez parler les loix.

DURICRANE.

Les loix ! les loix..? ce mot est toujours dans leurs bouches !
Avec des juges vifs et prompts comme des souches,
Laissez parler des loix, qui se tairont toujours !
Non, il faut de la forme accélerer le cours.

NOMOPHAGE.

Bien dit.

DURICRANE.

J'ai dénoncé dans moins d'une quinzaine
Huit complots coup sur coup, c'est quatre par semaine !
Peu de bons citoyens, sans me vanter, je crois,
En ont su découvrir tout au plus un par mois.
Bon ! ... mes yeux n'ont été que des visionnaires !
Mes complots (vrais complots d'élite !) des chimères !
Mes accusés le soir sortoient tous des prisons.
Et moi, j'étais gibier à petites maisons.
Je cours à notre affaire.

NOMOPHAGE.

Attends, que je te suive.
On s'entend bien mieux deux, et la marche est plus vive.
Sans adieu, mons Filto ; nous reviendrons.

SCENE IV.

FILTO (*seul.*)

Ma foi
Cette affaire pour eux me cause quelqu'effroi.
Je n'y veux point entrer : puis
Qu'ils démêlent entr'eux, s'ils peuvent, la fusée...
Ces deux enragés là, Nomophage sur-tout,

Ont fait un intrigant de moi, contre mon goût.
J'étais né pour la vie honnête et sédentaire.
C'est le plus grand des maux qu'être sans caractère.
Dans les nœuds des serpens je suis pris... aujourd'hui
Remplissons notre sort, je n'ai qu'eux pour appui.
Hélas ! que ne peut-on, d'une marche commune,
En restant honnête homme aller à la fortune !

Fin du second Acte,

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FILTO, NOMOPHAGE.

FILTO.

Oui, je vous le répète, oui, je tremble pour vous,
Qu'il ne vous faille enfin parer vos propres coups.

NOMOPHAGE.

Trembler ! voilà votre art, mon cher ! sottes alarmes !
Car enfin contre lui n'avons-nous pas des armes ?
Je mets la chose au pis, et ma haine y consent ;
Forlis est cru coupable et se trouve innocent.
Bon ! ses accusateurs ont tort ? erreur nouvelle.
Ils se sont égarés, oui, mais c'était par zèle.
Leur terreur, quoique fausse, était un saint effroi,
Et le salut du peuple est la suprême loi.
Fort bien : mais cet effroi, selon vous, salutaire,

FILTO.

Ne peut être excusé qu'autant qu'il est sincère,
Et quoique enfin du peuple ordonne l'intérêt,
S'il frappe l'innocence il n'est plus qu'un forfait.

NOMOPHAGE.

Filto, trève à la peur, ou trève à la morale.

FILTO.

Votre accusation, je suppose, est légale :
Mais la route secrette où vous vous enfermez,
Ces doubles de la liste avec tant d'art semés,
Est-ce légal aussi ?

NOMOPHAGE.

C'est où je vous arrête.
Notre marche est plus sûre en ce qu'elle est secrette.
Qui diable voulez-vous qui la trahisse ? rien.
Les doubles de la liste ?... oui, dangereux moyen.
Si j'avais dans la main des travailleurs timides ;
Mais ce sont gens de choix que les miens, sûrs, solides,
Gens à principes !

FILTO.

Bon ; mais tous ces aguerris
N'ont pas eu fort souvent affaire à des Forlis.

NOMOPHAGE.

Dans les jardins déjà les grouppes verbalisent :
D'un feu toujours croissant les têtes s'électrisent :
L'affaire est retournée, augmentée, il faut voir
Des oisifs curieux les vagues se mouvoir !
Ce que c'est que l'esprit public ! comme il se monte !

FILTO.

L'esprit public ! un grouppe abusé ! ... quelle honte !
Quel excès de délire et de corruption !

NOMOPHAGE.

Bon ! toujours étonné de la perfection !
Puis-je de mon esprit resserrant l'étendue,
Jusqu'à votre horison rapetisser ma vue ?

FILTO.

Laisser sécher son cœur ! l'endurcir à ce point !

NOMOPHAGE.

Prodige !

FILTO.

Et sans remords ?

NOMOPHAGE.

Je ne les connais point.
Des hauteurs de l'estime où le Forlis s'élève,
Il faut qu'il tombe enfin ! Tout mon sang se soulève,

De voir que son orgueil me confond aujourd'hui.
Avec ces flots d'humains roulant autour de lui,
Parmi cent factieux obscurs, et sans courage;
Ce monsieur en enfant veut traiter Nomophage !
Tout beau: monsieur Forlis, vous qu'on dit si sensé,
Vous saurez ce que peut l'amour-propre offensé.

FILTO.

Faut-il qu'il rende l'ame implacable, inhumaine ?

NOMOPHAGE.

Eh quoi ? tout vient ici justifier ma haine.
Car outre que sa chûte aide à notre projet,
Forlis, s'il n'est coupable, est au moins bien suspect.
Bien mieux que vous pour lui, contre lui l'écrit plaide.

FILTO.

Eh bien ! laissez agir la justice.

NOMOPHAGE.

Je l'aide.
Est-ce donc un grand mal ?

FILTO.

Est-ce l'aider, grand Dieu !
Que lui forcer la main ?

NOMOPHAGE.

Mon cher Filto, pour peu
Que vous perdiez de vue encor votre personne,
Vous êtes ruiné; moi, je vous abandonne,
Au parti modéré dont vous serez l'espoir.
Esprit lourd, endurci, vous ne voulez pas voir
Que Forlis est un noble, et que tout titulaire
Ne se convertit point au culte populaire.

FILTO.

Mais Forlis....

NOMOPHAGE.

Le serpent, constant dans ses humeurs ?
Change de peau, jamais il ne change de mœurs..
Ecoutez, mons Filto, redressez ce langage,
Ou votre nom soudain est biffé du partage.
Un mot encore. Il faut vous dicter tous vos pas,
Pour que votre air, vos yeux ne vous trahissent pas.
Quand *Duricrâne ici paraîtra dans une heure*,
Vous verrez le Forlis *en état et demeure*
D'arrestation

FILTO.
Quoi ?
NOMOPHAGE.
Vous vous troublez déjà.
Allons, un maintien ferme et point de pâleur. . . . là.
Le voici : taisons-nous.
FILTO.
Voici la compagnie.

SCENE II.

Les mêmes, FORLIS, M. et Madame VERSAC.

Madame VERSAC. (*bas à* NOMOPHAGE.)

NOUS verrons votre plan à quelqu'heure choisie.
Vous l'avez ?
NOMOPHAGE.
Dans ma poche.
Madame VERSAC.
Il faut pour l'examen,
Du temps. . . . Nous parlerons aussi de votre hymen.

SCÈNE III.

Les mêmes, M. PLAUDE.

Madame VERSAC.

EH ! comment donc ? voici monsieur Plaude !
VERSAC. (*bas à Forlis*,)
En personne !
C'est l'inquisition.
Madame VERSAC.
L'ingrat nous abandonne ?
PLAUDE.
Le service public....

Madame VERSAC.

Vous excuse.

PLAUDE. (*lui remettant une brochure.*)

Voici
Ma dissertation nouvelle : celle-ci
J'ose croire, madame, aura quelqu'influence,
Elle doit, pour son grand bien, bouleverser la France.

FORLIS.

Pour son grand bien, monsieur ?

PLAUDE.

Oui, monsieur, en deux mots
La voici : je remonte à la source des maux.
Il n'en est qu'une.

FORLIS.

Bon !

PLAUDE.

Une seule ; elle est claire.
C'est la propriété !

FORLIS.

Je ne m'en doutais guère.

PLAUDE.

De la propriété découlent à longs flots
Les vices, les horreurs, messieurs, tous les fléaux.
Sans la propriété point de voleurs, sans elle
Point de supplices donc, la suite est naturelle.
Point d'avares, les biens ne pouvant s'acquérir ;
D'intriguans, les emplois n'étant plus à courir ;
De libertins, la femme acorte et toute bonne
Etant à tout le monde, et n'étant à personne.
Point de joueurs non plus, car, sous mes procédés,
Tombent tous fabriquans de cartes et de dés.
Or je dis : si le mal naît de ce qu'on posséde,
Donc ne plus posséder en est le sûr remède.
Murs, portes et verroux nous brisons tout cela.
On n'en a plus besoin dès que l'on en vient là.
Cette propriété n'était qu'un bien postiche.
Et puis le pauvre naît dès qu'on permet le riche.
Dans votre république un pauvre bêtement
Demande au riche ! abus ! dans la mienne il lui prend.
Tout est commun : le vol n'est plus vol ! c'est justice.
J'abolis la vertu pour mieux tuer le vice.

FORLIS.

La modération n'est pas votre défaut.

NOMOPHAGE (*regardant Forlis.*)

Tant mieux ; les modérés ne sont pas ce qu'il faut.

FORLIS.

Si ce mot dont souvent l'on peut faire une injure,
Désigne en ce moment ces gens froids par nature,
Ces égoïstes nuls, ces hommes sans élans,
Endormis dans la mort de leurs goûts nonchalans,
Et de qui l'existence équivoque et flétrie,
D'un inutile poids fatigue leur patrie ;
Je hais autant que vous ces honteux élémens
D'une nature inerte obscurs avortemens ;
Mais si vous entendez par ce mot, l'homme sage,
Citoyen par le cœur plus que par le langage ;
Qui contre l'intrigant défend la vérité,
En dût-il perdre un peu de popularité,
Sert, sachant l'estimer et par fois lui déplaire,
Le peuple pour le peuple et non pour le salaire,
Patriote, et non pas de ceux-là dont la voix
Va crier *Liberté* jusqu'au plus haut des toîts ;
Mais de ceux qui sans bruit, sans parti, sans systêmes,
Prêchent toujours la loi qu'ils respectent eux-mêmes.
Si fuir les factions, c'est être modéré,
De cette injure alors j'ai droit d'être honoré !

PLAUDE (*bas à Nomophage*)

Quel est donc ce monsieur ? un ci-devant sans doute.

NOMOPHAGE.

(*Haut*).
Moi, les gens sans parti sont ceux que je redoute.

FORLIS.

Oh ! c'est par modestie et non de bonne foi
Que ces gens-là, monsieur, vous donnent de l'effroi ;
Et, sans citer des noms que personne n'ignore,
Nous en savons tous deux de plus à craindre encore.

NOMOPHAGE.

Moi, je ne connais point....

FORLIS

Si j'étais indiscret....

NOMOPHAGE.

Sont-ce ces paladins, armés pour un décret ?
Ces héros d'outre-Rhin, ces puissances altières.

FORLIS

Vous les cherchez trop loin par-delà nos frontières.
Non, les miens s'aiment trop pour nous quitter ainsi.
Ces prudens ennemis sont près de nous, ici.
Ce sont tous ces jongleurs, patriotes de places,
D'un faste de civisme entourant leurs grimaces;
Prêcheurs d'égalité, pétris d'ambition :
Ces faux adorateurs, dont la dévotion
N'est qu'un dehors plâtré, n'est qu'une hypocrisie :
Ces bons et francs croyans, dont l'amè apostasie,
Qui pour faire haïr le plus beau don des cieux,
Nous font la liberté sanguinaire comme eux.
Mais non, la liberté chez eux méconnaissable
A fondé dans nos cœurs son trône impérissable.
Que tous ces charlatans, populaires larrons,
Et de patriotisme insolens fanfarons
Purgent de leur aspect cette terre affranchie !
Guerre, guerre éternelle aux faiseurs d'anarchie !
Royalistes tyrans, tyrans républicains
Tombez devant les loix, voila vos souverains !
Honteux d'avoir été, plus honteux encor d'être,
Brigands, l'ombre a passé : songez à disparaître.

NOMOPHAGE (*avec un peu d'embarras.*)

Moi, je ne reconnais personne à ce portrait.

FORLIS

Moi, j'en sais quelques-uns qu'il fait voir trait pour trait.

NOMOPHAGE.

On pourrait en douter.

FORLIS.

Oui, la glace fidelle
Réfléchit des objets aveugles devant elle.

NOMOPHAGE.

Vous citeriez les noms avec quelqu'embarras.

FORLIS.

Ma mémoire long-temps ne les chercherait pas.

NOMOPHAGE.

C'est la preuve à trouver qui serait difficile.

FORLIS

Mille dans leurs écrits, dans leur conduite mille.

NOMÔPHAGE.

Les vrais amis du peuple ainsi sont outragés ;
Mais dans leur conscience ils sont du moins vengés.

FORLIS.

L'honnête homme pour eux montre moins d'indulgence,
Il ne sait pas flatter comme leur conscience.

NOMOPAHGE.

Ce prix, que jusqu'ici leur zèle a retiré,
Prouve que l'intérêt ne l'a point inspiré.

FORLIS.

Quand un motif est pur, c'est une triste voie,
Que d'en parler toujours pour faire qu'on y croie :
La vertu sans effort, se doit persuader,
Et c'est en la cachant qu'on la fait regarder.

SCENE IV.

Les mêmes, DURICRANE.

NOMOPHAGE.

Venez, vous avez part aux traits que Monsieur lance.
Vous êtes pairiote.

DURICRANE (*à voix basse à Nomophage.*)

Ils vont venir.

NOMOPHAGE (*de même.*)

Silence.

PLAUDE.

Laissons cela. Chacun doit voir selon ses yeux.
Vous autres, vous voyez comme des factieux.
On ne fera jamais de vous de bons esclaves.

FORLIS.

Il faut l'être des loix : sans leurs saintes entraves,
La liberté, Monsieur, est le droit du brigand.
Le plus libre est des loix le moins indépendant,
Malheur à tout état où règne l'arbitraire,
Où le texte fléchit devant le commentaire.

Brutus, du sang des siens, l'a jadis attesté
Et Brutus se pouvait connaître en liberté.

PLAUDE.

Brutus ! c'est tout au plus, lui, qui n'osait dans Rome
Sur un simple soupçon faire arrêter un homme !
C'est bien ainsi qu'on fonde un bon gouvernement.
Non, la délation et l'emprisonnement;
Voilà les vrais ressorts ! Il ne faut point de grâce :
De l'apparence même au besoin on se passe.
Moi, monsieur, par exemple, oh ! je l'entends au mieux !
Je n'examine pas si c'est clair ou douteux;
Je vois ou ne vois pas, j'arrête au préalable.
Aussi me direz-vous qu'il échappe un coupable.
Je fournis les cachots.

FORLIS.

C'est un terrible emploi.

PLAUDE.

Il faut être de fer, il faut que ce soit moi
Pour y tenir, monsieur; pas un jour ne s'achève
Qui n'apporte avec lui son traître... C'est sans trève.
Tenez, on en arrète encore un aujourd'hui;
Je viens de donner l'ordre, on doit être chez lui.
Il est riche, il fut noble; après ces deux épreuves....

VERSAC.

J'entends; cela suffit pour se passer de preuves.

PLAUDE.

Ici, j'en ai.

VERSAC.

Vraiment.

PLAUDE.

Un écrit de sa main.

DURICRANE (*à part.*)

Quel contre-temps!

PLAUDE.

J'espère aussi que dès demain
Un bon arrêt....

VERSAC.

Sitôt !

PLAUDE.

Tout retard est funeste.
Il nous faut un exemple. Aussi je vous proteste
Que je vais de tout cœur soigner ce monsieur-là,

Que je vous certifie un bon traître ! Déjà
Le procès est instruit.

NOMOPAAGE (*à part.*)

Oh ! la langue indiscrette!

VERSAC.

Un noble, dites-vous !

PLAUDE.

Oui, son affaire est faite ;
Son nom va circuler bientôt dans tout Paris :
C'est un certain marquis de Forlis.

Madame VERSAC.

De Forlis !

FORLIS.

Y pensez-vous, monsieur ? Quel nom osez-vous dire ?

PLAUDE.

Un marquis de Forlis.

FORLIS.

Etes-vous en délire ?

PLAUDE.

Non, monsieur, c'est son nom, et je le sais fort bien.
Je n'ai pas, ce matin, instrumenté pour rien.

FORLIS.

Oh ! grand Dieu !

PLAUDE.

J'ai tout fait pour qu'on saisît le traître.

FORLIS.

Et l'on va l'arrêter chez lui :

PLAUDE.

Bon, ce doit être
Chose faite à présent.

FORLIS.

Moi, je vous avertis
Qu'on n'aura pas trouvé chez lui monsieur Forlis.

PLAUDE.

Vous le connaissez ?

FORLIS.

Oui!

PLAUDE.

Comment un homme sage
A-t-il quelque commerce avec ce personnage ?

FORLIS.

Monsieur.... Plaude.

PLAUDE.

C'est, entre nous, un scélérat.

FORLIS.

Eh! quoi ?
Savez-vous bien, monsieur, que ce Forlis c'est moi ?

PLAUDE.

Est-il possible ? Vous !... Ah ! ah ! que j'ai de honte !
On vous cherche, monsieur, vous ferez votre compte,
Pardon, ou de rester ou de suivre mes pas.

FORLIS.

Vous pourrez voir, monsieur, que je ne fuirai pas.

PLAUDE.

J'en suis fâché, vraiment : quel dommage !
Un brave homme !
(*Appercevant l'officier et sa suite.*)
Ah, bon ! voici mes gens.

SCENE V.

Les mêmes, UN OFFICIER, SUITE.

PLAUDE (*à l'officier.*)

MESSIEURS, monsieur se nomme
Monsieur Forlis... Je sors. (*Il s'échappe*).

FORLIS.

Oui, messieurs, avancez :
Je suis au fait.

L'OFFICIER.

Voici nos mandats.

FORLIS.

C'est assez :
Quand règne avec les loix la liberté publique,
Ces ordres sont, messieurs, un abus : ma critique
Paraît en ce moment suspecte, je le vois.
Au reste, eût-elle tort, j'obéis à la loi.

VERSAC.

La liberté, messieurs, qui nous est tant promise,
Doit-elle en un moment être ainsi compromise ?
Que la loi sans rigueur veille à sa sûreté :

Double-t-on ses moyens par sa sévérité ?
Souffrez que mon ami, dont vous répond ma tête,
Trouve dans mon hôtel une prison honnête.

FORLIS.

Non, non, plus que la loi n'en accorde ou n'en doit
Forlis ne prétend pas, messieurs, de passe-droit.
Point de rang dans le crime ainsi que dans la peine :
Innocent ou coupable, il suffit, qu'on m'emmène.
Je vous suis.

L'OFFICIER.

Ce mot seul, monsieur, cet air décent,
Montre moins un coupable en vous, qu'un innocent.
De la loi qui commande, exécuteur fidèle,
Je ne puis voir agir, ordonner que par elle.
Mais de la loi, monsieur, trop rigoureux agent,
Dois-je apporter moins qu'elle un esprit indulgent ?
Non, non, je cours pour vous solliciter moi-même,
Vous faire prisonnier de l'ami qui vous aime,
Ou le tenter du moins : déjà, sur votre foi,
Sans cet ordre, monsieur, vous le seriez de moi.
Souffrez que ces messieurs, ainsi que leur escorte,
Attendant mon retour, restent à cette porte.

VERSAC.

Quel noble procédé ! je ne l'attendais pas.

L'OFFICIER.

Vous avez tort, messieurs : nos citoyens soldats
Ont tous le même cœur, ont tous le même zèle ;
Ces cœurs n'admettent point une vertu cruelle :
Et, jamais endurci d'insensibilité,
Le courage est toujours chez eux l'humanité.

FORLIS (*à l'officier qui sort.*)

Monsieur, quoique sur lui l'on décide ou l'on fasse,
Forlis approuve tout, mais ne veut point de grâce.

SCÈNE VI.

Les mêmes, excepté l'Officier et sa suite.

FORLIS.

Madame, pardonnez l'éclat inattendu
D'un coup, dont je me sens plus que vous confondu.
Le temps arrachera le voile a l'imposture.

Madame VERSAC.

Vous ne soupçonnez rien ?

FORLIS.

Non, rien : cette aventure
Est un mystère encor pour moi comme pour vous.
Mais ces messieurs pourraient en savoir plus que nous ;
De monsieur Plaude ils sont les amis, les apôtres :
Nous avons rarement des secrets pour les nôtres.
Ils sont instruits, sans doute ?

NOMOPHAGE.

Oh ! moi, je ne sais rien.

DURICRANE,

J'ignore tout.

FORLIS.

Pour moi, j'ai là quelque soutien,
Qui, sans peine, rendra cette attaque inutile :
Il est dans ce moment plus d'un cœur moins tranquille !
Cachant mal de leurs fronts l'indiscret mouvement,
Mes ennemis déjà triomphent hautement.
De ce succès d'un jour, qu'ils goûtent bien les charmes !
Ils pourront dès demain l'expier de leurs larmes.

NOMOPHAGE.

J'agirais comme vous, sans nul ménagement ;
Mais je vous plains, monsieur, et bien sincèrement :
La réputation sur un soupçon ternie,
Ne peut souvent laver...

FORLIS.

Ah ! laissons l'ironie.
Ma réputation n'est pas faible à ce point,
Qu'un soupçon la renverse à n'en relever point.

D'une pitié menteuse, épargnez-moi l'injure :
Le travail de vos yeux et de votre figure,
Ne me séduira pas : agissez hautement,
Et s'il se peut, monsieur, nuisez moi franchement.
Je vous estime peu, je dois en faire gloire.
Ce grand zèle, entre nous, pourrait me faire croire
Que le trait part de vous.

NOMOPHAGE.

Vous penseriez...

FORLIS.

Pour peu
Que vous nïez encor, c'est m'en faire l'aveu.

NOMOPHAGE.

Monsieur.....

(*Un domestique paraît avec une serviette*).

FORLIS.

On a servi..... mais oublions à table
Un sujet qui pour moi n'a rien de redoutable.
Ce mystère d'horreur où je suis compromis,
Ne peut être effrayant que pour mes ennemis.

(*Forlis présente la main à madame Versac ; tout le monde sort*).

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FILTO, NOMOPHAGE.

FILTO.

MONSIEUR, encore un coup, vous me l'accorderez.

NOMOPHAGE.

Non, cela ne se peut.

FILTO.

Nous verrons.

NOMOPHAGE.

Vous verrez.

FILTO.

Je ne vous quitte pas qu'avant je ne l'obtienne.

NOMOPHAGE.

Veux-tu suivre ma marche ? Il faut changer la tienne,
Mon cher Filto.

FILTO.

Forlis n'est point coupable.

NOMOPHAGE.

Oh ! non.

FILTO.

Sa fermeté, Monsieur, son sang-froid m'en répond.

NOMOPHAGE.

La peste ! quel esprit profond ! comme il discerne !
Si ce n'était ici qu'un chef bien subalterne,
Un mince conjuré, bon ! par exemple... toi !
Nous eussions dans ses yeux lu des signes d'effroi.
Mais Forlis !

FILTO.

Il n'est pas coupable, je le gage !

NOMOPHAGE.

Et la liste ?

FILTO.

La liste ! eh bien ! cet assemblage
De noms tous inconnus peut bien être innocent ?

NOMOPHAGE.

Innocent !... Soudoyer un parti mécontent
Tu Dieu ! quelle innocence !... ensuite, le mystère ?

FILTO.

Qu'il soit coupable ou non, avez-vous dû vous faire
Le vil ordonnateur des ressorts qu'aujourd'hui
Duricrâne sous vous fait mouvoir contre lui.

NOMOPHAGE.

Des éclats contre moi, contre le journaliste,
Vous vous êtes par fois montré moins formaliste.

FILTO.

Epargnez-moi ma honte.

NOMOPHAGE.

A vous parler sans fard,
Vous vous convertissez, mon cher, un peu trop tard.
Sachez, l'expérience au moins le persuade,
Que jamais vers le bien l'homme ne retrograde;
Sachez qu'un scélérat, moins grand, mais prononcé,
Vaut mieux que l'être nul dans son néant fixé,
Honnête sans vertu, criminel sans courage;
Et qu'il faut être enfin Forlis ou Nomophage.

FILTO.

Continuez, Monsieur.

NOMOPHAGE.

Prenez votre parti.
D'honneur vous aurez beau jouer le converti;
Dans un cœur corrompu ces revoltes sont vaines.
Un feu contagieux circule dans vos veines.
La fièvre des honneurs, des rangs et des succès,
Ravage votre sang brûlé de ses accès.

FILTO.

Reprenez ces honneurs qu'avec vous je partage:
J'achète trop, Monsieur, leur funeste avantage..

NOMOPHAGE.

Vous serez sans ressource.

FILTO.

Oui.

NOMOPHAGE.

Car vous n'existez

FILTO.

Que par le crime, hélas!

NOMOPHAGE.

Et si vous me quittez,
Que vous reste-t-il?

FILTO.

Rien, pas même l'innocence.

NOMOPHAGE.

J'ai voulu faire en vain de vous une puissance,
Ce beau gouvernement du Maine est bien tentant!
Mais le bien met obstacle au zèle repentant.
N'y pensons plus.... voyez, avant que rien n'éclate.
Monsieur l'homme de bien encor de fraîche date,
La vertu vaut son prix, mais vous la payez chèr!
Tenez, j'ai malgré vous pitié de vous, mon cher.
Vous savez, du néant qui toujours vous réclame,
J'ai retiré vos pas, sans retirer votre ame.
Vous êtes mon ouvrage, et sans vous irriter,
Je ne rappelle pas cela pour me vanter.
Qu'est-ce que ton remords, Filto? faiblesse pure!
Et je veux t'en convaincre; écoute la nature,
Qui, sur ce pauvre globe, où le sage et le fou
Passent comme l'éclair, et vont je ne sais où,
A des germes confus jetté la masse entière,
Laisse en ses élémens se heurter la matière;
Les atomes divers au hasard s'accrocher,
Et selon leurs penchans se fuir ou se chercher.
Que des germes, épars dans leur cours nécessaire,
D'embrions monstrueux viennent peupler la terre,
Ou bien se composant d'élémens épurés,
Organisent ces corps par nous tant admirés,
Les formes ne sont rien, le grand but c'est la vie.
Pourvu qu'au mouvement la matière asservie
Dans son cours productif roule éternellement,
Elle vit, elle enfante; il n'importe comment.
Que les trônes croulant dans l'océan des âges,
S'abîment, illustrés par de brillans naufrages,
Que l'eau, cédant au feu, s'élance des canaux,
Que les feux à leur tour soient chassés par les eaux.

Dans ces traits variés j'admire la nature.
L'édifice est entier sous une autre structure,
Rien ne se perd, s'éteint, tout change seulement.
L'on existait ainsi, l'on existe autrement.
Le soleil luit toujours, sa chaleur épandue
D'esprits vivifians embrâse l'étendue,
Et ce globe tournant, vers son pole applati,
Décrit, sans se lasser, son orbe assujetti.

FILTO.

Bon : généralisez dans vos affreux systêmes :
La cause et les effets, les biens, les maux extrêmes;
L'homme occupé du tout, des détails écarté,
Se dispense aisément de sensibilité.
Séchez bien votre cœur.

NOMOPHAGE.

J'en voulais donc conclure
Que dix siècles et plus, cette bonne nature
A vu sans s'émouvoir, cent brigands couronnés
Mener comme un troupeau, les peuples enchaînés,
Et que tu nous verras à notre tour nous-mêmes
Nous parer de leur scèptre et de leurs diadêmes,
Poursuivre qui nous hait, perdre nos ennemis,
Sans que l'ordre du monde en rien soit compromis.

FILTO.

Ainsi point de vertus, voilà la conséquence.
Qui veut les pratiquer admet leur existence.
L'homme de bien jamais ne descend dans son cœur
Sans courber tout son être aux pieds de son auteur,
Ne parcourt depuis lui la chaîne universelle
Que pour admirer mieux la sagesse éternelle,
L'immuable harmonie et l'ordre et l'équité,
Qui de ces grands ressorts règle l'immensité,
Et des perfections de cet ordre suprême
En conclut le devoir d'être parfait lui-même.
Mais l'homme vicieux, au bien indifférent,
Par-tout comme dans lui voit le vice inhérent,
Ou plutôt ses discours, dont il sent l'imposture,
Pour tromper son remords, blasphêment la nature.

NOMOPHAGE (*gaiement.*)

Adieu, mon cher Filto.

FILTO.

Malheureux, arrêtez,
Voyez sur quels écueils vous vous précipitez.
Quel combat imprudent ! d'un côté l'assurance
Qu'au front de l'homme droit imprime l'innocence,
De l'autre ; l'embarras de la duplicité ;
L'astuce enfin en prise avec la loyauté.
Vous êtes perdu !

NOMOPHAGE.

Soit ! mais pour qu'un mot décide,
Un homme tel que moi vit et meurt intrépide,
Tente tout, risque tout, n'apprend point à trembler,
Ne craint rien en un mot... que de vous ressembler.
Adieu, Filto.

SCENE II.

FILTO, (*seul.*)

Quel homme ! un si grand caractère !
Tant de corruption ! ô nature !... que faire ?
Sauver Forlis ? comment ? puis-je, vil délateur,
Tout scélérat qu'il est, trahir mon bienfaiteur ?
A mes yeux éblouis d'une coupable ivresse,
La trahison toujours parut une bassesse,
Elle doit l'être encore ; et le joug des bienfaits
Est un lien sacré même au sein des forfaits.
Forlis vient !... je ne puis soutenir son approche :
Sa présence à mon cœur fait un secret reproche !
Chez madame Versac entrons pour l'éviter.

SCENE III.

FORLIS, VERSAC.

VERSAC.

Un moment avec moi daignez vous arrêter :

Lorsqu'un soin domestique occupe encor ma femme,
Je veux vous parler seul : il faut m'ouvrir votre ame.
Contez-moi tout, Forlis.

FORLIS.

Comment donc ? vous donnez
Dans ces bruits de complots ? contes imaginés !

VERSAC.

Ah ! niez, c'est fort bien ; quoique je sois crédule,
Je ne le serai point jusqu'à ce ridicule.
D'accepter pour comptant vos refus de parler.
Allons, mon cher Forlis, pourquoi dissimuler
Avec moi, votre ami ? tenez, un gentilhomme
Est toujours gentilhomme au fond du cœur ; et comme
Je l'ai dit mille fois, l'habitude chez nous
Bien plus que la nature est tyran de nos goûts,
Et ces nobles sournois courtisans émérites
Courbant sous vos tribuns leurs faces hypocrites,
Du patriote vrai n'ont rien que les habits :
Ce sont loups déguisés sous la peau des brebis :
Ces éloges pompeux dont vous fêtiez sans cesse
La révolution n'étaient qu'une finesse.
A présent que j'y songe, oui, depuis quelque temps
Vous couvez-là, monsieur, des secrets importans.
Je m'y connais.

FORLIS.

Beaucoup.

VERSAC.

Moi m'avoir fait sa dupe

FORLIS.

C'est étonnant !

VERSAC.

pour vous cette affaire m'occupe
Mais sans m'inquiéter : vos ennemis jaloux
Ne seront pas de taille à lutter contre vous.
Laissez-moi, mon ami, me réjouir d'avance.
Ainsi donc un seul homme, un Forlis à la France...

FORLIS.

Oubliez-vous, Versac, que vous parlez à moi ?
Que sans notre amitié....

VERSAC.

Mon ami, je vous croi.
Ne vous fâchez pas.

FORLIS.

Soit; mais c'est me fair. injure.

VERSAC.

Quel est donc cet écrit dont....

FORLIS.

Invention pure.

SCENE V.

Les mêmes, un DOMESTIQUE (*accourant d'un air effrayé.*)

LE DOMESTIQUE.

(*A Forlis.*)

MONSIEUR! monsieur !

FORLIS.

Eh quoi ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur votre Intendant,
Le front pâle, les yeux égarés, à l'instant
Pour vous parler accourt plein de frayeurs mortelles.

FORLIS.

Que s'est-il donc passé?

VERSAC.

Quelques horreurs nouvelles
En doutez?.... qu'il entre.

SCENE VI.

Les mêmes, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

AH! grand dieu!

FORLIS.

Quel effroi!

L'INTENDANT.

Pardon, je n'en puis plus ?

FORLIS.

Remettez-vous.

L'INTENDANT.

Je croi
Que tous ces furieux me poursuivent encore !

FORLIS.

Des furieux ! parlez, qui sont-ils?

L'INTENDANT.

Je l'ignore.
Oui, des brigands cruels échappés de l'enfer,
Étincelans de feux, tout hérissés de fer,
Portant un front plus propre à semer les alarmes,
Plus meurtrier encor que leurs feux, que leurs armes.
Des monstres étrangers ; (car quel Français jamais
Fut né pour ressembler aux tigres des forêts.)
Par d'autres monstres qu'eux envoyés pour détruire,
Sont chez vous à cette heure où j'accours vous instruire.
Le feu dévore tout : les combles embrâsés
Croulent de toute part sur les plafonds brisés.
J'ai voulu les fléchir : sanglots, larmes, prières,
Rien, rien n'attendrirait ces armes meurtrières!
Dans des torrens de feu vos murs sont renversés :
Meubles, glaces, tableaux brûlés ou fracassés.
Tout périt consumé par une flamme rapide,
Ou sert de récompense au brigandage avide.

VERSAC.

Les scélérats !

L'INTENDANT.

——— Monsieur, ils n'ont rien respecté ;
Mais à travers les feux pleuvans de tout côté,
Bravant la mort, bravant le glaive et l'incendie,
Sur les ais embrâsés, d'une marche hardie,
J'ai couru, j'ai volé vers le détour secret
Qui mène en son issue à votre cabinet :
Les brigands et la flamme en respectaient la porte.
Avec l'aide d'un fer que d'un bras sûr je porte,
J'ai frayé mon passage, et bientôt ces deux mains,
Tentant pour vous servir d'honorables larcins,

Sans que mon œil en fût le complice inutile ;
De vos secrets, monsieur, ont violé l'asyle.
Je repars aussi-tôt de vos papiers saisi :
Je les volai pour vous, je les rends ; les voici.
(*Il les lui remet.*)

FORLIS.

Quelle perte de biens que ce trait ne compense !
Je ne vous parle point, Bénard, de récompense ;
La plus digne de vous, le prix le plus flatteur
N'est pas dans mes trésors, il est dans votre cœur.
Bénard, aucun des miens, défendant mon asyle,
N'est-il blessé du moins ?

L'INTENDANT

Aucun.

FORLIS.

Je suis tranquille.
(*Forlis fait un signe à l'intendant qui se retire.*)

VERSAC (*après un moment de silence*).

Vous rêvez ? Votre esprit d'un jour nouveau frappé
De ses illusions sans doute est détrompé ? . . ,
Le voilà donc, monsieur, ce magnifique ouvrage !
Voilà ces belles loix ! ces droits du premier âge,
Du bonheur des états éternels fondemens !
Qu'ont-ils produit ? Le meurtre et les embrâsemens ! . .
Vous vous taisez ?

FORLIS.

Forlis ne sait point se dédire.
Monsieur, retenez bien ce qu'il faut vous redire :
Les hommes dans leur tête ont de quoi tout gâter ;
Mais le bien sera bien quoiqu'ils puissent tenter.
Du coup qui m'atteint seul ma raison se console :
Dans l'intérêt commun mon intérêt s'immole.
Irais-je confondant et le bien et l'excès,
Quand c'est l'excès qui blesse au bien faire un procès ?
Ou blâmer, comme vous embrassant les extrêmes,
Des loix que j'approuvai, qui sont toujours les mêmes ?
Non : dussent des brigands les glaives et les feux
Menacer mes foyers et moi-même avec eux ;
Non, jamais les brigands, et le glaive et la flâme

Ne me feront tomber dans l'oubli de mon ame.
Je vivrai, je mourrai le même, exempt d'effroi,
Fidèle à ma raison, toujours un, toujours moi.

VERSAC.

Non je ne croyais pas qu'un homme droit et sage,
Osât défier ainsi le brigandage ! . . . .
Allons, il faut mourir, il faut abandonner
Un monde où la raison ne peut plus gouverner,
Où, poussé dans ces flots d'erreur universelle,
L'honnête homme égaré fait naufrage avec elle. . . .
Non, j'enrage, et m'en veux d'être encor votre ami !
Mais, quelle est donc la base où repose affermi
Votre gouvernement ? Où régnant par lui-même,
Votre cher souverain, ce monarque suprême,
Le peuple vers l'excès par sa fougue emporté,
Fonde sur des débris sa souveraineté ?

FORLIS.

Le peuple ! allons, le peuple ! Ils n'ont que ce langage !
Tout le mal vient de lui ; tout crime est son ouvrage !
Eh ! mais, quand un beau trait vient l'immortaliser,
Que ne courez-vous donc aussi l'en accuser ?
Non, non, le peuple est juste, et c'est votre supplice !
Qui punit les brigands ne s'en rend pas complice.
Ce peuple, je dis plus, des fautes qu'il consent ;
Des excès qu'il commet est encore innocent.
Il faut tromper son bras avant qu'il serve au crime ;
Revenu de l'erreur, il pleure sa victime.

VERSAC.

Il est bien temps ma foi !

FORLIS.

Comme vous, mon ami,
J'aime et je veux des loix ; j'ai plus que vous gémi
D'en voir tous les liens chaque jour se détendre :
Mais est-ce donc aux loix enfin qu'il faut s'en prendre ?
L'insuffisance ici n'est que dans leurs soutiens :
Accusez les agens et non pas les moyens.

VERSAC.

Moi, je m'en prends à tout, aux hommes, à la chose,
Quand tout va mal. . . Pardon je m'emporte sans cause ;
Car après tout, le feu respecte encore mon bien,
C'est le vôtre qui brûle, et vous le trouvez bien.

FORLIS.

Vous n'avez pas en vous ce qu'il faut pour m'entendre.
Ainsi, laissons cela.

VERSAC.

Soit ; daignez donc m'apprendre,
Ce qu'en un tel malheur vous comptez faire ?

FORLIS.

Rien.
Attendre en paix chez vous Versac ; sous son lien
Un décret, vous savez, m'y tient captif.

VERSAC.

Sans doute ;
Mais il est d'autres coups que l'amitié redoute.
Ne pourrais-je, Forlis, connaître quels papiers
Bénard vous a sauvés des flammes ?

FORLIS.

Volontiers.
(*Il les examine*).
Je n'ai point regardé... Voyons.... ô le brave homme !
Voici de bons effets d'une assez forte somme.

VERSAC.

C'est un vol, entre nous ; que vos soins obligeans
Devraient restituer à ces honnêtes gens.

FORLIS.

Mais ceci vaut bien mieux !

VERSAC.

Vos titres de noblesse ?

FORLIS.

Eh ! non. C'est un écrit qu'il faut que je vous laisse ;
Car bien que ces papiers soient au fond innocens,
On pourrait avec art donnant l'entorse au sens,
Les tourner contre moi : je puis vous les remettre.
Bien sûr qu'ils ne pourront en rien vous compromettre.

VERSAC.

Donnez, je ne crains rien.

FORLIS.

Attendez, ce matin.
Bénard m'en a remis encore un au jardin,
Je l'ai, je m'en souviens, fermé dans mes tablettes,
Je vais vous livrer tout.

VERSAC.

J'ai deux ou trois cachettes
D'où le diable viendra, s'il peut, les enlever ! . .

FORLIS (*cherchant.*)

Oh ! Oh !

VERSAC.

Dépêchez donc, qu'avez-vous à rêver ?

FORLIS.

Je ne les trouve point.

VERSAC.

Bon ! autre allarme encore !
Cherchez donc bien.

FORLIS.

J'ai beau les retourner ; j'ignore
Ce que j'en ai pu faire.

VERSAC.

Ah ! Dieu !

FORLIS.

Point de souci.... ;
Un moment.... ce matin..... ah ! tout m'est éclairci !
Bénard me l'a remis au jardin où je tremble
De l'avoir oublié !

VERSAC.

Venez, courons ensemble :
En cherchant....

FORLIS.

Inutile : il est bien temps, ma foi !
J'ai vu le journaliste y roder après moi.

VERSAC.

Ah ! vous êtes perdu !

FORLIS.

Non, point d'inquiétude :
Mais me voilà guéri de mon incertitude.
Tout est clair à présent, je sais tout, je vois tout ;
Et ce sont vos messieurs qui m'ont porté ce coup.

VERSAC.

Mais enfin, cet écrit cache-t-il un mystère
Qui...

FORLIS.

Je puis à présent cesser de vous le taire,.

vous

Vous saurez... avant tout, l'autre m'étant ravi,
Je dois tenir sur moi ce papier.

VERSAC.

Le voici.

FORLIS.

Sachez...

SCENE VII.

Les mêmes, Madame VERSAC, FILTO.

Madame VERSAC.

Nous accourons, je suis toute saisie!

VERSAC.

Comment?

Madame VERSAC.

Qu'allons-nous faire?

VERSAC.

Expliquez, je vous prie,
Ce grand effroi!

Madame VERSAC.

Monsieur; qu'allons-nous devenir?

VERSAC.

Allons, des cris encore à n'en jamais finir!

FILTO (*à Versac.*)

Monsieur, un de vos gens accourt rempli d'allarmes,
Il a dans son chemin vu des hommes en armes.
Marcher vers votre hôtel: ces flots de furieux
Se grossissent encore en roulant vers ces lieux.
(*à Forlis*)
Fuyez, monsieur.

Madame VERSAC.

Je tremble, ah! Dieu!

FORLIS.

Calmez votre ame;
C'est moi, ce n'est que moi qu'on cherche ici, madame!
Pour vous moins exposer je cours au-devant d'eux.

VERSAC.

Non, restez : un décret nous enchaîne tous deux.
J'ai répondu de vous, je tiendrai ma parole :
Forlis, de l'amitié commence ici le rôle.
L'esprit nous divisa, le cœur nous met d'accord
Versac va partager ou changer votre sort ;
J'aurais trop à rougir si d'une ame commune.
J'abandonnais l'ami que trahit la fortune !
Restez, ces murs et moi pourrons vous protéger.

FORLIS.

Du peuple qui m'appelle ai-je à craindre un danger ?
Je puis d'un cœur tranquille affronter sa présence.
La crainte est pour le crime et non pour l'innocence

VERSAC.

Du moins en quelqu'endroit que vous tourniez vos pas,
Vous savez qu'un ami ne vous quittera pas.

Madame VERSAC.

J'oubliais, on a vu ces hommes plein de rage
Courir vers la maison de monsieur Nomophage,
Lui cet ami du peuple ? hautement l'accuser,
D'être ami de Forlis qu'il venait d'excuser,
Et la flamme à la main, vouloir dans leur vengeance
De cette liaison punir sur lui l'offense.

FORLIS.

Mon ami ! ce trait là sans doute est le dernier !
C'était le seul affront qui pût m'humilier !
Eh quoi ! cet homme vil qu'ici je ne supporte
Qu'avec ces mouvemens de haine franche et forte
Que jamais l'homme droit ne saurait déguiser
Au faussaire intrigant qui ne peut l'abuser !
Lui mon ami ! grand Dieu !

SCENE VIII.

Les mêmes, NOMOPHAGE.

FILTO, (*à part l'appercevant.*)

Que vois-je ? Nomophage !

VERSAC.

Quoi cet homme à cette heure !

FORLIS.

Est-ce un nouvel outrage ?

FILTO (*à part.*)

Que veut-il ?

NOMOPHAGE.

Mon abord vous surprend, je le voi ?

FORLIS.

Que voulez-vous, monsieur ?

NOMOPHAGE.

Vous sauver.

FORLIS.

Qui ? vous !... moi !

NOMOPHAGE.

Moi même, et ce n'est plus qu'à force de services,
Que je veux désormais punir vos injustices.

FORLIS.

Reprenez vos secours, monsieur, tout à l'horreur,
J'ai brigué votre haine et non votre faveur.

NOMOPHAGE.

Ecoutez-moi par grâce, après vous serez maître
D'accepter ce service ou de le méconnaître
Ecoutez.

VERSAC.

Ecoutons, Forlis.

NOMOPHAGE.

On vous poursuit.
Le peuple, je l'ignore équitable ou séduit...

FORLIS.

Séduit : oui, c'est le mot.

NOMOPHAGE.

Demande votre tête.
Je n'ai pû qu'un moment conjurer la tempête,
Le croiriez-vous, moi-même en butte à sa fureur,
J'ai failli payer cher une honorable erreur.
De quelques mots sur vous où parlait mon estime
De notre connoissance on m'osa faire un crime,
Ce peuple à des soupçons se laissant emporter,
M'accusa d'un honneur que je veux mériter,
Nous crut liés ensemble, et la même justice
Qui me fit votre ami, me fit votre complice.
Fier d'un titre aussi doux, j'eusse aimé son danger!...

FORLIS.

Soit.

NOMOPHAOE;

L'orage sur moi n'était que passager.
Mon entier dévoûment au parti populaire,
Ma vie a de ce peuple écliaré la colère.
J'eusse voulu de même en l'enchaînant sur vous.

FORLIS.

Au fait.

NOMOPHAGE.

Pour un moment j'ai suspendu les coups;
Vous êtes accusé : la loi votre refuge,
Entre le peuple et vous doit être le seul juge.
De mes retardemens le peuple, bien-tôt las,
Va fondre dans ces lieux; monsieur, ne tardons pas:
Fuir, vous cacher ici, double espoir inutile,
Et qui de vos amis expsoerait l'asile!

FORLIS.

Ces moyens seraient vils; je n'en sais prendre aucun;
Mvis ou tend ce discours?

NOMOPHAGE.

Monsieur, Il n'en est qu'un,
Et le seul où je puis fonder quelqu'espérance.

(BÉNARD *accourant du fond du théâtre.*)

Hâtez-vous, le temps presse, et le peuple s'avance:
J'entens d'éjà les cris.

NOMOPHAGE

Oublions nos débats:
Oubliez un moment que vous ne m'aimez pas.

De ce public amour que la faveur me donne
Entourons bien vos jours, couvrons votre personne.
Je vous suis : ma présence est votre bouclier :
Nous montrer tous les deux, c'est vous justifier !
Tout ce peuple envers moi plein de reconnaissance,
Dans notre liaison va voir votre innocence.
Sans regarder la main, acceptez le secours.
Faites - vous mon ami pour conserver vos jours.
Je bornerai, monsieur, la grâce que j'envie
A ce qu'il faut de temps pour sauver votre vie.

FILTO (*à part.*)

Quel changement ! ô ciel ; Est-ce une illusion !
Ou d'un génie affreux l'horrrible invention ?

VERSAC (*à Nomophage.*)

Monsieur, votre démarche est généreuse et belle !
(*à Forlis.*)
Allons, suivons monsieur, ne soyez point rebelle,

FORLIS.

: . . Je refuse monsieur.

VERSAC.

Forlis, vous résistez ?

NOMOPHAGE.

Mais vous êtes perdu, monsieur, si. . . .

FORLIS.

Permettez :
Ce pouvoir sur le peuple, et qui n'est qu'une injure
Faite à sa dignité, si sa source était pure,
Je l'eusse reconnu, je l'eusse révéré ;
Acceptant vos secours, je m'en fusse honoré.
» Tout un peuple envers vous plein de reconnaissance,
» Dans notre liaison verra mon innocence ?
» Votre présence enfin sera mon bouclier,
» Et nous montrer unis, c'est me justifier ? »
A merveille, monsieur ! pour qu'on vous puisse croire,
Il faut une autre fois montrer plus de mémoire,
Vous avez oublié, bien mal adroitement,
Ce grand courroux du peuple et son ressentiment,
Quand trompé, dites-vous, sur notre intelligence,
Il courait chez vous -même en demander vengeance ;
Pour l'honneur de mon être et de l'humanité,
Je couvre vos secrets de leur obscurité

Tout pouvoir m'est suspect, s'il n'est pas légitime.
On m'appelle, et je cours présenter la victime.
Restez.

NOMOPHAGE.

Monsieur.....

FORLIS (*avec force.*)

Restez. . . . vous tous, veillez sur lui.
Sauvez-moi, cher Versac, l'affront d'un tel appui.

NOMOPHAGE.

Non, je veux vous prouver. . . .

FOLLIS (*avce plus de foree.*)

Restez, je vous l'ordonne.

NOMOPHAGE.

Monsieur. . . .

FORLIS.

Restez, vous dis-je, ou bien je vous soupçonne.

VERSAC.

Je vous suivrai donc seul.

FORLIS (*appellant.*)

Picard, Dumont; Lafleur,
Venez tous, accourez. (*les trois laquais paraissent.*)

VERSAC.

Pourquoi cette clameur ?

FORLII (*aux laquais.*)

J'éprouvai votre zèle et veux le reconnîatre.

(*Il leur distribue sa bourse.*)

Tenez, mes bons amis. . . . Vous aimez votre maître.
Gardez qu'il sorte. . . Adieu.

(*Il s'échappe.*)

SCENE IX.

Les mêmes, excepté FORLIS.

VERSAC (*le rappellant.*)

FORLIS ! . . . . cris superflus !
Forlis ! ah ! c'en est fait ! Nous ne le verrons plus !
il se retire par le côté opposé)

Madame Versac.

(*A Nomophage.*)

Que va-t-il devenir ! ..... monsieur, je ne puis croire
Ce qu'il pense de vous.... l'ame est-elle assez noire
Pour. . .

Nomophage.

Le malheur sans doute à ses yeux reproduit
Ces rêves d'un complot qui toujours le poursuit.

Madame Versac.

Le malheur rend injuste ! oui .... venez.... Ah! je tremble :
Du cabinet voisin, suivons des yeux ensemble
Les mouvemens du peuple et cet infortuné
Dont pour toute autre fin le grand cœur était né ! .

(*à Filtô*).

Vous, monsieur, au-dehors informez-vous, de grâce
Je brûle de savoir, et crains ce qui s'y passe.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Nomophage *seul.*

Voyez-moi ce Filtô ! toute une heure mortelle
Sans rentrer ! que fait-il ? Quoi ! pas une nouvelle !
Trois laquais sont partis, rien n'arrive.... ô tourment ! ...
Ce Forlis a pensé m'imposer un moment !
C'est la première fois depuis que je conspire,
Qu'un homme a sur mes sens su prendre cet empire.
Filto l'a bien jugé ! Quel est donc ce Forlis
Qui sait trouver mon ame à travers ses replis ?....
J'ai cru qu'il me suivrait : c'était le coup de maître ! ....

(*Il regarde*).

Personne.... Ce Filto ne serait-il qu'un traître ?

Non : d'ailleurs que sait-il ? presque rien , dieu merci !
(*Il écoute*)
On se querelle encor ! . . . J'ai brouillé tout ici ! . .
Ensorcelé Filto , reviendras-tu ? . . . Personne.
Que faire ? m'échapper ? dejà l'on me soupçonne :
Fuir , c'est tout confirmer , c'est me perdre ! . . . ô Forlis !
Moi , j'ai voulu vous prendre , et vous , vous m'avez pris !
Tenons ferme au surplus, le dénouement approche ;
Qu'ai-je à craindre ? sous moi, j'ai des gens sans reproche,
Sûrs ; nul écrit qui prouve. . . Ah ! voici nos époux.

SCENE II.

M. et madame de VERSAC, NOMOPHAGE.

VERSAC.

Madame , pardonnez mon injuste courroux.
Plaignez , plaignez les maux où mon ame est en proie.
Au jour de la douleur comme au jour de la joie,
Quand l'amitié gémit, de soi-même vainqueur ,
Garde-t-on l'équilibre et de l'ame et du cœur ?
Je vais, je cours par-tout ainsi qu'une ombre errante ;
J'appele envain Forlis d'une voix gémissante !
Tout se tait sur son sort, et ce silence affreux
Redouble la terreur de ce jour douloureux !
Ah ! dieu ! dieu ! que je crains ! voyons , sonnez encore :
Quels secrets m'apprendra ce temps que je dévore ?

Madame VERSAC (*au laquais qu'elle a sonné.*)
Aucun n'est revenu ;

LE DOMESTIQUE,
Non , aucun jusqu'ici.

Madame VERSAC,
Le quartier ?

LE DOMESTIQUE.
Est tranquille à présent , dieu merci.
(*Le domestique sort*).

VERSAC.
C'est bon....tranquille ! et moi , quand pourrai-je enfin l'être !

Le quartier est tranquille ! ah ! ce calme peut-être
D'un orage nouveau n'est qu'un avant - coureur.

Madame VERSAC.

Ecoutons ?

VERSAC.

On accourt ! ... ô moment de terreur.

SCENE III.

Les mêmes, FILTO, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE (*accourant avec des cris de joie.*)

SAUVÉ ! Sauvé !

VERSAC.

Qui donc ?

FILTO.

Forlis.

VERSAC.

Forlis !

FILTO.

lui-même.

Madame VERSAC.

O bonheur !

NOMOPHAGE (*à part.*)

O revers !

VERSAC.

O justice suprême !
Vous l'avez défendu ! ... dieu ! laissez-moi courir
L'embrasser le premier, et de joie en mourir !

FILTO.

L'embrasser le premier ! ah ! le peuple a d'avance
Par mille embrassemens payé son innocence !

VERSAC.

Le peuple ! ô ciel ! Forlis ?

FILTO.

il en est adoré !
L'innocent pour ce peuple est un objet sacré !

VERSAC.

Je veux voir....

FILTO.

Oh ! monsieur, laissez-le sans contrainte
S'entourer de ce peuple et de sa douce étreinte
Respectez ces transports d'ivresse et de faveur ;
Ce moment appartient au peuple son sauveur
Qui de joie en ses bras donne et reçoit des larmes.
C'est l'heure où de la gloire il goûte tous les charmes
Plus douce encor pour vous par ce nouveau succès,
L'heure de l'amitié va la suivre de près.

VERSAC.

Quel prodige inouï l'a sauvé de la rage....

FILTO.

Un prodige chez lui de grandeur, de courage ;
Chez le peuple un prodige à jamais répété
De justice, d'égards, de sensibilité !
Tout ce qu'on vit jamais de noble et d'équitable,
Tout ce qui fût jamais et grand et respectable,
A paru dans une heure entre le peuple et lui !
Ils ont lutté tous deux de vertus aujourd'hui.
L'un était digne enfin d'être sauvé par l'autre !

NOMOPHAGE (*à part*).

Le peuple est son sauveur !... Eh ! quel sera le nôtre ?

FILTO.

Je courais sur votre ordre ; à peine descendu
Je trouve en bas Forlis par le peuple attendu,
Recueillant ses moyens et son ame en silence.
Un bruit s'élève alors : soudain Forlis s'élance
Seul, quand de nouveaux cris par mille voix poussés,
Font retentir ces mots mille fois prononcés :
» C'est lui ! c'est lui!» C'est moi, moi! vous m'allez entendre,
» Citoyens, on m'accuse, et vous m'allez défendre.
» Je viens vous dénoncer le plus affreux complot !
» Citoyens, écoutez ». Tout se tait à ce mot.
Il reprend : » peuple juste et d'un crime incapable,
» L'innocent sous vos yeux, s'avance, ou le coupable:
» Voyez de l'innocent sous vos coups étendu
» Sur vous, sur vos enfans tout le sang répandu !
» Tremblez en frappant l'autre ; assassins, sacrilèges,
» Vous violez les loix dans leurs saints privilèges !
» Nul des deux n'est à vous : sur eux quels sont vos droits?
» L'un et l'autre à cette heure appartiennent aux loix ».

Il dit : on le regarde, on balance, on s'étonne,
Un groupe d'assassins fond vers lui, l'environne,
Les poignards sont levés, les coups prêts de tomber,
Votre ami. . . .

VERSAC.

Juste ciel ! Forlis va succomber

FILTO.

Non, il en saisit deux, et terrible il s'écrie :
» J'arrête au nom des loix, au nom de la patrie
» Ces traîtres dont l'aspect déshonore à-la-fois».
Des assassins troublés tout le reste frissonne,
Se cache dans la foule, et fuit ce dieu qui tonne.
Déja six scélérats par le peuple enchaînés
Dans la nuit des cachots vont être encor traînés :
Forlis au tribunal veut qu'on les lui confronte ;
Il marche, il entre. » au peuple, à vous Forlis doit compte,
» Magistrats, Je vous somme en vertu de la loi,
» De lire hautement vos charges contre moi.
» Peuple, en vous l'innocent a trouvé son refuge,
» L'accusé reparaît : redevez son juge ».
Un acte pour réponse à sa vue est produit :
» Oui, je le reconnais, dit-il, lisez : » on lit.
Une liste de noms que cet acte rassemble,
Laisse voir un complot et les preuves ensemble ;
Et montre à tous les yeux que de ses revenus
Forlis paie en secret cent cinquante inconnus.
Qui sont-ils ? pour quel but ? et pourquoi le mystère ? ...
Forlis toujours fidèle à son grand caractère
Offre des mêmes noms un écrit revêtu
Qui le lavant du crime, atteste sa vertu.
On va lire. . . un cri part. » Laissez laissez ces preuves :
» Voici d'autres garans, voici d'autres épreuves :
» Traîtres qui l'accusez, nous voici ! » c'etaient ceux
Dont les noms sont inscrits dans ces actes douteux,
Et qui ravis au crime ainsi qu'à la misère,
Venaient tous proclamer et défendre leur père.
» Oui, Français, criaient-ils, vous lui devez nos bras.
» Nous n'étions plus sans lui que des enfans ingrats
» Qui le fer à la main menaçant vos murailles,
» Accouraient de la France entr'ouvrir les entrailles.
» Des devoirs, des vertus par son généreux soin

» Il nous fit une tâche, et bientôt un besoin.
» Pour conserver nos cœurs, nos bras à la patrie,
» Ses trésors vertueux payaient notre industrie.
» Oseriez-vous punir ce saint emploi des biens
» Qui de vos ennemis vous fait des citoyens »?...
Le peintre, l'orateur n'ont qu'un art infidèle
Pour rendre ce tableau d'ivresse universelle.
C'est d'abord un muet et long étonnement :
Puis des cris d'allégresse, et d'attendrissement.
Ses ennemis sont morts ; son jour enfin commence.
Et l'accusé plus grand qu'entoure un peuple immense
De respect, et de joie, et d'amour enivré,
Paraît être un vainqueur du triomphe honoré !

VERSAC.

Vous soulevez le poids qui pesait sur mon ame.

Madame VERSAC.

J'entends Forlis, je crois.

FILTO.

C'est lui-même, madame.

SCENE IV.

Les mêmes, FORLIS. (*l'intendant entre avec lui.*)

VERSAC (*se jettant dans ses bras.*)

FORLIS !

NOMOPHAGE (*sur le bord du Théâtre.*)

Quel embarras !

VERSAC,

Forlis, est-ce bien vous ?

FORLIS.

Mon ami ! ... Ce moment est encor le plus doux !
Je viens de remporter une grande victoire !
Mais je n'eus de bonheur que celui de la gloire :
Et je sens dans vos bras dont Forlis est lié,
Que la gloire n'est rien auprès de l'amitié....
(*Appercevant Nomophage.*)
Quel homme vois-je, ô ciel ?

NOMOPHAGE (*à part*)

Soutenons mon audace.

FORLIS (*à Nomophage*,)

Osez-vous bien encor me regarder en face ?

NOMOPHAGE.

Pourquoi non ?

Madame VERSAC (*à Forlis.*)

Quel discours ?

FORLIS.

Voilà mon assassin !
Il se dit mon ami pour me percer le sein !
Sous ce manteau sacré de ses regards perfides
Il venait diriger le fer des homicides !
Il commanda ma mort ; et pour mieux l'assurer,
Lui-même il me voulait porter à dévorer !

VERSAC.

O scélérat !

FILTO (*bas à Nomophage.*)

Fuyez, fuyez.

NOMOPHAGE (*bas à Filto*)

Moi ! que je fuie !
(*à Forlis.*)
Je ne suis point Filto.... Monsieur, la calomnie.....

FORLIS.

Vos amis ont parlé. Les yeux sont dessillés :
Le peuple est là, Monsieur ; il vous connaît. Tremblez !

NOMOPHAGE.

Pensez-vous que ce peuple envers vous si facile
N'ouvre qu'à vos accens une oreille docile ?
Il est là, dites-vous ? j'y vole, il m'entendra :
Si son courroux me cherche ? Un mot le contiendra;
Mais ma présomption dût-elle être punie,
Je ne compose point pour racheter ma vie :
Je brave tout mon sort ; et sais envisager
Le prix d'une action bien moins que son danger.
A côté du succès je mesure la chûte ;
Et certain de tomber, je marche et j'exécute.
Adieu, monsieur Forlis. Vous pouvez l'emporter ;
Mais j'étais avec vous digne au moins de lutter

(*Il sort*)

SCENE V.

Les mêmes, (*excepté Nomophage.*)

VERSAC (*à l'intendant.*)

MONSIEUR, suivez cet homme, et venez nous redire
Si sur le peuple encor sa voix a quelque empire.
(*l'Intendant sort*).

FORLIS.

Plaignons de ses talens le déplorable emploi !

FILTO.

O malheureux Filto quel exemple pour toi !..

Madame VERSAC.

Ah! dieu! que je rougis, Forlis de ma conduite !
Cher Forlis ! les pervers! comme ils m'avaient séduite !
Aussi, de ce moment, oui, j'abhorre à jamais
La nouvelle réforme autant que je l'aimais !

FORRLIS.

Non, fuyez cet excès : aimez la, mais pour elle,
Des crimes d'un brigand ne faites point querelle
Au peuple généreux fait pour les détester.
Le factieux l'outrage, il ne peut le gâter.
(*A l'Intendant qui revient*),
Eh bien ?

SCENE DERNIERE.

Les mêmes, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

DE l'intrigant le règne enfin expire.
A séduire le peuple, en vain sa bouche aspire.
Le peuple inexorable alors qu'il est trompé
A couvert de ses cris son langage usurpé.
Vingt bras l'ont enchaîné comme il parlait encore ;
Mais d'un sang criminel, de ce sang qu'il abhorre,
Le peuple, déposant son glaive redouté,

Ne veut point de ses mains souiller la pureté ;
Et laissant à la loi le soin de sa justice,
Le traîne à la prison où l'attend son complice.

Madame VERSAC (*à Filto.*)

Destin trop mérité ! ..... Ces éclats scandaleux
De notre liaison ont rompu tous les nœuds,
Monsieur ; votre présence à Forlis si funeste
Ne peut plus désormais.

FORLIS.

Souffrez que Monsieur reste.

FILTO.

Ah ! Monsieur, croyez bien.

FORLIS.

Oui, soyez rassuré :
Je sais tout : des méchans vous avaient égaré :
Oui, contre votre arrêt, Madame, je réclame ;
Monsieur est notre ami.

FILTO.

Ciel !

FORLIS.

J'ai lu dans votre ame,
Elle est droite.

FILTO.

Ah ! sur moi, je n'ose ramener
Les regards que vers vous je viens de détourner.

FORLIS.

Vous avez dû rougir quand vous étiez coupable :
Le repentir, monsieur, fait de vous mon semblable.
Donnez-moi votre main.

FILTO.

Sous le crime abattu,
Je puis près de vous seul renaître à la vertu.

FORLIS.

Vous la sentez déjà.

FILTO.

Votre voix consolante
Rassure et raffermit mon ame chancelante ;
Au sentier des vertus, j'ai besoin d'un soutien,
Je réponds de mon cœur, si vous êtes le sien.

VERSAC.

Ce diable d'homme en soi je ne sais quoi renferme,

Qui, si je m'oubliais, si je n'étais pas ferme,
Me ferait presqu'aimer sa révolution !

FORLIS.

Vous l'aimerez.

VERSAC.

Moi ?

FORLIS.

Vous. A l'adoration.

VERSAC.

Si je vous écoutais, votre voix dangereuse. . . . ,

FORLIS.

Vous avez l'esprit juste et l'ame généreuse,
Vous l'aimerez.

VERSAC.

Ah ! bon, vous me flattez, Forlis. . . .
J'espère bien, madame, et vous l'avez promis,
N'unir ma fille enfin....

Madame VERSAC.

Qu'à Forlis,

VERSAC.

Bon. Sans cesse,
Madame, vous vantez l'éclat de la richesse ;
Nous n'en parlerons plus, n'est-ce pas ?

Madame VERSAC,

De grand cœur. . . .
Si vous nous laissez là tous vos titres d'honneur.

VERSAC.

Soit.

Madame VERSAC.

Recevez, Forlis, l'hommage d'une amie.
Ma tête se perdait, et vous l'avez guérie.
Mon cœur n'entrait pour rien dans cette illusion :
Un faux amour de gloire; un grain d'ambition
M'avait seul égarée : à ma raison première
Je vous dois mon retour ? je vous dois la lumière
Par qui mes yeux fermés se r'ouvrent dans ce jour.
Je vais à tous les miens consacrer ce retour.
Du sang et de l'hymen suivre la loi chérie,
C'est ainsi qu'une femme aime et sert la patrie ;
Puisque dans vos leçons vous nous montrez si bien,
Que le seul honnête homme est le vrai citoyen.

FIN.